ÉTUDES POPULAIRES

SUR LA

BRESSE ET LE BUGEY

PAR

Aimé VINGTRINIER

Bibliothécaire de la Ville de Lyon. Membre de l'Institut Egyptien



LYON

A. STORCK et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, Rue de la Méditerranée, 8

—

1902

ÉTUDES POPULAIRES

SUR

LA BRESSE ET LE BUGEY

ÉTUDES POPULAIRES

SUR LA

BRESSE ET LE BUGEY

PAR

Aimé VINGTRINIER
Bibliothécaire de la Ville de Lyon. Membre de l'Institut Egyptien



LYON
A. STORCK et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, Rue de la Méditerranée, 8

—

1902



INTRODUCTION

INTRODUCTION

Ce petit volume sera probablement le dernier de ma carrière.

Dire qu'il m'a coûté quatre-vingts ans d'observations, d'études et de travail n'est ni une erreur ni une exagération.

Élevé au milieu des vignerons et des laboureurs ; ayant leurs fils pour camarades et pour amis ; parlant patois avec eux, dès ma plus tendre enfance, j'ai écouté et appris ce qu'on n'enseigne pas ordinairement aux enfants de la ville. J'ai connu et pris sur le vif les coutumes, les usages, les mœurs et les croyances d'une caste qui a conservé mille souvenirs du passé et qui ne les communique pas à ceux qui ne sont ni de sa race ni de son sang.



On naît paysan, on ne le devient pas. Le propriétaire agriculteur reste un Monsieur ; mais, par une inexplicable fatalité, ou plutôt par un sentiment d'irrésistible orgueil, dès qu'un privilégié a pu quitter le champ paternel, son premier soin est d'oublier les rêves de son enfance, sa vie de paysan et de croire lui-même, après l'avoir fait croire aux autres, qu'il est né sous des tourelles guerrières, et dans un berceau capitonné.

Mû par une autre ambition, poussé par un autre instinct, j'ai soigneusement classé dans mon esprit tout ce que je voyais autour de moi, et c'est le fruit de mes réflexions que je donne aujourd'hui.

Mon travail est loin d'être complet ; je le sais. Il n'est même ni sérieux, ni profond. C'est l'œuvre d'un rêveur, non d'un érudit. Mais si, tel qu'il est, il peut être utile aux curieux, aux chercheurs, aux philologues, aux psychologues, aux simples amis de nos contrées, je serai trop heureux et me trouverai largement récompensé.

J'ai terminé ce qui m'appartenait en propre par un curieux *Dictionnaire du Patois Valromeysan*, œuvre intéressante et singulière, que je dois à la générosité et à la bienveillance d'un ami, d'un enfant du sol, d'un

philologue patient et courageux qui m'a livré son trésor dans la même pensée qui me guide, celle d'être utile à nos pays.

C'est encore à lui, à M. Chevriaux, que je dois un aperçu du patois des peigneurs de chanvre. On sait que cet idiome, le *Bélo*, fut longtemps un langage mystérieux, connu seulement de quelques adeptes, parlé seulement par les peigneurs de chanvre et enseigné exclusivement à leurs enfants quand ils devaient continuer la profession.

Tant que l'industrie exista, le secret en fut religieusement gardé.

En 1881, quand cet idiome fut devenu inutile et qu'on crut pouvoir le divulguer, M. Philibert Le Duc en donna un spécimen dans ses *Chansons et Lettres patoises*, mais son Bélo est celui du canton d'Izernore tandis que le nôtre est celui du Valromey.

Malgré quelques différences dans la valeur des mots, leur orthographe et leur prononciation, je crois que les deux extraits pourraient se fondre et se compléter.

On peut en faire l'essai.

Beaucoup de ces termes ont une origine moderne et même vulgaire ; si quelques racines du Valromeysan



et du Bélo pouvaient nous rattacher aux langues oubliées de nos pères, à ces dialectes primitifs parlés dans nos forêts, ce serait un bonheur si grand que j'en serais ébloui.

Je n'y compte pas.

Que la science donne son avis; nous l'attendons.

A. V.

LA LANGUE DE MA NOURRICE

I

LA LANGUE DE MA NOURRICE

Jamais on n'a autant étudié l'humanité qu'à notre époque; en aucun temps, on n'a désiré autant qu'aujourd'hui percer les mystères qui nous environnent, savoir d'où nous venons, où nous allons, quelle force nous mène et nous fait agir? Pourquoi si faibles en naissant? pourquoi si impuissants dans la jeunesse? pourquoi si tristes dans l'âge mûr? « L'homme né de la femme, a dit un des plus grands poètes de l'humanité (1), l'homme vit peu de jours et ses jours sont remplis d'angoisses. » Est-ce pour la souffrance qu'il a été créé?

Prenez-le à sa naissance... Quel spectacle digne de pitié! Il ne voit ni n'entend; il ne peut agir, il ne

(1) Job.

peut se nourrir; c'est une masse molle et inerte. En sortant de sa coquille, le petit de la perdrix court au grain et à l'insecte; à peine vêtu d'un fin duvet, le petit pingouin, sans hésiter, plonge au sein des mers; il brave la tempête, se joue de l'orage, évite le danger, choisit sa nourriture et se suffit. Impuissant, vagissant dans son nid de mousse ou de soie, le fils de la femme mourrait bientôt si une foule d'autres êtres de son espèce ne l'entouraient, ne l'enveloppaient d'une sollicitude qui veille jour et nuit et ne lui prodiguaient les soins les plus tendres et les plus vigilants.

Tant de peines sont récompensées; le petit être se développe et grandit; mais que de temps il lui faudra pour que ses pieds et ses mains puissent lui être de quelque utilité!

Enfin, le voilà fort; il entre dans la société de ses pareils et il va pouvoir travailler à la sécurité commune. Mais il ne peut se défendre du danger comme le taureau, attaquer comme le loup, fuir comme le cerf; il n'est pas vêtu; il ne peut se nourrir de l'herbe des champs, comme les ruminants, ni de la chair saignante comme les carnassiers. Sa vue est faible, son ouïe est émoussée, son odorat est nul. A quoi pourra-t-il être utile? à quoi pourra-t-il s'employer?

Rassurez-vous. Seul dans la forêt, il succomberait sous la rigueur des saisons, s'il n'était promptement dévoré par ses ennemis. Mais il vit au milieu des

siens; sa nation le protège; sa famille l'aime, il a l'intelligence, la langue et la main; il aura le feu, le fer et l'électricité. Il lancera la foudre comme les dieux du temps passé; il domptera les mers et, de chez lui, au même instant, se fera entendre, comprendre et obéir sur tous les points de l'univers.

Maître du monde physique, il veut plus encore, et son insatiable curiosité cherche à deviner les secrets du monde moral.

Mais là, quel vaste domaine va-t-il rencontrer devant lui et en lui?

En lui, tout est mystère; autour de lui tout est obscurité, confusion, ambiguité, vague, insolubilité. C'est cette insolubilité qui attire le génie humain; c'est l'insondable qu'il veut pénétrer et connaître.

D'où vient-il? où va-t-il? Pourquoi est-il né? Quel est le but de l'humanité?

Qu'est-ce que la vie? Où finit l'espace? Quand a commencé le temps?

A ces questions, l'homme recule épouvanté, et il s'enfuit sans essayer de les résoudre, car il devine que s'il s'y essayait, il serait aussitôt dévoré par le Sphinx.

Mais, il ne se décourage pas de sa soif de l'inconnu et, quand il a repris force et confiance, il se tourne d'un autre côté.

De là sont nées la zoologie qui ne voit que l'être matériel, le corps sans âme et sans intelligence;

l'anthropologie, l'ethnographie, l'ethnologie, dont les études se touchent et se ressemblent. L'homme en a fait des sciences, avec des bases, des règles et des lois.

Elles ont toute la vogue aujourd'hui.

Au-dessus d'elles planent la politique, l'économie sociale et la philosophie qui conduit elle-même à la théologie, dernier terme de la conception humaine. Mais là, on est si près des nuages qu'on est souvent dans l'obscurité et c'est ici surtout que l'esprit humain laisse voir son ignorance et sa faiblesse. Nous ne conseillerons jamais à un homme sensé, si vigoureux soit-il, de se lancer dans ces immensités.

Nous, infime rêveur à qui tout manque pour traverser ces espaces, nous donnerons un autre but à notre soif ardente de savoir et nous irons moins haut et moins loin pour amuser notre intelligence, l'occuper et la rendre utile à nos concitoyens.

Un botaniste célèbre disait à ses élèves :

— Ne cherchez pas à connaître la flore du monde, ni de l'Europe, ni même de la France ; votre vie n'y suffirait pas. N'espérez pas faire un herbier passable des plantes de votre département; vous y auriez trop de lacunes. Contentez-vous de votre commune; consacrez-y vos forces entières et si vous parvenez à connaître ce petit coin de terre, vous aurez bien mérité de la science et de l'humanité.

Nous serons cet élève modèle et chercherons simplement à soulever le voile étroit qui couvre quel-

ques-uns des mystères psychologiques et philologiques de notre pays natal; humble tâche où nous ne trouverons sans doute rien de bien profond, rien de bien nouveau; mais que tous ceux que tourmente le besoin de savoir essaient une tâche pareille; et peut-être l'ensemble de nos efforts produira-t-il un tout digne de mériter l'attention.

J'appartiens à une nation qui s'est fait un nom dans la guerre, la science et les arts; mais elle n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui.

J'habite une grande cité, entourée de deux beaux fleuves; mais qu'était jadis le sol sur lequel a été fondée la maison qui me donna sécurité et abri?

Ce peuple qui m'entoure a une physionomie à lui: je vois qu'il n'est ni espagnol, ni anglais, ni allemand. Bien moins encore est-il nègre, malais ou chinois. Mais il n'est pas né de toute éternité entre nos deux rivières. Où a été son berceau primitif?

Dans ce berceau, est-il né seul? a-t-il eu des frères?

A-t-il des amis et des ennemis de race et d'instinct?

Quelles sont ses aptitudes?

Ou trouverai-je un fil pour me guider?

L'individu a fait la famille; celle-ci la tribu; la tribu a fait la nation, le peuple. Où a paru le premier individu? D'où sont venues les premières familles? Où ont erré les premiers hommes?

Quel était leur état social? Pourquoi les peuples se font-ils la guerre? Est-ce une loi de l'humanité?

Y a-t-il des races diverses? Comment nées? Pourquoi? Beaucoup de demandes, peu de réponses.

En voyant un grand peuple, peut-on reconnaître l'origine des nations qui l'ont formé ? Dans la nation, peut-on reconnaître la trace de la tribu ? A-t-on un moyen de sortir de ce dédale ? De tous les mystères celui-ci n'est-il pas un des plus séduisants ?

Nous avons dit que ce qui avait sauvé l'humanité c'était l'intelligence, la langue et la main.

Nous laisserons la main aux zoologistes, la pensée aux philosophes et nous dirons un mot, un simple mot de la langue qui a uni les hommes, a créé l'association, la communauté d'intérêts, c'est-à-dire, la tribu et la nation.

Mais les mineurs ne s'attaquent pas indistinctement à tous les trésors que la terre enferme. Ils font un choix suivant leurs outils, leur aptitude ou leurs capacités. Les uns cherchent le cuivre, d'autres l'argent, l'étain, le fer; d'autres le charbon, le plus précieux de tous. Ainsi nous ferons. Nous n'étudierons pas les langues, ni même la langue de notre nation. Nous n'avons ni l'intelligence ni le savoir pour traiter une question si difficile, si ardue, si immense. Nous ne causerons que de la langue populaire, que de l'esprit qui règne dans les champs et nous ne ferons qu'effleurer la question.

C'est le langage qui permet à l'investigateur, au chercheur de suivre les migrations des peuples, la

constitution des sociétés, la formation des nations. A la suite des mots, l'explorateur descend des montagnes qui touchent aux Indes, marche au couchant, franchit le Bosphore Cimmérien, peut-être aussi le Bosphore de Thrace, monte au nord, descend au midi et ramène avec lui tout un bagage de récits, de superstitions, de croyances et de contes du milieu desquels se dégage péniblement l'histoire déguisée, mais vivante et immortelle.

Combien de milliers d'années a-t-il fallu pour que les Mongols devinssent des Esquimaux; les Aryas des Ibères, des Ligures ou des Gals ?

Les siècles ont passé, les familles ont souffert, les tribus se sont dispersées, puis renouées et réorganisées : les races se sont créées, puis entre-détruites. Les plus robustes ont survécu et ont couvert l'Europe. Ainsi que les graines des forêts, les unes sont devenues de grands chênes, d'autres sont restées d'humbles et faibles roseaux.

Combien de cris de guerre ont-ils été entendus au sein de la Celtique, à combien de massacres et de destructions les géants de nos forêts ont-ils assisté, avant qu'une ombre de civilisation n'ait pénétré sous leurs ombrages? Nous l'ignorons, mais nous n'avons pas perdu les traces que nous suivions. Nous voici, entre les Alpes et les Cévennes, au confluent de deux grands fleuves. Des troupeaux d'aurochs et de bisons, des mastodontes et des mammouths, de

grands cerfs et de petits chevaux remplissaient les forêts du voisinage; les ours, les tigres et les loups leur donnaient une chasse sans trêve; un jour des hommes à moitié nus parurent. Les pauvres nomades étaient las sans doute de voyager; ils furent séduits par la beauté du lieu et s'arrêtèrent. Des cabanes de pêcheurs se construisirent dans les îles et sur les bords des fleuves, et les troupeaux sauvages s'éloignèrent bien à regret de ces bords fertiles et privilégiés entre tous.

Bien des siècles se sont écoulés; ne nous en demandez pas le nombre. Les aurochs et les mammouths sont remontés vers le nord. Les Celtes forment une vaste confédération pastorale, agricole et guerrière. Ils chassent encore, mais ils labourent. Une civilisation relative adoucit leurs mœurs. Les druides leur enseignent l'immortalité de l'âme, un dieu unique sous divers symboles; ils ont des dogmes, des lois, une histoire; mais au fond de leurs huttes de terre et de feuillages, les peuples n'ont pas oublié; ils se sont transmis fidèlement le souvenir des puissances de la terre et de l'eau, de l'air et du feu; des êtres surnaturels, bons ou malfaisants, farorables ou nuisibles à la pauvre humanité; ils connaissent, ils ont vu les nains des grottes et des cavernes, les serpents ailés qui ont un diamant sur la tête, les dragons gardiens des trésors, les pierres sacrées, les dames, les fées, les géants, les ogres, les lutins, les

follets, les servants, les cadets qui, d'ailleurs, ont traversé les âges et qui, encore aujourd'hui, en plein dix-neuvième siècle, hantent, au vu de tout le village, tant de fermes et d'habitations, dans les marécages de la Dombes, les vallées de la Bresse, les montagnes du Lyonnais, du Jura et du Bugey.

Tous ces esprits viennent des Indes; ils ont suivi nos pères et ils ne sont pas prêts à s'en aller.

Écoutez les récits de nos foyers, le long de nos grandes soirées d'hiver, puis lisez cette littérature indienne si vaste, si poétique, si ancienne, et dites si l'origine de nos superstitions locales peut se méconnaître, si l'ombre d'un doute peut exister?

Voici que l'histoire vient de naître, ou de renaître, et on nous parle des Ségusiaves, des Ambarres, des Allobroges et des Séquanes. Existent-ils toujours? leur souvenir est-il resté? Voici maintenant les Romains, les Bourguignons, les Francs. Les guerres, les révolutions, la prospérité, les misères ont-elles tout amalgamé, tout mélangé, tout uni? Certes oui, me direz-vous; ces nations ne font qu'un peuple, les Français, dont la rare et solide homogénéité fait la force et la puissance. Aucune famille au monde n'est mieux fondue, plus profondément soudée. Si les eaux de la Saône et du Rhône ont hésité un moment à se mélanger, la course, les coudes, les obstacles, les remous, la rapidité ont si bien uni les ondes qu'il n'y

a plus qu'un grand fleuve quand la masse liquide arrive à la mer.

N'en croyez rien; un œil superficiel peut seul s'y tromper. Mais aussi bien qu'en grattant le Russe vous trouverez le Cosaque, soyez certain qu'en grattant le Français vous trouverez immédiatement le Bourguignon, le Normand, le Breton, le Gascon, le Provençal et le Dauphinois.

Peut-être le bourgeois est-il à part. Le bourgeois n'a pas de patrie ; de bonne heure ; il quitte le foyer. On le met en nourrice, au collège, souvent même en pays étranger. On l'envoie à l'armée; il entre dans une administration, un corps à part; il fait du commerce, de l'industrie ou de l'art. Les hasards de la vie l'implantent indifféremment à Lille ou à Bordeaux, à Nice, à Lyon ou à Paris. Qu'importe! Au fond des colonies les plus lointaines, il est encore censé être en France, puisqu'il est sous le drapeau. En quelque lieu qu'il soit, il vit de son mieux, travaille, s'occupe, s'amuse, gagne une fortune ou la perd; il hante les salons, fréquente les cercles, les cafés, les théâtres, vit autant la nuit que le jour, autant chez les autres que chez lui, et qu'il meure au nord ou au midi, s'il a traîné après lui des meubles, une femme et des enfants, il a été satisfait de son existence; il s'est cru propriétaire, citoyen et suffisamment chez lui.

Tout autre est le paysan; le fils du sol, celui qui

vit de la terre et qui lui porte la passion d'un amant jaloux. La commune où il est né compose son univers ; elle lui appartient tout entière ; elle est son bien et son amour. Il en possède à fond les mystères et les secrets. Il sait, à un écu près, la valeur de chaque domaine, la fortune de chaque habitant. Il connaît quelle récolte convient à chaque lopin de la plaine ou de la colline. Là, il faudrait de la chaux ; ici, on devrait drainer. Il a grandi et vieilli avec les buissons, il leur sourit au passage ; celui-ci a été planté à l'époque de la naissance de sa fille ; cet autre quand son père est mort. Il rêve dans les chemins creux et, comme le dit admirablement le poète, à chaque instant, il s'arrête, pour écouter les blés pousser. Il voit venir le vent, prévoit l'orage ; il sait l'influence de chaque saint du calendrier sur les récoltes, et le pouvoir de la lune sur mille choses, pouvoir que les savants nient mais que l'expérience confirme. Il connaît tous les bruits, toutes les rumeurs de la nuit et du jour, de l'orage ou du vent, de la forêt, de la plaine ou de l'air. Il a étudié les migrations des oiseaux, l'apparition des insectes et il en tire des conséquences. Bien mieux, il a vu maintes fois le cheval sans tête, le mouton noir, la dame blanche, la Vouivre allant boire avec son diamant sur la tête. Il a entendu passer la chasse du roi Hérode pendant les orageuses nuits d'hiver et il ne la confond pas avec le vol invisible et mystérieux des cigognes, des oies et des canards. Il connaît

2



les fontaines qui guérissent les maladies, les arbres auxquels on suspend des lambeaux d'étoffe et les pierres sacrées qui rendent les unions fécondes ou facilitent les accouchements.

Le village est une république, aristocratique le plus souvent, qui a ses chefs, ses ennemis, ses alliés, ses haines, ses amitiés, ses vengeances. On y respecte les vieilles familles de laboureurs ; on y méprise les parvenus, les élégants, les gens venus on ne sait d'où, la toilette voyante et tapageuse des damoches et des monsorlets, la dilapidation des ouvriers qui travaillent trois jours par semaine. *Pas de vignes, pas de filles,* dit-on, dans le Beaujolais, aux amoureux du dehors. Le village a son histoire, ses mœurs, ses traditions, ses légendes. Il a ses secrets comme la franc-maçonnerie ; ses mystères voilés à l'étranger, au vulgaire, au public, au bourgeois, à ce dernier surtout, cet ennemi naturel, cette bête noire du paysan.

Le voyageur qui traverse les plaines et les vallées du Forez voit autour de lui, comme partout ailleurs, des pâturages, des terres arables, des prairies, des bois, des hameaux et des villages. Rien ne lui paraît différent des autres contrées, et cependant, sous ses pieds, dans les profondeurs de la terre, s'étendent les immenses gisements des terrains houillers, fortune du pays. A son insu, il a sous lui des routes souterraines, des galeries, des fondrières, des puits, des

gouffres, des abîmes et tout un peuple qui vit là-bas, creusant, taillant, perforant, à plusieurs centaines de mètres de profondeur, et ne voyant jamais le soleil.

Ainsi du village pour le bourgeois qui ne voit que des maisons et dans ces maisons des habitants ; ainsi de ces fermes isolées d'où sortent et où rentrent des troupeaux, où la famille naît, grandit, vit et meurt, loin du contact vulgaire de la civilisation ; où le père, le chef, est maître, après Dieu ; où la femme mange debout, respectueuse et obéissante ; où les enfants sont domestiques, où le petit berger, souvent orphelin ou enfant de la Charité, est un paria ; habitations banales, demeures vulgaires, pour le passant ; pleines de merveilleux, de mystères et d'apparitions pour l'initié ou l'habitant.

Un seul fil pourrait nous conduire et nous faire pénétrer à travers ces dédales obscurs, le patois. Mais quel est le bourgeois qui connaît le mot de passe et pourrait prononcer le sibboleth sacré sans être aussitôt reconnu pour un ennemi?

Il y a longues années déjà, le plus habile de nos philologues lyonnais voulut aller causer avec des laveuses qui battaient leur linge à l'ombre des aqueducs de Beaunan. Au patois hybride, à l'accent fantaisiste du savant académicien, un tel hourra s'éleva, sous les voûtes romaines, que le philologue épouvanté s'enfuit sans regarder derrière lui, guéri, à

jamais, de la démangeaison d'aller tailler des bavettes, en patois, avec les railleuses jeunes filles des bords de l'Yzeron.

Dernièrement, à Montrevel, en Bresse, une dame recevait devant moi un lot de magnifiques volailles. Le marchand vantait sa marchandise dans la langue du pays.

— C'est un homme de Foissiat, dit ma parente, qui connaissait mes études et mes recherches.

— Non, non! se hâta de répondre la femme de chambre ; il n'a pas l'accent de Foissiat. Il doit être de Craz.

Les deux villages sont à 5 kilomètres l'un de l'autre, mais l'oreille exercée de la jeune fille de Montrevel ne s'y trompait pas; elle avait deviné d'où venait l'inconnu. Pour un gourmet, les volailles de Craz ne valent pas celles de Foissiat, et le vendeur qui avait voulu tromper sur la qualité de sa marchandise avait été démasqué par le tact d'une petite paysanne sans éducation.

On a vanté la merveilleuse sagacité des Indiens et des Arabes; il n'est pas de paysan qui, au marché, pour se défaire de sa marchandise ne rivalise d'instinct, de ruse, de finesse, d'observation ou de subtilité avec ces enfants du désert.

Mais si un bourgeois ne peut devenir paysan, nombre de paysans ou fils de paysans deviennent, et de plus en plus, chaque jour, bourgeois, soldats,

négociants, magistrats, médecins, journalistes, artistes, écrivains. A ceux-ci à nous révéler ce qu'ils savent, et à nous donner les premiers degrés de l'initiation.

Quelque indigne que nous soyons de les remplacer et de vous servir de guide, faute de mieux, suivez-nous.

Dans toutes les villes, à chaque marché, accourent des gens de la campagne. Pour vous, en bloc, ce sont des paysans. A peine distinguez-vous un jardinier d'un laboureur. Le plus souvent, vous les regardez comme des fermiers, des tenanciers ; vous leur parlez de leur ferme, et, le plus souvent ce sont des propriétaires, des HABITANTS, fort mortifiés que votre ignorance les ait pris pour des gens d'un rang inférieur, des soudoyés ou des *locataires* du sol.

Devant quelques femmes, vous direz : Voici une Arlésienne, une Bretonne, une Normande, une Bressane, comme devant tous les Orientaux vous direz : c'est un Turc. Oui, mais de quel canton ? de quel village ? de quel hameau ? son costume et son parler vous répondraient, si vous étiez initié.

Un ruban, un bonnet, un pli de robe, autant que le galbe du corps ou la coupe de la figure vous diraient d'où vient votre sujet.

Pour le moment, nous sommes à Lyon. Prenons les grandes divisions.

Voici le Lyonnais proprement dit, habile, hon-

nête, vif, intelligent, un peu railleur ; le Forézien mystique. Tous deux rappellent ou ont conservé la race de leurs pères les Ségusiaves. Leur langue est riche en voyelles et en sons en *o* ou en *ou*.

Autrefois, ils partaient la nuit, arrivaient le matin, avec leurs chevaux chargés de paniers, comme encore aujourd'hui les mulets des Auvergnats ; ils venaient en caravane, les routes n'étant ni bonnes, ni sûres. Ils étalaient leurs légumes et leurs fruits sur la rive droite de la Saône, se reposaient à la Bombarde, au Petit-Versailles, à l'hôtel du Gouvernement ou aux Ambassadeurs, et repartaient à cheval, ayant souvent en croupe un ami. Aujourd'hui, les routes sont bonnes ; ils viennent avec de légères voitures, des jardinières, des chars à deux ou à quatre roues. Ils sont toujours installés sur la rive droite de la Saône. On vante l'excellence de leurs produits.

Voici les Bressans, doux et lents, comme leurs ancêtres, les Ambarres ; agriculteurs comme eux, pacifiques et méfiants, car il n'y a pas si longtemps que leurs voisins des hauts plateaux des Alpes et du Jura ne viennent plus faire de razzia sur leurs terres. Ils sont encore timides, parlent bas et blèsent en parlant.

Ils s'arrêtent volontiers sur le grand boulevard de la Croix-Rousse. Ils ne viennent plus guère avec leurs charrettes à deux roues dont les jantes sont invariablement souillées de la boue jaune de la

Dombes. Le chemin de fer de Bourg amène leurs volailles et leurs grains, leur poisson et leur bois. Malheureusement, cette voie ferrée, en leur donnant la richesse, tend à supprimer leur joli costume national. Le chapeau bressan des femmes a presque disparu ; la jupe, le corsage et le petit bonnet luttent seuls contre l'envahissement des confections vulgaires de tous les grands magasins lyonnais.

Bientôt, sans doute, il ne restera plus rien d'un des plus élégants costumes de la France.

Que ce bruit ne vous intimide pas ; ce n'est pas une querelle ; ce sont des Bugistes qui causent. Allobroges ou Séquanes, car ces deux peuples guerriers avaient leur frontière au cœur du Bugey, sans qu'on en sache l'endroit précis, les Bugistes, turbulents, viveurs, amis de la joie et de la bouteille, ont combattu tantôt sous les drapeaux de la Séquanie, tantôt sous les étendards de l'Allobrogie ou de la Savoie, et ils ont gardé un goût de périls et d'aventures qui a survécu aux longues douceurs de la tranquillité et de la paix.

Leur langue est riche en *é* ouverts ou aigus et en *â* longuement prononcés.

Autrefois les chariots franc-comtois, à quatre roues, traînés par un gros et fort cheval, arrivaient en longues files sur la place des Cordeliers et y déposaient leurs vins, leurs planches et leurs fromages. La cour Saint-Charles et l'hôtel de la Mule-

Blanche, aux Cordeliers, les abritaient. Le chemin de fer de Genève a remplacé ce roulage actif qui faisait la fortune du faubourg de Bresse, du quai d'Herbouville et de Saint-Clair.

Quels beaux hommes et quels beaux chevaux que ceux qui descendaient chaque jour dans notre ville, lui amenant les produits industriels de Saint-Claude, Dortan, Oyonnax, les richesses agricoles de Cerdon, Poncin et Ambérieu !

Les Dauphinois et les Provençaux abondaient aussi, avec leurs grands chariots à deux roues et leurs grands mulets, dans notre long faubourg de la Guillotière dont ils remplissaient les auberges. Mais nous n'avons pas à nous en occuper. Nous voulons nous borner aux Ségusiaves, aux Ambarres et aux Allobroges, c'est-à-dire aux Lyonnais, aux Bressans et aux Bugistes, et notre cadre sera même encore trop large pour être convenablement rempli. Quel vaste, quel intéressant folklore va nous occuper ! Ce ne sera qu'une esquisse mais qu'elle sera séduisante pour le savant qui voudra compléter notre œuvre et faire un monument durable de notre essai !

Dans chaque village, on a des proverbes, des dictons qui correspondent aux besoins ordinaires de la vie ; des jeux pour les enfants ; des chansons, des contes qui égaient les soirées et le plus souvent aux dépens de la province ou du village voisin.

Jetons un coup d'œil rapide sur ces mœurs et ce

langage, sur ces croyances et ces chants populaires qui rappellent un passé lointain. En parcourant ces lambeaux de littérature, vous devinez un univers de croyances et de pensées en dehors de notre monde civilisé, de notre éducation universitaire, de notre vie bourgeoise, cosmopolite, superficielle et de convention.

« Au nord et au centre de la Gaule, dit un savant épigraphiste, M. Allmer, dans les épaisses forêts de la Belgique, dans les villes de pêcheurs du bord de l'Océan, même dans une grande partie de la province lyonnaise, la langue celtique et les usages nationaux se sont maintenus avec ténacité (1). »

Nous le répétons, à l'appui de cette thèse, nous ne donnons pas un tableau, mais une esquisse ; non une étude, mais un aperçu. Ils suffiront, je l'espère, pour qu'on apprécie la différence de caractère, de langue, de mœurs et de génie qui existe entre nos trois peuples, c'est-à-dire, en dépit des absurdes divisions départementales, entre les Lyonnais, les Bugistes et les Bressans, Français de cœur, patriotes avant tout, mais entre eux si profondément séparés d'origine, de race et de mœurs.

Ainsi, en général, et sauf exception, le Lyonnais est propriétaire, maître du sol, il est orgueilleux et fier. Dans son domaine, il est un habitant. Le Bressan

(1) *Revue épigraphique du midi de la France*, nº VI, 1879, in-8º, p. 83.



est fermier, il dépend complètement de celui qui, à chaque fin de bail, peut l'augmenter jusqu'à la ruine et le chasser dans un autre canton. Il occupe la maison du maître, vastes bâtiments isolés au milieu des terres qu'il cultive. Ses bœufs ne sont pas à lui, le berceau de ses enfants ne lui appartient pas ; il est soucieux, méfiant, craintif et sauvage.

Le Bugiste est vigneron ; il cultive à moitié ; il ne dépend que du temps et des saisons; il est gai, sociable, sans souci et il dit volontiers à celui qui l'emploie : « Notre maître, venez partager votre moitié. »

Il ne reste pas isolé comme le Bressan ; il se rapproche de ses voisins et vit dans des villages ou des hameaux.

Voyez si un premier coup d'œil, si rapide qu'il soit, ne révèle pas des démarcations profondes entre ces nations si voisines.

Souvent, plusieurs laboureurs, dans le Bas-Bugey surtout, s'associent, mettent leurs mulets en commun et créent un attelage, *ina cobla*, qui laboure, à tour de rôle, suivant des règles adoptées. Un domestique ayant la surveillance des mulets, un valet de couple, est payé par la communauté. Dans le Haut-Bugey, un service très intéressant est celui des fruitières qui a donné une grande aisance dans le pays. Chaque ménagère apporte au contrôle la quantité de lait qu'elle veut. Elle a un compte ouvert et, quand le

fromage est fait, elle a une part proportionnelle dans les bénéfices.

Tout ceci est inconnu à nos deux autres provinces.

Une autre industrie importante et *sui generis* occupait une partie de la population masculine du Haut-Bugey. Vivant sur un sol ingrat, elle émigrait, chaque année, à l'automne et allait peigner le chanvre dans les provinces du Nord. Pour communiquer ensemble pendant leur long voyage, les émigrants avaient une langue particulière et secrète, employée seulement par leur caste, inconnue au reste du département et dont les philologues ont vainement essayé de surprendre les secrets. Les peigneurs de chanvre tenaient à honneur de posséder seuls ce lien qui les unissait et les faisait reconnaître entre eux. On prétendait, dans mon enfance, que ce langage n'était enseigné aux jeunes gens que sous le sceau d'un serment et que celui-ci, malgré de fausses ou maladroites indiscrétions, n'avait jamais été trahi.

Almæ nutricis blanda atque infracta loquela! (1)

Il est bien loin, il est donc bien loin de nous le temps où l'abbé Grégoire, du haut de la tribune de la Convention nationale, tonnait contre les patois de la France et les regardait comme un danger natio-

(1) Lucrèce.

nal ! Parler celtique ou gaulois, bourguignon, provençal ou basque, mais c'était de là que venaient toutes les catastrophes, tous les malheurs ! C'était ce qui empêchait la volonté de s'asseoir, la Révolution de triompher, le commerce de renaître, l'industrie de fleurir ! C'était pour cela que l'aristocratie relevait la tête et que l'étranger nous menaçait ! Erreur d'un grand homme que la passion aveugle, affolement d'un esprit supérieur qui prend l'ombre pour un corps, des moulins pour des géants, des outres pour des guerriers et qui se rendait coupable du crime de lèse-patrie en voulant sauver la République et la nation.

L'abbé Grégoire, imprégné de toutes les idées fausses qui ont cours dans les salons, idéologue de premier ordre et voulant faire marcher le monde avec des théories qui n'avaient rien de pratique ni de sensé, eût permis à nos pères la langue de ces cruels et féroces Romains qui détruisirent la liberté et plus que la liberté, l'existence et la nationalité de la Gaule ; il fit interdire par le tribunal suprême, dont il dirigeait les élans, le langage sacré de nos aïeux, le langage des laboureurs, fils des Celtes et des Gaulois, des pauvres serfs, des hommes attachés à la glèbe, de ceux qui, depuis César et Clovis, se consolaient de leurs revers en parlant tout bas, entre eux, un idiome que les vainqueurs ne comprenaient pas.

Il n'y avait pas longtemps que Robespierre s'était écrié, non pas : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe » ; heureusement pour l'humanité ce mot n'a jamais été dit ; mais : « Périssent les colonies, s'il doit vous en coûter votre bonheur, votre gloire et votre liberté ! » quand, par une inconséquence coupable, on détruisit la liberté, la gloire des provinces de la France elle-même, en les brisant, en les morcelant, en leur ôtant toute force et toute virilité. Après le mot de Robespierre, il n'y eut bientôt plus, en France, ni Bourgogne ni Dauphiné ; plus de Gascogne ni de Provence ; plus de Normandie ni d'Auvergne; plus de Lyon, de Dijon, de Bordeaux, de Marseille ; il ne restait que Paris dont l'autocratie ne voulait rien voir devant elle. Chaque province, écartelée, fit plusieurs départements sans consistance et sans autorité.

Que Paris eût été pris alors par l'étranger, comme il le fut plus tard, la France émasculée et soumise n'avait plus qu'à écouter et qu'à obéir.

Et Paris, resté seul debout, ne fut pas encore satisfait. Maître des corps et des fortunes, il voulut les pensées et jusqu'aux aspirations secrètes du foyer.

Grégoire, qui connaissait les intentions de la ville victorieuse, osa, le 16 prairial an II, prononcer cette étrange parole :

« Nous n'avons plus de provinces, et nous avons encore trente patois qui en rappellent le nom ! »

Plus de provinces, quelle gloire! Trente patois, quel crime à châtier!

Ainsi, vous l'entendez! le peuple était accusé avec indignation d'avoir conservé, sans rougir, trente idiomes rappelant l'autonomie provinciale; trente idiomes compris par les citoyens enfants du sol, et parlés depuis le temps où nos pères, libres et fiers dans nos vieilles forêts, au lieu de regarder Paris, qui n'existait pas, au lieu d'attendre le mot d'ordre du petit village de Lutèce, ne levaient les yeux que vers le ciel, pour savoir s'il leur tomberait sur la tête.

Aujourd'hui, une révolution se fait; la province regarde autour d'elle; inquiète, nerveuse, elle essaie et tâte ses forces. Antée a touché la terre; Samson a senti pousser ses cheveux. On veut être quelque chose, sinon être tout. On veut rester Français; on adore plus que jamais la patrie; mais Paris n'est plus toute la France; il n'a pas le monopole du patriotisme, du courage, du dévouement et il est des intérêts, comme des amours, bien loin des rives de la Seine.

Ce n'est donc pas aujourd'hui que nous permettrions à l'abbé Grégoire de dire :

« L'unité d'idiome est une partie intégrante de la Révolution, et, dès lors, plus on m'opposera de difficultés, plus on me prouvera la nécessité d'opposer des moyens pour les combattre. »

intégrante? Non, certes!

Nous ne voulons pas revenir au servage, ni à la féodalité, Messieurs de Paris. Nous ne voulons ramener ni les hauts barons guerriers dans leurs castels, ni les baillis dans leurs tribunaux.

Nous savons, comme si nous étions nés à Pontoise, que c'est Versailles qui a fait la Convention; nous savons que c'est contre la vie impure et factice de la Régence, qu'un jour Vizille s'est levé terrible et menaçant, et nous ne voulons plus de roués. Mais dans nos villages, on voudrait faire ses petites affaires un peu plus en famille; réparer un pont sur le ruisseau, apporter des pierres dans une ornière, et parler entre soi du blé, de la guerre ou des impôts sans que le Parisien soit inévitablement présent au milieu de tout et de tous.

Non, l'unité d'idiome n'est pas nécessaire à la Révolution.

Jugez-en.

Les idées nouvelles ont fait la conquête du pays; elles ont changé les mœurs de la France; le paysan n'est plus attaché à la glèbe, il n'est plus corvéable; émancipé, citoyen, il est propriétaire du sol et de lui. La loi, faite pour tous, couvre le riche et le pauvre d'un pan égal de son manteau. Tout homme est maître de son sang, de son honneur et de sa pensée et cependant jamais l'amour, le culte de l'idiome natal n'a été plus général et plus ardent.

Les félibres ont cultivé la langue musicale de la Provence; ils ont chanté avec ravissement :

O Magali, ma tant amado!

Et ils ont créé de toutes pièces une littérature jeune et nouvelle qui a tout : poèmes épiques, odes, drames, satires, fables, épigrammes et jusqu'au banal sonnet. On a fait des grammaires et des prosodies basques et bretonnes. L'Auvergne et la Bourgogne recueillent leurs chants populaires et cherchent activement les règles qui régissent leur vieux langage. Le Dauphiné, un des plus riches en livres patois, recueille, collige et publie à nouveau sa vieille littérature. Il peut en être fier, car il offre :

La *Pastorale de Janin*, par Millet, Grenoble, 1633, in-4°;

La *Pastorale de la constance de Philin et Margoton*, par le même, Grenoble, 1635, in-4°;

La *Bourgeoisie de Grenoble*, comédie en cinq actes et en vers, par le même, Grenoble, 1668, in-4°;

Recueil de diverses pièces faites à l'ancien langage de Grenoble, Grenoble 1660, in-12 ;

Grenoblo malherou, un des ouvrages les plus célèbres du Dauphiné, par Blanc, dit la Goutte, Grenoble, 1733, in-4° ; poème souvent réédité;

Le même, suivi du *Dialogo de le quatro comaro*, Grenoble, 1810, in-4°;

Copie de la *lettra u sujet de l'inondation arriva à Grenoblo, le 20 décembre 1740*, encore par Blanc, dit la Goutte, Grenoble, 1740, in-4°.

Et, moins de vingt ans après le terrible réquisitoire contre les patois de la France, un homme au nom européen, M. Champollion-Figeac, publiait déjà son si curieux volume :

Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de la France et, en particulier, sur ceux du département de l'Isère, Paris, 1809, in-12 ; ouvrage que tous les Dauphinois possèdent malgré leur ardent patriotisme, ou plutôt, à cause de leur patriotisme éclairé et libéral.

Depuis lors, que de livres et de bons livres ont paru sur le même sujet, non seulement en Dauphiné, mais dans tout le reste de la France.

Voici un : *Recueil de poésies en patois du Dauphiné*, recueillies par J. Lapaume, Grenoble, à la Librairie Dauphinoise, Xavier Drevet, 1878, in-8°.

Ici : *L'Album auvergnat*, bourrées montagnardes, chansons..., par Bouillet, 1853, in-8°. — *Souvenirs de la langue d'Auvergne*, par Mège, 1816, in-12.

Là un : *Vocabulaire comparé du dialecte et patois de la province de Bourgogne*, par Mignard, 1869, in-8°. — Les *Noëls bourguignons*, de Gui Barozai, publiés par Fertiault, 1842, in-12.

Puis une foule de dictionnaires des patois : poitevin, picard, gascon, flamand, lillois, normand ; les vocabulaires, les glossaires, les recueils, les chansons, les noëls de tous les pays. Cette ardeur, ce feu pour nos antiques idiomes n'est pas près de s'éteindre.

La Bresse a produit entre autres :

L'Enrôlement de Tivan, comédie bressane, par Brossard de Montaney, nouvelle édition, traduite et annotée par Philibert Le Duc, 1870, in-8° ;

Les *Noëls bressans de Bourg, de Pont-de-Vaux et des paroisses voisines*, corrigés et annotés par Philibert Le Duc, Bourg, 1845, in-12 ;

Chansons et lettres patoises, bressanes, bugeysiennes et dombistes, par le même. Bourg, 1881, in-8°, figures et musique.

Citer M. Le Duc, c'est rappeler d'immenses travaux de philologie bugiste et bressane. Nous nous garderons bien d'énumérer en détail la bibliographie de cet infatigable écrivain, cela nous mènerait trop loin.

Dévoué à sa petite province, Bressan d'âme et de cœur, il aurait pu dire, comme Auguste Brizeux, quand il publiait sa *Harpe d'Armorique* :

« Il est peu logique, quand tous les vieux monuments sont avec tant de soin conservés, de détruire

une antiquité vivante. La conservation de notre idiome importe à l'histoire générale des langues. »

Et quand, inspecteur des forêts à Douai, mais les yeux toujours fixés sur Bourg, il publiait là-bas son charmant volume de poésies: *Brixia*, ne pouvait-il pas dire encore comme Brizeux :

« L'idiome natal est un lien puissant. Soyons donc fidèles à notre langue natale, si harmonieuse et si forte, au milieu des landes, si douce à entendre loin du pays ! »

Le Bugey s'enorgueillit des :

Fables du Père Froment, œuvre excellente et trop peu connue.

Le Lyonnais a deux livres extrêmement remarquables et avidement recherchés :

Glossaire des patois du Lyonnais, Forez et Beaujolais, par J.-B. Onofrio, Lyon, 1864, in-8° ; œuvre que les catalogues attribuent souvent aux presses du célèbre imprimeur Louis Perrin, ce qui est un grand honneur pour nous, et un autre livre également sorti de nos ateliers, quand nous étions encore imprimeur :

Étude sur la genèse des patois et en particulier du roman ou patois lyonnais suivie d'un essai comparatif de prose et de prosodie romanes, par le Dr Frédéric Monin. Paris, Dumoulin, 1873, in-8°.

Un mot de lui :

« Qui pourrait s'étonner, dit-il, que le ressouvenir de cette première langue parlée se perpétue si vivace dans la mémoire de l'homme? Il n'est conquête ni persécution qui fasse ; la langue en usage au hameau continue, malgré tout, à se transmettre du père à l'enfant, sans se laisser influencer, que de loin, par la nouveauté du langage qui tente vainement de s'établir sur ses ruines. On dirait d'un vaisseau échoué sur un écueil et se défendant vaillamment contre les flots qui viennent l'assaillir (1). »

Le patois actuel de nos campagnes, dit plus loin notre auteur, était autrefois la langue des citoyens et des bourgeois lyonnais du moyen âge.

Les dames de Lyon disant de Bayard, d'après le *Loyal Serviteur :*

« Veidevo c'tu malotru? Al a mieux fa que to los autros »;

Et les dames de Saint-Pierre, les filles de la haute aristocratie lyonnaise, irritées contre le collecteur de l'archevêque, s'écriant :

« Te le zarais cette foliette ! »
parlaient le pur patois des montagnes lyonnaises, conservé intact à trois siècles de distance.

La thèse d'archiviste paléographe de M. Édouard

(1) Avant-propos.

Philipon, plus tard député de l'Ain, avait pour titre : *Étude sur le dialecte du Lyonnais et des provinces voisines, aux XIIIe et XIVe siècles ;* aussi personne n'était-il plus à même que lui de publier deux ouvrages importants de philologie lyonnaise : *La Bernarda Buyandiri,* tragi-comédie, en patois lyonnais du XVIIe siècle, avec glossaire et notes, 1885, gr. in-8° et surtout les : *Œuvres de Marguerite d'Oingt, prieure de Poleteins*, 1877, in-8°, qui ont une place d'honneur dans toutes les bibliothèques lyonnaises.

Nos deux provinces sœurs, séparées violemment à la Révolution pour les punir, mais unies encore par tant de liens, la Lyonnaise et la Forézienne, possèdent :

Les *Œuvres de Messire Jean Chapelon*, Saint-Étienne, 1779, in-8° ;

Livre humoristique et railleur qui fit les délices de nos pères :

Ballon d'essai d'un jeune poète forézien, ou recueil de quelques pièces de vers en patois du Forez, par Guillaume Roquille, Rive-de-Gier (vers 1834), in-12 ;

Breyou et so disciplo, poemo burlesquo, in sie chanto et in vars patuais, par Guillaume Roquille. Var-de-Gi, 1836, in-12 ;

La *Bernarda buyandiri*, tragi-comedia, Paris,

Techner, 1840, in-8°. Réimpression à soixante exemplaires d'une plaquette introuvable;

Hymna à la concorda oux fifros de Mornant, par E.-C. Condamin fils, Lyon, Boursy, 1846, in-8°.

Ici, une parenthèse.

Qu'est-ce que la gloire? à quoi tient la renommée? celui qui entre au temple de Mémoire a-t-il toujours mérité cet honneur? — Ne vous y fiez pas.

Nous avons connu un Framinet, marchand de quincaillerie et articles de Saint-Claude, pauvre brave homme des plus humbles, sous le nom de qui un littérateur lyonnais, Claudius Chervin aîné, trouva plaisant de publier, il y a quelques années, plusieurs volumes qui eurent un vif succès, sans que l'obscur bimbelotier se doutât du rôle brillant qu'il jouait, de la place élevée qu'il occupait dans la littérature française. Il ne l'a su que bien plus tard, quand, devenu riche, opulent, grâce à son intelligence et à son activité, il eut quitté sa charrette à bibelots pour ouvrir un brillant magasin de bijouterie et d'orfèvrerie.

Pareille chose pour Condamin.

Ce Condamin fils était un pépiniériste illettré de Mornant, aussi incapable d'écrire en prose qu'en vers. L'auteur de l'*Hymne à la Concorde*, M. Jean-Baptiste Gutton, épicier-buraliste, ne voulant pas signer son œuvre, emprunta le nom d'un voisin,

d'un ami, à qui, bien entendu, il se garda bien d'en demander la permission. Ce dernier, au grand amusement du public, et on sait si on est railleur dans la montagne, ne fut prévenu du tour qu'on lui avait joué qu'en voyant la brochure de Gutton aux vitrines des libraires de Mornant et dans tous les cafés. Dieu sait comme on s'en amusa dans la ville!

Condamin s'en fâcha-t-il? nous ne savons. S'il était homme d'esprit, comme c'est probable, il dut rire de passer ainsi à la postérité malgré lui.

Quant à Jean-Baptiste Gutton, auteur d'assez nombreuses poésies en idiome lyonnais, il était bien enfant du sol. Né à Mornant (Rhône), en 1808, il est décédé dans la même ville, au mois de juillet 1881; il nous saura gré, dans sa dernière demeure, de lui avoir rendu les honneurs de sa paternité.

Le Forez a encore un :

Dictionnaire du patois forézien, par Pierre Gras, Lyon, Mougin-Rusand, 1864, in-8°.

Ouvrage qui ne peut se mettre à côté des dictionnaires Onofrio et Monin, mais qu'on doit posséder, pour compléter les études et les recherches des deux maîtres lyonnais.

Enfin, la presse lyonnaise tout entière saluait, il y a peu d'années, les ouvrages suivants de notre ami Nizier du Puitspelu : *Noël satirique en patois lyonnais*, accompagné d'une préface et de notes savantes,

Lyon, Storck, 1882, bel in-8°, de 72 pages, et, plus récemment, un remarquable :

Dictionnaire étymologique du patois lyonnais, par N. du Puitspelu, Lyon, Storck, 1887-1890, in-8°, à deux colonnes, 478 pages.

Quelques particularités curieuses du patois lyonnais, Lyon, Pitrat aîné, in-8°, 20 pages.

Très faible essai de phonétique lyonnaise, Lyon, Meton (imp. Pitrat), 1885, in-8°, 145 pages.

Un conte en patois lyonnais, Paris, Viewig, 1887, in-8°, 17 pages.

Fragments en patois du Lyonnais, Lyon, Mougin-Rusand, 1891, in-8°, 33 pages.

Le Littré de la Grand'Côte, à l'usage de ceux qui veulent parler et écrire correctement, Lyon, Storck, éditeur, 1894, quatre livraisons in-8°.

Supplément au Littré de la Grand'Côte.

Et ne craignez pas que ces livres, en pur et bon patois, soient regardés comme des œuvres subversives et fassent tort à leur auteur. Nous avons plus de bon sens que l'abbé Grégoire et Lyon entier les a lus ; Lyon, ami du progrès, en a fait ses délices et personne, en les achetant, n'a cru porter atteinte à la Constitution française, pas plus que nous-même en parlant allobroge avec les montagnards de l'Est, toutes les fois que nous en trouvons l'occasion.

Si parler patois a une douceur et un charme exquis pour les fils du terroir, l'étudier grammaticalement est, d'après les philologues, un exercice de la plus haute utilité.

« Il faut évidemment chercher l'origine du français dans nos patois, dit M. Pierquin de Gembloux (1), et celle de ces derniers dans les dialectes celtiques... Il faut, ajoute cet écrivain, admettre l'antériorité de nos patois (sur le latin) et y chercher, *nécessairement*, les étymologies de notre langue. »

Bien mieux ! comme Charles Nodier, dont l'autorité est d'un si grand poids, M. Pierquin de Gembloux veut qu'on les étudie avec un soin sérieux.

« Il est bien évident, dit-il, que nos dialectes vulgaires une fois perdus, nous manquerons d'une foule de lumières indispensables et, si les patois étaient perdus, il faudrait, suivant Nodier, créer une Académie spéciale pour en retrouver les traces, pour rendre au jour ces inappréciables monuments de l'art d'exprimer sa pensée. En archéologie grammaticale, il n'y a peut-être pas une notion positive dont on puisse approcher autrement que par les patois. Malheureusement, ce n'est pas pour eux que les Académies dressent des couronnes; bien au contraire.

« J'ai réclamé la fondation d'une Académie centrale, exclusivement consacrée à toutes les études

(1) *Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois, et de l'utilité de leur étude*. Nouvelle édition, Paris, 1883, in-8°, 145 pages.



que peuvent nécessiter les patois, sous tous les points de vue et où l'on ne s'occuperait jamais que des innombrables questions qui s'y rattachent. En province, on n'a pas très bien compris mon désir et son but; mais à Paris, les savants, et surtout ceux de l'Académie française, ont haussé les épaules. (On voit que l'auteur écrivait il y a quarante ans; on ne hausse plus les épaules aujourd'hui.) Je ne doute pourtant pas que cette création ne fût cent fois plus utile que celle de Louis XIV, destinée à ne donner tout son temps qu'à la langue d'oïl. »

A cette malice, ne croirait-on pas que l'auteur blessé ait eu quelque ouvrage refusé aux concours de l'Académie française?

« C'est seulement dans les patois, ajoute notre écrivain, que nous retrouverons les éléments des différents dialectes antérieurs à l'invasion romaine. Si nos patois et le français dérivaient du latin, il resterait à expliquer pourquoi ces dialectes ont tous des idiotismes particuliers et étrangers au latin? Et surtout, pourquoi leur grammaire et leurs idiotismes ont infiniment plus de ressemblance avec les dialectes grecs qu'avec l'idiome latin? L'affinité naturelle du grec avec le celte est si vraie qu'on en retrouve des traces syntaxiques dans toutes nos provinces.

« Par exemple, on dit que *joug* vient de *jugum*, comme si les Gaulois n'avaient jamais accouplé de

bœufs avant l'arrivée des Romains; comme si les Grecs n'avaient pas le mot *zugon*, les Goths *juk*, et le sanscrit *yugan*. Aussi Voltaire avait-il grandement raison de railler les savants perpétuellement latinisant, quand il écrivait à Vauvenargues, qui, comme le bon Lafontaine, ne savait pas le latin :

« Ma surprise a été d'abord extrême, dit-il, de voir « qu'un homme de votre mérite dans les lettres ait « pu y parvenir sans savoir le latin, mais, un « instant après, j'ai fait réflexion qu'Homère ne le « savait pas non plus. »

Jamais pierre fut-elle mieux lancée, et n'a-t-elle pas atteint au front des géants latinisants, comme celle du jeune David trouant le crâne de Goliath ?

Naguère on n'apprenait l'histoire de nos aïeux que dans César, Tacite, Tite-Live ou Pomponius Méla. Le monde entier ne datait que de Romulus ; toute civilisation venait de Rome ; avant les Romains, rien n'avait existé dans nos pays et nos professeurs nous apprenaient que les Gaulois vagabonds n'étaient que des sauvages quand ils n'étaient pas des révoltés.

On revient de ces idées aujourd'hui. On s'aperçoit, non sans étonnement, que le monde est vieux ; que la Gaule, libre et indépendante, fut riche, sage et puissante ; on apprend, dans les jeunes écoles, que les Gaulois furent nos pères et on recherche leur doux souvenir jusque dans leur langage, leurs traces jusque dans les sentiers lointains par où ils ont passé.

Dans son *Histoire littéraire du midi de la France*, Paris, 1887, in-8°, M. Mary-Lafon, le savant bibliothécaire de Montauban, a décrit la naissance et le développement de la littérature méridionale avec toute l'imagination d'un poète et tout le cœur d'un amoureux. Ce n'est pas lui qui, à la Convention, eût proscrit la langue de Clémence Isaure. Voyez plutôt :

« Pour trouver le berceau de la littérature méridionale, dit-il, avec une conviction qu'il cherche à communiquer, il faut aller dans les forêts. Les temps primitifs du Celte et de l'Ibère furent les *seuls temps poétiques*... »

Ah ! vous allez trop loin, Monsieur, et nous protestons en faveur du siècle de Mistral, de Roumanille et d'Aubanel ; en faveur de l'époque où est éclos le félibrige, où est apparue *Mireille*, la plus radieuse manifestation de la poésie moderne.

« Ce n'est que sous les vieux chênes, reprend M. Mary-Lafon, sous les bouleaux au tronc d'argent de Néhalénia, déesse de la nuit ; au bord des fontaines de la fée, ou entre les dolmens parés de fleurs et les rudes blocs des montagnes ; ce n'est qu'aux doux rayons de Bel, le dieu de la lumière, qu'on vit la poésie éclore et développer mystérieusement ses formes nationales. La religion, la fraternité, la guerre, voilà le triple sujet de ses chants.

« La science elle-même portait chez les bardes une forte empreinte poétique. Nul doute que, dans

leurs collèges si célèbres, une flamme spiritualiste ne brillât au milieu des mythes de la Grèce et de l'Inde. »

M. Mary-Lafon aurait dû citer l'Inde seule, ou y ajouter seulement l'Égypte et l'Arabie, car la Grèce n'était qu'une tard venue et la terre des Celtes n'avait rien à lui envier comme antiquité.

Notre sympathique écrivain ne parle pas de Rome, et il a raison. Il conclut, et sa voix sera écoutée, qu'il faut étudier les patois pour connaître la Gaule, les Gaulois, notre patrie, nos aïeux, leur génie et leurs mœurs.

C'est au patois, en effet, qu'il faut s'adresser, si on veut éviter à chaque pas des étonnements et des non-sens.

Qu'est-ce que ce *Pas des Lanciers* que vous trouvez en allant à Marseille ?

Les habitants de la Provence, effrayés des crimes commis dans cet endroit sauvage, l'avaient appelé *Passage de l'anxiété ; Pas de l'anxie*. Qui le reconnaîtrait sous son nouveau nom ?

Quelle est cette *montagne des Milords*, inscrite sur les cartes du Dépôt de la guerre ? Les pâtres l'avaient apppelée : la montagne des mille vents, des *mille aura*. Ces vents y font toujours rage, mais les milords y sont toujours aussi rares qu'autrefois et ce n'est pas là que les étymologistes doivent aller pour les découvrir.

Ces questions d'origine, d'étymologie et de linguistique étaient devenues si pleines d'intérêt que l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon voulut, à son tour, s'en occuper. Elle songea aux patois de notre province, aux chants populaires menacés de l'indifférence et de l'oubli et, en 1880, elle ouvrit le plus épineux concours qu'on pût imaginer.

Elle offrit un prix séduisant à tout écrivain qui lui ferait connaître les chants rustiques du Lyonnais et des provinces voisines, en les nommant: Forez, Beaujolais, Dauphiné, Mâconnais, Bresse et Bugey, et ce programme effrayant ne lui suffisant pas, elle demanda qu'on y joignît les airs qui les accompagnent.

Quel génie universel, connaissant les difficultés de l'entreprise, eût osé se présenter?

Jugez donc! Elle désirait qu'on lui soumît les chansons de la montagne et de la plaine, de Briançon et de Condrieu, de Néronde et de Nantua, du Pilat et de la Dombes, du Vercors et du Revermont, d'Autun et de Trévoux, de la Romanche et de l'Ain! Nos savants connaissaient-ils les antagonismes des habitants non seulement entre eux, mais vis-à-vis de l'étranger, du bourgeois, du monsieur curieux et investigateur? Les différences de sol, de race, de population, de mœurs, d'idées, de coutumes, de croyances, de superstitions, de génie poétique et musical qui existent entre les pays de sapins et ceux

d'étangs; entre le Bugiste et le Forézien, l'homme qui cultive la vigne et celui qui boit de l'eau, le marinier du Rhône et le pasteur des hauts plateaux? Avaient-ils entendu les complaintes du foyer bressan et les chants railleurs du Lyonnais? Quel abîme entre les deux!

Aussi, tout le monde s'est-il récusé. Le prix Christin et de Ruolz, tout tentant qu'il fût, paraissait devoir être abandonné et, à notre avis, nous ne pensions pas qu'il fût jamais disputé, lorsqu'un compétiteur s'est présenté, et, sans concurrent, a cueilli la pomme d'or qui pendait au rameau sacré.

Le 11 juillet 1882, l'Académie de Lyon proclama, en séance publique, aux applaudissements de l'assemblée, que l'heureux lauréat, M. Laurent Rollandez, avait triomphé de toutes les difficultés et qu'il avait le prix.

Toutes les difficultés? Ah! non, sans doute! Malgré les larges éloges accordés, nous ne croyons pas que l'éminent organiste des Chartreux de Lyon, quels que soient son courage, son habileté, son savoir, ait accompli la centième partie de l'immense programme qui lui avait été présenté; mais avait-il eu le temps? Non, certes!

L'ouvrage couronné formait trois volumes in-folio. Cela indiquait de vastes recherches. Il contenait quatre cents airs; c'était bien peu pour un si grand nombre de provinces; presque tous inédits, c'était

précieux; mais pourquoi les autres avaient-ils été négligés?

Fallait-il mépriser toutes les chansons d'amour, les branles si dansants, les airs si gais, sautés le soir à la veillée, que des explorateurs avaient déjà cités et enregistrés? La proscription n'était-elle pas un peu sévère?

Car M. Rollandez n'était pas le premier à suivre cette voie séduisante. Combien de travaux avaient été faits, combien de chemins avaient été parcourus avant lui! Qui ne connaît, autour de Lyon seulement, les recherches heureuses de MM. Eugène Muller, Noëlas, Philibert Le Duc, Désiré Monnier, Sirand, Victor et Valentin Smith, Debombourg, Édouard Philipon, Charles Guillon, Auguste Arène et Pierre Gras?

Mais ces écrivains que nous citons, ces hommes nés dans les sillons qu'ils ont chantés, n'avaient pas étudié dix peuples et dix provinces. Ils s'étaient bornés à parler de ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux, entendu de leurs propres oreilles; leurs écrits sont le fruit de toute une vie d'étude et d'observation. Tous parlaient la langue de leur nourrice.

Les airs réunis par M. Rollandez ont été notés d'après la tradition; de nombreux couplets, précieux pour l'étude comparée de nos patois, suivent la plupart de ces airs.

Il a donc fallu que non seulement notre sympa-

thique auteur fût intrépide voyageur, mais qu'il fût musicien; marcheur infatigable, pour visiter les hameaux, puis philologue et linguiste universel; qu'il connût et sût écrire le patois des Ségusiaves, celui des Allobroges et celui des Ambarres; tâche ardue au possible, quand on songe que la prononciation varie d'un village à l'autre, lorsque les mots eux-mêmes ne diffèrent pas.

L'italien, le provençal, l'espagnol et le portugais, issus d'une même source, fils d'une même langue, ne sont pas plus dissemblables entre eux.

En français vous dites et vous écrivez : Ximénès, Chimène, don Quichotte, dans l'impossibilité où vous êtes de trouver un signe correspondant au *ch* espagnol.

Et quelles difficultés pour rendre certains autres sons!

Comment, par exemple, l'auteur a-t-il écrit, en patois du Bas-Bugey, le simple mot : bonjour, *bonjor*, quand la langue française n'a pas de signe pour rendre le son sifflant du *j* !

A Ambérieu-en-Bugey, *oui* se dit *ouah*, et aux Alymes, à trois kilomètres de là, *oye*. Comment le savoir? Comment le deviner? Comment établir des règles fixes de la linguistique d'un pays?

En patois, quelques cantons disent : *bonzor*, d'autres *bondzor*, ou *bontzor;* on dira autrement dans le Beaujolais, le Dauphiné ou le Mâconnais.



Nul doute que, dans ces pays, la phonographie ne soit aussi parfois impossible.

Comment l'auteur est-il sorti de ce danger?

Voilà ce qui nous effraie nous-même dans notre tâche; aussi n'avons-nous fait qu'une esquisse, qu'un essai. Nous n'avons que simplement effleuré un sujet dont nous connaissons l'importance et les difficultés. Nous n'avons point voulu faire un ouvrage, point élever un monument, mais recueillir des matériaux dont les folkloristes de l'avenir se serviront pour élever un édifice sérieux et complet.

Ce qu'un homme seul n'a pu faire, un peuple l'accomplira.

Ce préambule établi, nous essaierons de promener nos citations à travers quelques villages seulement de la Bresse, du Bugey et du Lyonnais. Voudra-t-on me suivre?

« Les longs articles me font peur », a dit un philosophe. Je vais commencer par la Bresse et je m'arrêterai dès qu'on m'en témoignera le désir.

II

LA BRESSE

Calme, douce et riche contrée, non en plaine, mais tout en ondulations.

Le pays est gracieux ; il est sain et ne doit pas être confondu, comme on le fait souvent, avec son voisin le plateau de la Dombes, où les étangs ont corrompu l'air, donné des fièvres endémiques et affaibli les populations.

Comme on est loin de ces belliqueux Ambarres qui, avec leurs confédérés, allèrent souvent jusqu'en Italie donner de si sanglantes leçons aux Romains !

C'est surtout en Bresse que le paysan, comme celui de Pierre Dupont, est réfléchi, rêveur, et que, le dimanche surtout, il va se promener autour de son champ, pour voir le blé pousser, entendre les



arbres et les buissons frémir, et suivre tous les mouvements de cette bonne nature.

D'après M. le Dr Antoine Magnin, qui a publié, en 1890, un travail très documenté sur : *La Répartition de certains noms géographiques dans le département de l'Ain*, les noms de villages en *iat* se trouveraient en majorité dans l'arrondissement de Bourg ; ceux en *ieu* dans l'arrondissement de Trévoux.

LA POÉSIE DU DÉPARTEMENT DE L'AIN

Quoi qu'on dise au fau*BOURG :* C'est mals'*AIN*, le tabac,...
Moi, je l'aime ; pour lui mon*TREZ-VOUS* moins sévère.
Vous croyez *BEL ET* bien qu'en cela *J'EX*agère ?
Il fait vivre bien plus de gens qu'il *N'EN TUA*.

Pardon pour cette plaisanterie :

La graine de l'*AIN* prend partout.

Lorsque le roi Henri IV, irrité contre le duc de Savoie, eut donné ordre au maréchal de Biron de s'emparer de la Bresse, du Bugey et de détruire les forteresses du pays, Biron, qui devait plus tard se déshonorer en trahissant la France, dépassa les ordres qu'il avait reçus et non seulement renversa d'humbles manoirs qui ne se défendaient pas, la Bresse n'étant pas un pays belliqueux, mais ravagea

impitoyablement les campagnes, brûlant les villages, les hameaux, les fermes, massacrant les habitants de tout sexe et de tout âge, rançonnant, pillant, au point que six ans plus tard, les champs étaient incultes et les hameaux déserts, les habitants ayant disparu, ceux qui n'avaient pas été tués étant morts de famine, d'épouvante et de misère.

Il avait voulu assouvir sa haine et sa rancune contre Mayenne à qui appartenaient Villars et la Dombes. Il fut implacable et cruel ; il faut que l'historien soit sans pitié.

Déjà, dans l'*Histoire du château de Varey*, parue il y a quelques années, j'avais signalé combien le nom de Biron est encore en horreur dans nos campagnes.

Comme le chef de partisans francs-comtois, le féroce Lacuzon, comme l'Ogre et Barbe-Bleue, Biron est connu, redouté, maudit dans ces plaines où il fit couler tant de sang. Si les pauvres Bressans n'ont pas mis son nom dans leurs prières, ainsi qu'ils l'ont fait pour Lacuzon, ils lui ont donné l'immortalité de la complainte et de la chanson. Mais, il ne nous suffit pas que l'on chante encore, après trois cents ans, sous le toit des chaumières. Il faut que la vengeance ait toute la publicité qu'elle peut avoir.

Un jour, dans une des habitations les plus tranquilles et les plus calmes de la Bresse centrale, j'entendis une bonne grand'mère qui, heureuse et souriante, chantait pour amuser un enfant.

L'air doux et naïf de la chanson me séduisit ; je m'approchai. Les paroles me frappèrent. Au grand étonnement de la vénérable aïeule, je lui demandai ses couplets, que j'écrivis aussitôt sous sa dictée.

Elle ne revenait pas de mon empressement qu'elle ne pouvait comprendre. Moi je triomphais, je surprenais au gîte une satire populaire contre le sanguinaire général.

Qu'on ne juge pas de cette poésie sur son élégance et sur son bon goût ; il ne faut y voir que l'intention de ridiculiser et flétrir l'ennemi de notre province.

Voici ces paroles qui ne sont pas méchantes quoiqu'elles rappellent tant de sang, de douleurs et de deuils !

Quand Biron voulut danser (*bis*),
Ses souliers fit apporter (*bis*),
Ses souliers tout ronds ;
Vous danserez, Biron.

Ses beaux bas,
De damas
Son caleçon
Plein de son.
Sa culotte
En matelote,
Ses jarretières
Tout entières,
Ses bretelles
De dentelles,
Son gilet
De piquet,
Sa chemise
De toil' de Frise,
Son jabot
De tricot,
Sa cravate
Large et plate,
Sa perruque
A la turque,
Son chapeau
Large et beau.

Pour chanter cette satire, qui peut se danser comme un branle, il faut répéter chaque objet de la toilette et en ajouter un à chaque couplet, en renversant l'ordre.

Le deuxième couplet se dit donc ainsi :

Quand Biron voulut danser
Ses beaux bas fit apporter,
Ses beaux bas
De damas,
Ses souliers tout ronds,
Vous danserez, Biron.

Huitième couplet :

Quand Biron voulut danser,
Sa chemis' fit apporter,
Sa chemise
De toil' de Frise,
Son gilet
De piquet,
Ses bretelles
De dentelles,
Ses jarretières
Tout entières ;
Sa culotte
En matelote,
Son cal'çon
Plein de son,
Ses beaux bas
De damas,
Ses souliers tout ronds,
Vous danserez, Biron.

Il est, dans le Pérou, un animal domestique, doux, timide et patient, qui, comme l'âne et le chameau, en d'autres pays, sert à porter les fardeaux.

Lorsque l'homme abuse de sa force, et que le pauvre lama, surchargé, accablé sous la fatigue et les coups, sent ses forces l'abandonner, il s'arrête, tourne vers son maître ses grands yeux si doux et,

au lieu de s'irriter et de mordre, il lui lance une salive inoffensive, marque de tristesse et de découragement.

Quand les douces et pacifiques populations de la Bresse se virent incendiées et ruinées par le cruel et fastueux Biron, elles ne se révoltèrent pas ; elles ne s'organisèrent pas en corps francs, ainsi que l'eussent fait infailliblement Dauphinois, Bugistes ou Francs-Comtois ; elles ne couvrirent pas leurs plaines de guérillas, pour surprendre ou massacrer les maraudeurs ou les traînards ; elles se contentèrent de lancer à la face du prince une inoffensive chanson et, peut-être, s'effraya-t-on de l'audace avec laquelle on parlait du *caleçon plein de son* d'un si redoutable personnage. Mais l'histoire, qui n'a pas ces timidités, trouvera la vengeance trop douce et ne pouvant faire mieux, elle ramassera soigneusement la vieille chanson et en clouera les couplets au pilori auquel sera lié à jamais celui qui fut traître au roi, traître à la France, impitoyable à nos infortunés pays.

On sait avec quelle animosité, au XVIIe siècle, les Francs-Comtois et les Bugistes, c'est-à-dire les Cuanais, lisez Séquanais, et les Gris se livrèrent à une véritable guerre d'extermination. Pendant que les armées régulières de la France et de l'Espagne se donnaient bataille, des corps francs se ruaient sur les villages, les hameaux, les fermes isolées, tuaient, massacraient, pillaient et ruinaient le pays. Le plus

célèbre des partisans francs-comtois était le capitaine Lacuzon, de Longchaumois, dont la cruauté, la ruse et l'audace étaient proverbiales. Aussi les malheureux Bressans de la plaine, qui ne recevaient aucun secours, ajoutaient-ils chaque soir un verset aux litanies que disait la famille, autour du foyer, avant de se coucher; il peint douloureusement l'effroi de ces âmes naïves: « De Lacuzon et de Pille-Muguet, délivrez-nous, Seigneur ! »

Pille-Muguet était un des lieutenants redoutés du chef franc-comtois.

Pierre Dupont, qui a si bien connu le laboureur des bords de la Saône, n'a-t-il point pensé aux déprédations faites par les Séquanais, quand il nous a fait un si admirable tableau du paysan rêvant devant son champ et demandant au Ciel sa protection contre l'ennemi?

Les Francs-Comtois espagnols se jetaient bien aussi sur les villages et les hameaux de leurs autres voisins, les Bugistes, les *Gris*, suivant le langage du temps, mais c'était plutôt par esprit de vengeance et de représailles que pour s'enrichir. Les Gris se gardaient dans leurs montagnes. Au levant de la rivière d'Ain, il y avait plus de coups à recevoir que de bétail à enlever. C'était une autre sorte de compte à régler.

Les Gris, quand ils n'attaquaient pas, savaient se défendre, et je n'ai trouvé chez eux ni prière ni invocation au Ciel.

Comme tous les héros, Lacuzon se convertit sur ses vieux jours, et fit une mort exemplaire.

A la fin du XVIIe siècle, un statuaire de Saint-Claude, Reymondet, allant à Rome, trouva sur son chemin un vénérable pélerin qui l'édifia par ses discours, ses sentiments de foi profonde et son ardente piété. L'infortuné, sous le poids de cuisants remords, allait se confesser au père des fidèles et lui demander pardon de crimes tellement affreux que ses nuits en étaient épouvantées et que le jour il n'osait y songer.

Le jeune artiste fut touché d'un si vif repentir; il s'attacha d'autant plus à ce vieillard qu'il reconnut en lui un compatriote et il lui rendit quelques petits services, autant qu'il le put.

Après deux ou trois jours d'intimité, le vieillard avoua qu'il était de Longchaumois!

Au moment de la séparation, dans les murs de la ville éternelle, il lui confia son nom, le nom terrible de Lacuzon.

L'artiste frémit et s'éloigna épouvanté.

Comment ce géant de nos guerres provinciales n'a-t-il pas trouvé un romancier ou un historien? Ce n'est certainement pas la pruderie qui a retenu nos chroniqueurs.

Les Bressans, d'après leurs voisins, sont : *longs*, *lourds*, *lents*, *lâches*.

Le pays a cependant donné les turbulents et belli-

queux seigneurs de la cour de Savoie, les Bagé, les Varambon de la Palud, les Montrevel, les Coligny et, de nos jours, le général Joubert, dont l'énergie et l'audace eurent pour témoins tous les champs de bataille de l'Italie et qui, tombé en faisant exécuter à ses soldats une charge héroïque à la baïonnette, eut, pour dernier cri, ces deux mots : *Marchez toujours !*

On mit sur son tombeau : « Ci-gît Joubert, général en chef des armées d'Italie, mort au champ d'honneur. »

Il venait à peine d'avoir trente ans. Le dicton concernant les Bressans peut donc offrir des exceptions.

Cependant la valeur des Bressans, comme celle des Anglais, est en général calme et froide :

Quand on Bressan a brisa son sabeu
Y é lou méliou seudat de France.

Quand un Bressan a cassé ses sabots, — c'est le meilleur soldat de France.

Joubert appréciait très haut la solide intrépidité des Bressans.

DICTONS BRESSANS

D'une personne qui manque une entreprise :

Elle est comme l'épousée de Mépillat,
Qui resta tota appareilla.



Village près de Pont-de-Veyle, célèbre par l'aventure d'une jeune fille abandonnée au moment où elle allait se marier.

A Varenne-Saint-Sauveur,
Vingt-huit maisons, trente voleurs.

Varenne, gros village de la Bresse chalonnaise.

Comme dans les plaines de la Bresse, ainsi que dans les montagnes du Bugey, la compagne de l'homme est aussi souvent appelée une *femelle* qu'une *femme;* on appelle *femali,* aux environs de Bourg, les hommes qui courent après les femmes.

L'exclamation habituelle des bonnes femmes est :

Ah! Malheureux! qu'elles prononcent *Malhuru!*

N'est-ce pas encore là un souvenir de ce temps qu'on appelle : *le bon vieux temps?*

En Bresse, on dit d'une femme qui s'attife sans goût :

Elle est comme la sainte Vierge de Montmerle,
Plus on la pare, plus elle est laide.

Montmerle, très jolie petite ville sur les bords de la Saône. La foire de Montmerle a été célèbre de toute antiquité.

D'une jeune fille souvent malade :

Elle est comme l'oie blanche,
Qui a toujours mal au bec, au c.. ou à la hanche.

On élève de nombreux troupeaux d'oies dans la Bresse et surtout dans les étangs de la Dombes.

D'une femme active, ou qui fait un travail rapidement :

Elle n'a pas mis ses deux pieds dans un sabot.

De Saint-Trivier à Saint-Bénigne
La lieue de France la plus indigne.

Même terrain gras qu'à Jayat.

Au nord de Montrevel, on trouve le riche village de Jayat, dont la terre est si grasse que les chemins, en hiver, y sont impraticables. Les boues de Jayat, autrefois, avaient une réputation européenne.

Henri IV, allant guerroyer en Savoie, vit s'y engouffrer ses canons. Ils étaient si bien embourbés qu'il fallut les efforts de l'armée entière pour les en sortir ; mais il y perdit un temps précieux.

Aussi la tradition populaire prétend-elle qu'à son lit de mort, aux exhortations de son confesseur, il répondit : « Je pardonne à tous mes ennemis, excepté aux boues de Jayat. »

Elles avaient failli lui faire manquer sa campagne.

Aux environs de Montrevel et dans une partie de la Bresse, s'embrasser joyeusement, à pleine brassée, c'est faire une *fricassée de museaux*.

M[lle] de Montpensier, Marie, princesse de Dombes,

ayant fait frapper, dans sa petite capitale, des deniers marqués d'un M, on dit aussitôt :

Voulez-vous avoir de l'aime ?
Allez à Trévoux.

Aime, anima, esprit. Voulez-vous avoir de l'esprit, ou, à la lettre : Voulez-vous de l'argent ? De l'argent marqué à la lettre M ? Allez à Trévoux.

Le commerce et l'industrie de cette ville, au moyen âge, avaient attiré beaucoup de juifs. Leur présence coïncidait avec cette parole célèbre de Notre-Seigneur : L'*Un dans Trevoux me trahira*. On cite encore aujourd'hui *les juifs de Trévoux*.

On dit à Montrevel :

Pont-de-Vola, Pont-de-Vaux,
San-Trevi e Romano,
Quatrou velo renoumo,
Leu couquins n'y manquont po.

Pont-de-Veyle, Pont-de-Vaux, — Saint-Trivier et Romeney, — Quatre villes renommées, — Les coquins n'y manquent pas.

Té quement leu boua ma courno,
Te ne peux po demouro atelo.

Tu es comme les bœufs mal cornés, — Tu ne peux demeurer attelé. — (Très inconstant, tu ne peux te fixer nulle part.)

Quand fevri ne fevraye,
Mar vint qué lou carraye,

Quand février ne donne pas mauvais temps, — Mars vient qui lui jette des pierres.

Que lou bon Di no preserve
De la gueilla de Zayat,
Dé charire de Biziat
É de la justice de Banziat.

Que le bon Dieu nous préserve — De la boue de Jayat (canton de Montrevel), — Des chemins de Biziat (canton de Châtillon-sur-Chalaronne) — Et de la justice de Bagé.

Le suivant mérite un temps d'arrêt.

Habilie on boisson,
Y semblera on baron.

Habillez un buisson, — Il ressemblera à un baron.

Et d'abord que signifie cette expression : « Habiller un buisson ? »

Comment peut-on *habiller* un buisson ?

Je crois que mon interlocuteur n'a pas osé me donner la version de ses pères.

Les primitifs avaient voulu certainement lancer une épigramme sanglante à leurs seigneurs.

La haine du corvéable contre son maître s'y révélait tout entière ; elle sentait sa jacquerie d'une lieue.

J'ose donc affirmer qu'au lieu de *buisson* il faut lire *bacon*.

Bacon, en patois, veut dire : porc, cochon, et les aïeux avaient dit : « Habillez un *bacon*, un porc, et vous aurez un noble, un *baron*. »

Le serf qui, le premier, a lancé cette flèche barbelée, a tué, malgré son armure, le chevalier qui se croyait invulnérable derrière les tours de son manoir.

Aujourd'hui, le château est rasé, et le serf, jadis corvéable à merci, est membre du Conseil municipal.

Mais s'il n'y a plus de seigneurs, il y a des bourgeois, des propriétaires, et ceux-ci peuvent être blessés de certaines libertés de langage. Les paysans ont toujours peur. Le *mien* a cru devoir adoucir la crudité du dicton et, en me dictant, il s'est hâté d'estropier sa version, en faveur du monsieur qui causait amicalement avec lui.

Je l'en remercie; mais que mes lecteurs me permettent de n'avoir pas la même déférence pour eux et de donner le texte primitif, quelque offensant qu'il puisse être.

Na besache bin pourto
Vaut na granze en Bresse.

Une besace bien portée — Vaut une ferme en Bresse.

La mendicité n'y est cependant pas plus commune qu'ailleurs.

Blo semon ne vaut po d'étapes. — Blé offert ne vaut pas des criblures. C'est du moins l'avis de l'acheteur.

E ne mouert point de rechon; e ne se marie point de peuvron. — Il ne meurt point de riches; il ne se marie point de pauvres.

Y minge sa meche avant son greu pain. — Il mange sa miche (son pain blanc) avant son gros pain (son pain grossier).

Y n'a pas assui de felai pe vindre. — Il n'a pas fini de filer pour vendre. Il n'a pas fini sa besogne; il n'est pas hors d'affaires.

Peuta chatta, bravou menon. — A vilaine chatte, jolis petits chats.

Pour l'adjectif *peut, peute,* si usité en Bourgogne, voir *l'Intermédiaire* de 1881.

Quind leu pete sont batayas, on treuvo toujou dé parrains. — Quand les petits (les enfants) sont baptisés, on trouve toujours des parrains.

Il a lé zu pe grins que lou vintrou. — Il a les yeux plus grands que le ventre.

Son cuité cope dé deu lien. — Son couteau coupe des deux côtés. C'est un homme puissant, qui a de longs bras.

Lé chin ne fint po lé chats. — Les chiens ne font pas des chats. Les enfants ressemblent à leurs parents.

On n'ome po ses hurtis. — On n'aime pas ses héritiers.

On n'ingrosse po en bevin de l'édie frade. — On n'engraisse pas en ne buvant que de l'eau froide; ailleurs on dit de l'eau claire.

Lou vin né po ouvri. — Le vin n'est pas ouvrier. Les buveurs ne sont pas travailleurs.

Y fourage quemin na chevilla din on goulet. — Il profite comme une cheville dans un trou.

On s'entretin des maltrus per n'en po ava d'affronts : on s'entretin des bons per en ava de services. — On a des rapports avec les méchants pour ne pas en avoir du mal, des affronts ; on a des rapports avec les bons pour en avoir des biens, des services.

Na man lave l'autra. — Une main lave l'autre. On doit s'entr'aider.

Épeuza n'a fello de libera me. — Épouse une orpheline.

Te faut flatté les chosses, quand même te vedré que leu lo manze les zambes. — Il te faut caresser les bas, quand même tu voudrais que les loups mangent les jambes. Les Arabes disent : Il faut baiser la main qu'on ne peut couper.

Prins leu femi qu'é à ta peurta, ple tôt qué lou terreau qu'é loin. — Prends le fumier qui est à ta porte, plutôt que la bonne terre, le terreau, qu'il faudrait aller chercher au loin.

Sous cette forme peu galante, les bons Bressans conseillent de prendre en mariage une jeune fille du voisinage qui est tout acclimatée et qu'on connaît, plutôt qu'une étrangère, eût-elle, en apparence, plus de brillantes qualités.

Tout magna qu'a vu Beauja, Pont-de-Vayla et Pont-de-Vô, n'a pa po qu'on l'é baille su lou no. — Tout garçon qui a voyagé et vu Bagé, Pont-de-Veyle

et Pont-de-Vaux, n'a pas peur qu'on lui donne sur le nez.

S'éloigner du sol natal et aller au loin rend courageux, brave et hardi.

Ce dicton se retrouve dans une chanson bressane publiée par M. Philibert Le Duc. Il est devenu proverbe.

Braisa fa mouë. — Miette fait tas. Il n'y a pas de petits profits, on ne doit rien laisser perdre.

Appreton lier fa mé proufit. — Une sauce claire fait plus de profit ; est plus économique.

La possa retorne su lou mouë. — La poussière retombe sur le sol ; sur le tas. Le mal retombe sur son auteur ; et aussi : la fortune revient à la richesse.

Greussa cuerda, greu nu. — Grosse corde, gros nœud.

Position oblige.

Vetia veni lo maitrou ; y ne vint po per apourtai. — Voici venir le maître ; il ne vient pas pour apporter.

Un cense da uso seu soula per allo va su maitrou. Ou : *No crain po d'uzo ton sabot en allint ver ton métro.* Le même dicton pris dans deux villages différents. Traduction : un fermier doit habiter loin de son maître.

A la Pentequeuta, va te proumeno l'entour de

ton blo. Si ne sont pas épeli, vo bêlo l'entour de ton foua. — A la Pentecôte, va te promener autour de tes blés. S'ils ne sont pas en épis, va pleurer autour de ton feu.

Per ava de zeffan blondin et frisa, faut allo en viazon à Neutra Damo dé Conches ; pi, si on n'en peut point ava, faut, en devalan, se freuto lou ventrou à la rouche de Cuiron. — Pour avoir des enfants blondins et frisés, il faut aller en pélerinage à Notre-Dame des Conches (au-dessus de Jasseron, dans le Revermont.) Puis, si l'on n'en peut point avoir, il faut, en redescendant, aller se frictionner l'abdomen contre la roche de Cuiron. On peut se rendre aussi dans le même but à la *Pierre plantée* de Simandre, à quelques kilomètres plus au levant, toujours dans le même canton de Ceyzériat; ce menhir, haut de quatre mètres, n'a pas d'autre utilité aujourd'hui, que nous sachions. La roche de Cuiron, qui domine la plaine de Bourg, portait jadis, dit-on, une fortification romaine, et auparavant un campement gaulois.

NOTICE SUR LE PATOIS BRESSAN

« Il y a cent ans, affirment les témoignages autorisés, il était le seul langage usuel de tout le pays. Comme maint patois, c'était un idiome au vocabulaire original, emprunté

soit à la langue d'oc, soit à la langue d'oïl, ou, plutôt, fait de bas-latin transformé en dialecte spécial.

« De nos jours, la centralisation administrative, avec ses exigences, l'école, le service militaire, la facilité des communications poussent les patois dans l'ornière et tendent à les faire disparaître un peu partout.

« Mais il nous reste du nôtre, comme on l'a dit justement, *des fleurs*, les Chansons de nos aïeux, d'une savoureuse naïveté, pleines du charme archaïque des choses d'autrefois.

« De grands esprits se sont intéressés à cette littérature attrayante et chacun sait, chez nous, les noms des esthètes zélés qui sont allés recueillir ces cantilènes sur les lèvres des bergerettes ou des grand'mères de nos hameaux.

« Il nous a semblé intéressant d'apporter notre pierre à cet édifice de vulgarisation et d'éditer ici quelques-unes des vieilles chansons bressanes.

« A dessein, nous avons choisi les plus anciennes, en vrai patois du temps jadis. Seule, la *Liaudain-na*, quoique plus moderne, a trouvé grâce, à cause de son charme pénétrant. Elle a d'ailleurs déjà fait les délices de plusieurs générations. »

LOUIS PARANT.

POÉSIES BRESSANES

LA SAINT-MARTIN

Vetia la Saint-Martin qu'appreuche
Neutron volé va s'en allo,
Se nous perdin neutron volé
  Nous perdin tout,
Nous farin mauvais ménageou
Ma et pi vous. Tra la là, etc.



Voici la Saint-Martin qui approche, — notre valet va s'en aller, — si nous perdons notre valet — nous perdons tout, — nous ferons mauvais ménage — moi et puis vous.

Teu don que çu volé vous fa
Mé que vous l'estimo tant?
Y cha bin vane la trequeya,
  Bin menaye lou van;
E pi ma que je sis lou maitrou
J'en faras bin atant. Tra la la, etc.

Que vous fait donc ce valet — pour que vous l'estimiez tant? — il sait bien vanner le sarrasin, — bien manier le van; — puis moi, qui suis le maître, — j'en ferais bien autant.

Saites-vous ce que je mangeon
Quand je sis dé ma mason?
Neutron volé pi la maîtrecha
  De bon pan blanc,
E pi ma de pan de chelia,
  Peuvrou Zean! Tra la la, etc.

Savez-vous ce que je mange — quand je suis dans ma maison? — notre valet puis la maîtresse — de bon pain blanc, — et puis moi du pain de seigle, — pauvre Jean!

Saites-vous ce que je buvon
Quand je sis dé ma mason?
Neutron volé pi la maîtrecha
  De bon vin blanc,
E pi ma dé la pequeta,
  Peuvrou Zean! Tra la la, etc.

Savez-vous ce que je bois — quand je suis dans ma maison? — notre valet puis la maîtresse — de bon vin blanc, — et puis moi de la piquette, — pauvre Jean!

Saites-vous où que je cuchon
Quand je sis dé ma mason ?
Neutrou volé pi la maîtrecha
  Dé on biau lia blanc,
E pi ma dessus la paille,
  Peuvrou Zean ! Tra la la, etc.

Savez-vous où je couche — quand je suis dans ma maison? — notre valet puis la maîtresse — dans un beau lit blanc, — et puis moi sur la paille, — pauvre Jean !

Saites-vous ce que j'embrachon
Qué z'etrou dé ma mason?
Lou volé embrach' la maîtrecha
  En chamusant,
E pi ma la lio de ma pourta,
  Peuvrou Zean ! Tra la la, etc.

Savez-vous ce que j'embrasse — quand je suis dans ma maison ? — notre valet embrasse la maîtresse — en s'amusant — et puis moi la clef de la porte, — pauvre Jean !

LA REINE DE PONT-DE-VAUX

(D'après un manuscrit de 1749)

Elo ! qu'aize donc dans la téta ?
Ze crai que ze si amoireu.
Mày qu'ai torzo éto on feu,
De tui lou lion fassan la féta,
Me faudra-t-eu bin sopiro
Pre na bolia de Pon-de-Vau ?

Hélas ! qu'ai-je donc dans la tête ? Je crois que je suis amoureux. — Moi, qui ai toujours été fou, — de tous les côtés faisant la fête, — me faudra-t-il bien soupirer — pour une fille de Pont-de-Vaux ?

L'é bin brova, bin amiteusa ;
L'a bin d'aimo, l'é bin meudo.
M'ét avi, la guétian modo,
Qu'ey é na rin-na lourieusa.
Tui lou meygna, an la veyan,
Son d'asseteu sou cortijan.

Elle est bien jolie, bien amicale ; elle a de l'esprit, elle est bien mise. — M'est avis, la regardant marcher, — que c'est une reine glorieuse. — Tous les garçons, en la voyant, — sont aussitôt ses courtisans.

Queman li der' à lia soléta
Que zamai n'amarais que lia ?
Vin co devan que l'allo vày,
Z'y ave betu dan ma téta ;
Mai quan ze velive parlo,
Ma lingu' ére tot amborbo.

Comment lui dire à elle seule — que jamais je n'aimerai qu'elle ? — Vingt fois avant de l'aller voir, — j'avais mis cela dans ma tête ; — mais quand je voulais parler, — ma langue était tout embourbée.

LE BAPTÊME BRESSAN

Refrain

Leu bon Brèchan fon la ripaille
Pe lou batémou d'un garchon.
Pe queminche la bredifaille,
Que la vieula s'accuerd' avouè neutra çanson !

Refrain. — Les bons Bressans font la ripaille — pour le baptême d'un garçon. — Pour commencer la *bourdifaille* — que la vielle s'accorde avec notre chanson !

COUPLETS

De plasi, vrai! perdion la téla;
On bateye mon greu garchon!
Ze voui qu'on fache na grin féta;
Ze voui qu'on bèv' on grin ponçon?
Leu bon Brèchan, etc.

Couplets. — De plaisir, vrai! je perds la tête; — on baptise mon gros garçon! — je veux qu'on fasse une grande fête; — Je veux qu'on boive un grand tonneau!

Cusenire, qu'on se dépace!
On a treuvo vé lou bouci
Droubla, pie, rata, chin de vace,
Pi de poules- u poulailli.
Leu bon Brèchan, etc.

Cuisinière, qu'on se dépêche! — on a trouvé chez le boucher — gras-double, pieds, rate, sang de vache, — puis des poules au poulailler.

Six œule chon mettu in face
Du foua de deu fago bredo.
On intin fresoulo la casse;
La froucacha vous mont' u no.
Leu bon Brèchan, etc.

Six marmites sont mises en face — du feu de deux fagots bridés (gros fagots). — On entend crépiter la poêle; — la fricassée vous monte au nez.

Pe cheti voui zin de catrouille,
Zin de rove, zin d'arico,
Zin d'escogo, zin de renouille!
Fau rebouto su leu frico.
Leu bon Brèchan, etc.



Pour aujourd'hui point de pommes de terre, — point de raves, point de haricots, — point d'escargots, point de grenouilles : — il faut se rassasier de viandes.

Zeunou magnan, zeune femalle,
Dincho, uço, faites le fœu,
Pindi qu'alieto su le challe,
Tin qu'a deman beron leu vieu!
Leu bon Brèchan, etc.

Jeunes garçons, jeunes femmes, — dansez, *huchez*, faites les fous, — pendant que, collés sur les chaises, — jusqu'à demain boiront les vieillards.

Marain-n'! accudon de froumaille
Su la marmaill' à plein benon!
L'an que vin, à te-s eposaille,
On dinchera lou rigoudon.
Leu bon Brèchan, etc.

Marraine, jette donc des dragées — sur les enfants à plein benon (*corbeille de boulanger*). — L'an qui vient, à tes épousailles, — on dansera le rigaudon.

LES FILLES DE VIRIAT (1)

Y son le feille de Véria,
Surto de le-s e-ne qu'y a,
Son frequett', amon lou meygna;
Mai leu more n'amon po ça.

Ce sont les filles de Viriat, — surtout quelques-unes qu'il y a — (qui) sont *frisquettes* et aiment les garçons; — mais leurs mères n'aiment pas ça.

(1) D'après un manuscrit du siècle dernier.

Quan lou meygna y von veillé,
Y é pre rir, é pre danché
Nizon, ma mia, vin m'euvri;
T'é brova, t'aré lo mén'tri.

Quand les garçons chez elles vont veiller, — c'est pour rire et pour danser. — Nizon (Denise), ma mie, viens m'ouvrir; — tu es belle, tu auras le ménétrier.

La Nizon to drày se levi,
La porte to drày fut euvri.
Méygna, vo n'ête pos ardi;
Nos amon à no divarti.

La Nizon aussitôt se leva, — la porte aussitôt elle ouvrit. — Garçons, vous n'êtes pas hardis; — nous aimons à nous divertir.

Le feille se sont apinso,
A la buze le son modo.
E, çoquièn' u bra d'on gaçon,
Risovan de be-na façon.

Les filles ont réfléchi, — à l'étable elles sont allées, — et, chacune au bras d'un garçon, — elles riaient de belle façon.

La tanta, qu'ér' à la mason,
Antandi rifolo Nizon.
Sereu, live-te prontaman ;
Tày, la more, seuffre-te çan ?

La tante, qui était à la maison, — entendit batifoler Nizon. — Sœur, lève-toi promptement ; — toi, la mère. souffres-tu ça ?

La more to drày s'é levo,
A la buze s'ét an allo ;
L'a pri n'épar' é n'éparon
Pre chaplo dessu lou gaçon.

La mère aussitôt s'est levée, — à l'étable s'est en allée ; — elle a pris un *épare* et un *éparon* — pour frapper sur les garçons.

Monse Rufin a repondu :
« Pre mày, ne serai po battu.
Ze vin pre beto la ràyson ;
Fau po que z'ày de l'éparon. »

Monsieur Rufin a répondu : « Pour moi, ne serai pas battu. — Je viens pour mettre la raison : — ne faut pas que j'aie de l'*éparon.* »

Piaro Mon-ni, lo ménetri
A la buze s'é trovo pri
Quan biu i deci sa ràyson,
Son rôbl' a u de l'éparon.

Pierre Monnier, le ménétrier — à l'étable s'est trouvé pris. — Quand même il disait sa raison, — son râble a eu de l'*éparon.*

Qu'ét-eu qu'a fa cela çanson ?
Liaudo Duran, lo bon gaçon,
Parlan d'épar é d'éparon,
An buvan de vin de Môcon.

Qui est-ce qui a fait cette chanson ? — Claude Durand, le bon garçon, — parlant d'*épare* et d'*éparon,* — en buvant du vin de Mâcon.

LE BUCHERON DE BRESSE

D'après un manuscrit de 1749

Quan lo be-n hom' vinci du beu (*bis*),
Trovi sa fénna ivra ;
Oua,
Trovi sa fénna ivra.

Quand le bonhomme vint du bois, — il trouva sa femme ivre : — oui, — sa femme ivre.

— Ma peuvra fénna qu'a-te don ? (*bis*)
— Z'ai on gran mau de tita :
Oua,
— Z'ai un gran mau de tita.

— Ma pauvre femme, qu'as-tu donc ? — j'ai un grand mal de tête ; oui, — un grand mal de tête.

— Y don bin venu prontaman ? (*bis*)
Fau bàyre na tisàna ;
Oua,
Fau bàyre na tisàna.

C'est donc venu bien promptement ? — Faut boire une tisane ; — oui, faut boire une tisane.

— L'homo, ze n'ai po tro gran say (*bis*),
L'aigue me fa malàda ;
Oua,
L'aigue me fa malàda.

— L'homme, je n'ai pas trop grand'soif, l'eau me fait malade ; — oui, — l'eau me fait malade.

— I fau queri lo midecin (*bis*),
Lo melieu de la ve-la ;
Oua,
On midecin de ve-la.

— Il faut quérir le médecin. — le meilleur de la ville, — oui, — un médecin de ville.

Quan lo midecin fu venu (*bis*),
Cogniu la maladia;
Oua,
Cogniu la maladia.

Quand le médecin fut venu, — il connut la maladie ; — oui, — connut la maladie.

— I li fau far' on bon bulion (*bis*),
On bulion de borache ;
Oua,
On bulion de borache.

— Il lui faut faire un bon bouillon, — un bouillon de bourrache ; — oui, — un bouillon de bourrache.

— L'homo, se ze veni' à mori (*bis*),
Entaro-m'à la côva;
Oua,
Entaro-m'à la côva :

— L'homme, si je viens à mourir, — enterrez-moi à la cave ; — oui, — enterrez-moi à la cave :

Lou dou pié contre le paray (*bis*),
La tita so la guille ;
Oua,
La tita so la guille.

Les deux pieds contre la muraille, — la tête sous le *dusil*, — oui, — la tête sous le dusil.

Tote le gotte que chéron (*bis*)
M'arousaron la lingua;
Oua,
M'arousaron la lingua.

Toutes les gouttes qui cherront — m'arroseront la langue; — oui, — m'arroseront la langue.

Feillo, qu'allo sovan u vin (*bis*),
Ne torzi po la guille;
Oua,
Ne torzi po la guille.

Filles, qui allez souvent au vin, — ne tordez pas le dusil; — oui, — ne tordez pas le dusil.

LA LIAUDAIN-NA

Quan z'ér' amo de ma Liaudain-na,
Ran ne manquov'à meu desi.
Seu pein-ne fassan bin ma pein-na,
Seu plàysi éran meu plàysi.
No se disan desso lo sauzou,
Que no se n-ameran tozor.
Vore le me laiche per n' autrou;
All' eublàye neutre s'amor.

Quand j'étais cher à ma Claudine, — rien ne manquait à mes désirs. — Alors sa peine était ma peine; — ses plaisirs étaient mes plaisirs. — Nous nous disions dessous le saule, — que nous nous aimerions toujours. — Maintenant elle écoute un autre; — elle oublie, hélas! nos amours.

Dràÿ lo matin à la prailia,
No menovan neutre mauton;
Z'éra cheto pré de ma mia;
Le cominchove na çanson.
Pit apré çantie no danchovan,
An no tenian le dove man :
De plàysi lou mauton chautovan.
Vore ne vin po mai yan çan.

De bon matin à la prairie — nous menions paître nos moutons; — j'étais assis près de ma mie; — elle entonnait une chanson. — Après, nous nous mettions en danse, — avec les deux mains nous tenant; — nos moutons sautaient d'allégresse. — Mais elle ne vient plus aux champs.

L'a lou pià menion, le man blance,
Lou pa torzo bin trenato;
L'è dràyta, prem'a su le-s ance,
Et ma fay, brovaman mendo.
L'a lou zu nay dràÿ coman d'ancrou,
Le dan blance com'on papi;
Le rozàye dràÿ com' on cambrou;
Mai per' n'autr' è ball' uzordi.

Elle a pieds mignons et mains blanches, — les cheveux tressés joliment; — droite et bien prise sur ses hanches, — elle s'habille élégamment. — Elle a les yeux noirs comme l'encre, — les dents blanches comme un papier. — Elle rougit comme écrevisse; — mais pour un autre est sa beauté.

L'a mai d'espri que lo ràÿ mémo;
Per ma z'an soui tot ébobi.
Alle vo parl' avoé tan d'aimo,
L'in fa verié la têt' à tui.

L'é revelià coman na ràtta,
Le ç'ante com' on rossegneu;
Mai le me méprije, la çàtta!
De n'autrou le fa lo be-neu.

Elle a plus d'esprit que le roi même, — pour moi j'en suis tout ébahi. — Elle parle avec tant de charme — qu'elle tourne la tête à tous. — Comme une souris elle est vive, — et chante comme un rossignol; — mais elle me méprise, la chatte! — d'un autre elle fait le bonheur.

Tui lou sa, so lo mémo sauzou
U nos in tan dancha tui deu,
Te vindré solè, peuvro Liaudou,
Te vindré ploro ton maleu.
To lo mondo sara ta peiu-na
Te canteré tan que lo zor:
« Po mai ne m'ame ma Liaudain-na;
Per ma, ze l'amerai tozor. »

Tous les soirs, sous le même saule, — où nous dansâmes si souvent, — tu viendras seul, ô pauvre Claude, — tu viendras dire ton tourment. — Tout le monde saura ta peine; — tu chanteras jusques au jour: — « Ah! plus ne m'aime ma Claudine; — Pour moi, je l'aimerai toujours! »

L'ANE DE LA LIAUDA

Chanson bressane tirée d'un manuscrit du siècle dernier.

Quan la Liauda va u mulin,
Lie ne va n'à pié n'à cemin
Le monte su se-n'òno,
Martin rlin tin tin,
Le monte su so-n'ôno,
Per allo u mulin.

Quand la Liauda (la Claudine) va au moulin, — elle ne va pas à pied sur le chemin. — Elle monte sur son âne, — Martin rlin tin tin, — elle monte sur son âne, — pour aller au moulin.

Quan lo mon-ni la vio veni,
De rire ne s'an pu teni.
— Eu! vetià bin ma Liauda,
Martin rlin tin tin,
Eu! vetià bin ma Liauda,
Qu'amin-no u mulin.

Quand le meunier l'a vue venir, — de rire il ne put se tenir. — Euh! voilà bien ma Liauda, — Martin rlin tin tin, — euh! voilà bien ma Liauda, — qui amène (du blé) au moulin.

— Mon-ni, fate modre mon blo;
Allo so la piarr' engrono.
Ma, z'ir attacé l'ôno,
Martin rlin tin tin,
Ma, z'ir' attacé l'ôno
A l'ombra du mulin.

— Meunier, faites moudre mon blé — allez sur la pierre engrener. — Moi, j'irai attacher l'âne, — Martin rlin tin tin, — moi, j'irai attacher l'âne — à l'ombre du moulin.

Du tan qu'an la maman tra co
Lo mon-ni fa modre lo blo,
Lo leu a meza l'ôno,
Martin rlin tin tin,
Lo leu a meza l'ôno,
A l'ombra du mulin.

Du temps qu'en l'embrassant trois fois, — le meunier fait moudre le blé, — le loup a mangé l'âne, — Martin rlin tin tin, — le loup a mangé l'âne — à l'ombre du moulin.

— Z'ai tras écu dans mon besson;
Dov' an preni (laicho-m'an yon)
Per acéto'n autr' ôno,
Martin rlin tin tin,
Per acéto' n autr'ôno,
Que vo min-n'u mulin.

— J'ai trois écus dans mon bissac; — prenez-en deux (laissez-m'en un) — pour acheter un autre âne, — Martin rlin tin tin, — pour acheter un autre âne — qui vous mène au moulin.

Quan se-n hômo l'a vio veni,
De ploro ne s'en pu teni.
— Çan n'e po neutro-n'ôno,
Martin rlin tin tin,
Çan n'é po neutro-n'ôno
Qu'a meno u mulin.

Quand son mari l'a vu venir, — de pleurer il ne put se tenir. — Ce n'est pas notre âne, — Martin rlin tin tin, — ce n'est pas notre âne — que tu as mené au moulin.

— Ami, vetiâ lo ma d'avri,
Que leus ôno nay venion gri;
Lo neutr' a fait de mémo.
Martin rlin tin tin,
Lo neutr' a fait de mémo
An allan u mulin.

— Ami, voici le mois d'avril, — que les ânes noirs deviennent gris; — le nôtre a fait de même, — Martin rlin tin tin, — le nôtre a fait de même — en allant au moulin.

J'ai terminé mes emprunts à M. Louis Parant et je cours ailleurs.

LA TANTE ET LA NIÈCE

PATOIS DE MONTREVEL

Tourzou ma vieille tante grougne
S'teu qu'ze parl' avoué les magnats.

(*Parlé*) Pi chou, pi ça ; te sa ben qu'é sont tou des paurens ?

— Ma, ze vu parlé,
Babellie
Tant qu'on veudra ;
Zamais tanta ne m'en gardera.

Toujours ma vieille tante grogne — aussitôt que je cause avec les garçons. — (*Parlé*) Puis ceci, puis cela ; tu sais bien que ce sont tous des vauriens ? — Moi, je veux parler, — babiller — tant qu'on voudra ; — jamais tante ne m'en empêchera.

Tourzou all' me recommanda
Seteu que ze va en queuté.

(*Parlé*) Prens ben garde à çan. Pi chou, pi ça ; te sa ben qu'é sont tou des paurens ?

— Ma, ze vu parlé,
Babellie
Tant qu'on veudra ;
Zamais tanta ne m'en gardera.

Toujours elle me fait des recommandations, — sitôt que je vais en quête (à la recherche). — (*Parlé*) Prends bien garde à eux. Puis ceci, puis cela ; tu sais bien que ce sont tous des vauriens ? — Moi je veux parler, — babiller, tant qu'on voudra ; — jamais tante ne m'en empêchera.

Alle cougnia à ma quenollia
Quand ze me si trop demeudo.

(*Parlé*) Bogra de salope ! te vo ben que te no pas filo ! Pi chou, pi ça ; te sa ben qu'é sont tou des paurens ?

— Ma, ze vu parlé,
Babellie
Tant qu'on veudra ;
Zamais tanta ne m'en gardera.

Elle connaît à ma quenouille — quand je me suis trop attardée. — (*Parlé*)..... Tu vois bien que tu n'as pas filé ! Puis ceci, puis cela, tu sais bien que ce sont tous des vauriens. — Moi, je veux parler, — babiller — tant qu'on voudra ; — jamais tante ne m'en empêchera.

Oh ! que vous zeta don mouchada !
Vos êtes pi que lou curo !

(*Parlé*) Pi chou, pi ça ; te sa ben qu'é sont tous de paurens ?

— Ma, ze vu parlé,
Babellie
Tant qu'on veudra ;
Zamais tanta ne m'en gardera.

Oh ! que vous êtes donc maussade ! — vous êtes pis que le curé ! — (*Parlé*) Puis ceci, puis cela ; tu sais bien que ce sont tous des vauriens ? — Moi, je veux parler, — babiller, — tant qu'on voudra ; — jamais tante ne m'en empêchera.

Jean-Liaudon me vu pre sa feno ;
É t'on garchon que me convint.

(*Parlé*) Vo dites que n'a pas de ben ? Pi chou, pi ça ; qu'é on pauren ?

— Ma, ze vu l'epouza,
Me maria
Quand y veudra ;
Zamais tanta ne m'en gardera.

Jean-Claude me veut pour sa femme, — C'est un garçon qui me convient. — (*Parlé*) Vous dites qu'll n'a pas de bien ? Puis ceci, puis cela; que c'est un vaurien ? — Moi, je veux l'épouser, — me marier — quand il voudra ; — Jamais tante ne m'en empêchera.

Cette chanson, d'un réalisme si cru mais si vrai, a été prise par nous, en 1882, dans une ferme de Montrevel ; elle a été allongée, modifiée, habillée à la française et publiée, il y a quelques années, par M. Philibert Le Duc, qui en attribue la paternité à un vénérable ecclésiastiqne de ses amis. Nous ne pensons pas que la bonne et vieille fermière qui nous l'a chantée et dictée ait jamais connu les œuvre du zélé bibliophile bressan que nous venons de nommer et nous croyons que M. le curé de Ch... a fait ici une amplification, un embellissement, non une création.

On dirait, hélas ! que la chanson suivante est la continuation de celle-ci.

MÉNAGE BRESSAN

PATOIS DE MONTREVEL

Du temps que dzera serevante,
Z'ava de tout' fachon d'amis ;
Z'ava tous leu sa a ma peurta
On vioulon pi on menetri.
Mais vourandra que j'en se mario

Y a don ben sandzia d'ebauda !
Za tra, quatrou petits cascarets,
Que me couarnont eu zoureilles.

Du temps que j'étais servante, — j'avais de toutes façons d'amis. — J'avais tous les soirs, à ma porte, — un violon et un ménétrier. — Mais, à présent que je suis mariée, ça a donc bien changé de concert ! — J'ai trois ou quatre petits caquerets — qui me cornent aux oreilles.

Nia ion que me demande à bare
L'outrou me demande à manzi,
Et pi l'outrou touzou i bêle,
L'outrou vu alla si cuchie.
Me noumou vint du cabaret
Qu'est seu quemen n'a bêta.
Oh ! lon la ! que du temps à l'amour
Y a don ben sandzia d'ebauda !

Il y en a un qui me demande à boire, — l'autre me demande à manger, — puis l'autre toujours crie, — l'autre veut aller se coucher, — Mon homme revient du cabaret ; — il est ivre comme une bête. — Oh ! lon la ! que du temps de l'amour — cela a donc bien changé de concert !

Y venu rouquo à ma peurta,
Ma ne l'yo po volu ouvri ;
Y m'a demando de la soppa,
Ma ne l'y en a po volu bailli.
Mais z'eu ben tant etio battua !
Per un sa de dimancha !
Oh ! lon la ! que du temps à l'amour
Y a don ben sandzia d'ebauda !

Il est venu frapper à ma porte, — mais je n'ai pas voulu ouvrir ; — il m'a demandé de la soupe, — mais je n'ai pas voulu lui en donner. — Mais j'ai bien tant été battue, —

par un soir de dimanche ! — Oh ! lon là ! que du temps de l'amour — cela a donc bien changé de concert.

Passovo pre dessous le trabla,
Lui sautove pre dessus leu bans ;
Ze couriva de peurte en peurte,
Fezant lou tou à la mazon.
Pi me zeffants que pleuriove,
Sans pouva les rejodre!
Oh ! lon la ! que du temps à l'amour
Y a donc ben zandzia d'ebauda !

Je passais par-dessous la table, — lui sautait par-dessus les bancs ; — je courais de porte en porte, — faisant le tour de la maison. — Puis mes enfants qui pleuraient, — sans que je puisse les rassurer ! — Oh ! lon la ! que du temps à l'amour — cela a donc bien changé de concert!

Voici un simple refrain d'un patois énergique et clair, mais je n'ai pu obtenir la chanson.

PATOIS DE MONTREVEL

E fa bon bar quand on a schâ
Qu'on a sa mie uprè de sa ;
E fa bon bar la tossa plena,
A la santo de la Lioudaina.

Il fait bon boire quand on a soif ; — qu'on a sa bonne amie à côté de soi ; — il fait bon boire la tasse pleine, — à la santé de la Claudine.

(Entendu et copié sur place.)

Je présume que les couplets étaient d'un réalisme si prononcé que mon aimable chanteuse n'a pas

osé me les communiquer. Elle m'a énergiquement déclaré qu'elle ne les connaissait pas et j'ai dû accepter cette défaite.

Voici, pour en finir avec les chansons, les célèbres couplets chantés de porte en porte, le dernier jour d'avril. Ils sont connus de toute la France-Comté comme de la Bresse. Je les crois même répandus en bien d'autres pays.

L'ÉPOUSÉE DU MOIS DE MAI

PATOIS DU REVERMONT

Vekia veni lo zouli ma ;
L'aluetta planta lo ma ;
Vekia veni lo zouli ma,
L'aluetta lo plinta.
Lo polé a prin sa vola,
Et la voléia sinta.

Voici venir le joli mois, — l'alouette plante le mai ; — voici venir le joli mois — l'alouette le plante ; — le coq prend sa volée — et la volaille chante.

Vekia veni lo zouli ma,
La clié de ma méia z'a,
Vekia veni lo zouli ma
Z'a la clié de ma méia,
La clié de ma méia z'a
Pindue à ma cintera.

Voici venir le joli mois, — la clé de ma mie j'ai ; — voici venir le joli mois, — j'ai la clé de ma mie ; — la clé de ma mie j'ai — pendue à ma ceinture.

Vekia veni lo zouli ma,
Netron métro, ben lo bon sa !
Vekia veni lo zouli ma,
Da, bon sa, netron métro !
Vo plairait-y de vo levo
Per no bailli à boere ?

Voici venir le joli mois, — notre maître, bien le bonsoir. — Voici venir le joli mois, — donc, bonsoir, notre maître! — Vous plairait-il de vous lever — pour nous donner à boire ?

Vekia veni lo zouli ma ;
La mariée n'a po sa ;
Vekia veni lo zouli ma,
La mariée est sûla.
No, la mariée n'a po sa,
All'a biu din la fiula.

Voici venir le joli mois ; — la mariée n'a plus soif ; — voici venir le joli mois, — la mariée s'est enivrée ; — non, la mariée n'a pas soif, elle a bu à la fiole.

Quelques érudits ont cru trouver, dans ces couplets, un sens mystique qui rappellerait le culte et les mystères d'Isis !

O science, que tu es belle ! et qu'on est malheureux d'être ignorant !

LOCUTIONS LOCALES

Une *batrace*. Pluie d'orage, averse.

Il pleut *à batrace*. On dit aussi : une *pluie à batrace*.

Ce mot ne rappelle-t-il pas les batraciens si nombreux dans les étangs de la Bresse et de la Dombes ?

Peut, peute, adj., le féminin est beaucoup plus employé que le masculin. Malpropre, laid.

Une petite fille a pris sur sa robe toute la poussière du chemin ; sa chevelure est ébouriffée ; ses doigts sont tachés de l'encre de l'école et ses lèvres du jus des mûres qu'elle a cueillies en revenant.

Sa mère en la voyant s'écrie : *Ah ! qu'elle est peute !*

A peute chatte, jolis mirons. A vilaine chatte, jolis petits chats.

Quinquemelle se disait jadis d'une femme un peu simple dans ses allures, un peu étroite dans ses croyances et ses dévotions, arriérée dans sa toilette et ses goûts, engoncée dans son châle ou son manteau ; lisant peu ou pas et complètement étrangère à toute question de littérature ou de beaux-arts. Ce modèle ayant disparu, le mot n'est plus employé depuis longtemps.

LES SARRASINS

La Bresse et la Dombes ne produisent pas de pierres de taille. Celles qu'on emploie viennent du Revermont et du Mâconnais. On s'en servait peu

jadis, vu la difficulté des chemins. Les révolutions glaciaires nous ont apporté des amas de cailloux roulés venant des Alpes. A cette époque, le sol fut couvert d'uue couche épaisse de lehm, terre grasse et collante dont on fait un excellent pisé. Le gravier ne se trouve que sous la terre arable. Les Bugistes raillent les gamins bressans qui ne peuvent se battre à coup de pierres, faute de matériaux.

Les châteaux, les maisons fortes et les grosses habitations sont construits en briques savoyardes, ainsi que plusieurs églises romanes ou cluniciennes remontant aux XIe, XIIe et XIIIe siècles et qui sont aussi précieuses pour la beauté de leur achitecture que pour leur antiquité : Saint-André-de-Bagé, Saint-Paul-de-Varax, Buellas, Courtes, Saint-André d'Huiriat, Crans, Mogneneins, etc.

Toutes ces églises sont peu connues, effacées qu'elles sont par les magnificences de l'église de Brou.

Moins connues encore, quoique du plus vif intérêt pour l'historien, sont une foule d'humbles demeures couvrant la Bresse et la Dombes, cachées sous d'épais ombrages, habitées par de vieilles familles d'agriculteurs et connues, dans le pays, sous le nom de maisons sarrasines, quoique les plus anciennes n'aient guère que trois ou quatre cents ans.

Elles sont basses, peu confortables, très primitives. Les murs sont simplement en torchis du plus pauvre

aspect. Les quatre murailles se composent d'un châssis en poutres de vieux chênes, rebelles à la scie ou à la hache; dans les intervalles sont des fagots entrelacés recouverts d'un enduit épais. Ces murs, après avoir traversé des siècles, semblent capables de voir passer encore de nombreuses générations ; ils bravent toutes les intempéries et ne redoutent que le feu.

Rien n'est riant et gracieux comme ces nids sauvages, isolés, loin de tout voisinage, desservis par des chemins creux, dont les berges sont surmontées de hauts et larges buissons. Parfois, en hiver, ces chemins sont inondés. La solitude alors serait complète, si les bœufs, patients et robustes, que rien ne rebute, rien n'arrête, n'étaient là pour conduire le maître aux provisions, ou la famille au marché.

Le groupe qui vit là est parfois à considérer. Ce sont de vieilles et quelquefois riches familles, ayant conservé les vieilles coutumes, les vieux costumes, les vieux usages et les vieilles mœurs.

Dès l'abord, vous avez remarqué la cheminée qui surmonte la demeure. C'est un édicule bizarre, original et cependant élégant et gracieux. On dirait un minaret en miniature, d'un goût tout oriental. Vous entrez et vous êtes frappé du cachet de tout ce qui vous entoure.

Le sol de la pièce où vous êtes est simplement de la terre battue.

Le long des murs, sont quelques lits très élevés, et d'ici, de là, de vastes armoires de chêne qui contiennent le linge et les vêtements de la famille, puis des dressoirs chargés d'antiques faïences.

Au milieu de la salle est un vaste brasier dont la fumée s'élève librement jusqu'à un orifice, gaine carrée qui traverse la maison, va en se rétrécissant et se termine par le petit minaret extérieur qui domine le toit. Cette cheminée est traversée elle-même par une barre de fer d'où descendent deux ou trois chaînes à crémaillère supportant, au-dessus de la flamme, marmites et bassines pour le repas des gens et du bétail.

Maîtres et domestiques entourent le foyer de tous les côtés.

Ces cheminées s'appellent *sarrasines*, c'est leur nom officiel.

Dans les actes des notaires, on stipule toujours si l'immeuble a une cheminée sarrasine ou ordinaire. La sarrasine est habituellement surmontée d'une petite croix de fer ; c'est une profession de foi qui atteste que, si la maison est mauresque, les habitants sont chrétiens.

D'où vient cette disposition du foyer ? d'où sont nées ces appellations ?

Pourquoi ce signe obligatoire sur le toit ?

Les Arabes auraient-ils donc passé dans nos pays ?

En fuyant les soldats de Charles-Martel, lors de

leur seconde invasion dans les Gaules, les Maures auraient-ils donc laissé chez nous quelque chose de leurs coutumes et de leurs mœurs, comme de se nourrir de farine de blé sarrasin délayée avec du lait ou de l'eau et cuite entre deux plaques d'un métal brûlant, ainsi que le font les caravanes, ou d'établir le foyer domestique au milieu de la chambre et non contre la muraille, ainsi que le font les peuples chrétiens ?

Se grouper tout autour de la flamme qui cuit le repas, n'est-ce pas une coutume qui facilite les longues causeries et les longs récits, passion des Orientaux ? Nos laboureurs le croient, et ils imitent inconsciemment ce qui se fait bien loin d'eux.

Pourquoi, dans nos campagnes, si pleines du nom des Maures, ne parle-t-on jamais des Turcs, des Perses ou des Hindous ?

Pourquoi tant de monticules, de fontaines, de gués dans les torrents portent-ils le nom de sarrasins ?

Pourquoi ce peuple, qui n'a fait que passer sur la Gaule comme un météore, est-il plus connu, plus populaire que les Romains, qui, pendant des siècles, ont occupé nos pays ?

Pourquoi cette singulière formule prononcée jusqu'à ces derniers temps, à tous les baptêmes ? Quand la sage-femme revenait de l'église, elle disait invariablement à la jeune accouchée : « Vous m'aviez

donné un Sarrasin et je vous rends un chrétien. »

Ces mœurs, ces récits, ces croyances ont-ils une raison d'être? D'où viennent-ils? Ne serait-il pas intéressant de le chercher?

Et d'abord, les Arabes sont-ils venus chez nous? Quand sont-ils venus? Qu'ont-ils fait? Où sont-ils allés? Que sont-ils devenus?

Il paraît qu'il n'est pas aussi simple de le savoir qu'on le croirait.

Des esprits supérieurs, des érudits de premier ordre ont, non seulement nié le passage des Arabes dans nos pays, mais déclaré que c'était chose oisive et futile de s'occuper de contes faits pour les enfants.

« Tous ceux qu'intéresse encore la question sarrasine, disent-ils, sont des cerveaux légers, des rêveurs et qui pis est des ignorants! »

Des ignorants! C'est le nom que leur donne la *Nouvelle Histoire de Lyon*, le plus vaste et le meilleur travail qu'ait produit notre siècle dans notre ville.

Voici le texte même de cette déclaration :

« Les fables inventées de nos jours d'après lesquelles il serait resté des colonies arabes dans la Bresse et le Bugey sont de pures rêveries d'une imagination d'autant plus féconde qu'elle est plus ignorante! »

C'est formel.

Il me semble que c'est faire le procès non seule-

ment à tous nos vieux chroniqueurs bourguignons et dauphinois, mais aux modernes et particulièrement aux académies et sociétés savantes, aux revues et aux journaux de Mâcon, Dijon, Besançon, Bourg, Annecy, Chambéry, Grenoble et Gap qui ont publié et continuent à publier, chaque jour, des mémoires très documentés et du plus vif intérêt.

S'il n'y a pas une archéologie d'État, une Église historique orthodoxe, seule infaillible, pourquoi interdire l'étude, inoffensive d'ailleurs, d'un fait de notre histoire? Pourquoi foudroyer et pulvériser les modestes et infatigables travailleurs qui, non seulement étudient dans leur cabinet, au milieu des papiers et des parchemins, mais courent les champs, vont sur les lieux, entrent dans les chaumières, causent avec les paysans et cherchent la vérité partout où ils pensent la trouver?

Et tenez, voici ce qu'on lit dans la *Revue du Foyer* de septembre 1899, je veux dire hier :

« Les Burgondes ont été longtemps les maîtres du pays; ils étaient de haute taille... Plus tard, les Sarrasins envahirent nombre de nos vallées. On ne sait pas quels furent leurs rapports avec les primitifs propriétaires du sol. On peut dire, cependant, que *ces barbares (sic)* (les Maures d'Espagne!) s'établirent dans les gorges sauvages, et alors dépeuplées, du haut pays et y fondèrent des villages dont le souvenir est resté dans les noms de lieux. *Nous*



avons trouvé, par exemple, à Ordonnaz, dans la Combe-Noire des Hôpitaux, à Égey, au-dessus d'Anglefort, des figures singulières qui rappellent les hommes bien musclés, aux cheveux noirs, à l'œil ardent, qu'on voit errer sur la lisière des déserts d'Asie ou d'Afrique. »

(J. Corcelle, de Ceyzérieu (Ain), professeur d'histoire et de géographie au lycée de Chambéry.)

Si M. Corcelle est professeur d'histoire, ce ne peut être un homme bien ignorant et si, au mois de septembre 1899, il dit qu'il a vu des Arabes dans les gorges supérieures du Bugey, il est à supposer qu'ils y sont encore aujourd'hui.

D'après M. Guillaume, le savant archiviste des Hautes-Alpes, ce furent divers seigneurs visigoths du midi de la France : Vuandebert, Vundegundus, Rigaberga, Vindeberga, Siagria, Riculfe, Rodbald, Alaurauge et autres faisant cause commune avec Mauronte, gouverneur d'Avignon, qui appelèrent les Arabes au secours des Burgondes opprimés par Charles-Martel et ses leudes et ouvrirent à leurs libérateurs la route de Lyon.

En 738, les Sarrasins occupaient les Alpes et ce n'est que cette année-là que Luitprand, roi des Lombards, vint les y attaquer.

« Il est certain que les Aquitains, qui étaient à peu près indépendants, des Pyrénées à Poitiers et peut-être jusqu'à Tours, s'étaient alliés étroitement

aux Gallo-Romains, des bords de la Loire à la Seine, pour résister à l'envahissement des Francs et ils ne succombèrent sous les armées de Pépin qu'après huit ou neuf campagnes sanglantes où la victoire fut chèrement disputée, pour n'aboutir, après tout, qu'à une soumission nominale et non point à une conquête. »

(Cl. Perroud, recteur de l'Académie de Toulouse : *Le duché d'Aquitaine*, 1894, in-8°.)

Ce furent ces mêmes Aquitains qui, quelques années plus tard, ouvrirent leurs portes sans hésiter aux Arabes, quand ceux-ci se présentèrent marchant sur Poitiers.

Je serais désolé de traiter de romanciers ou d'esprits légers MM. Jarrin, Perroud, d'Herbelot, la Gaule-Chrétienne, Lateyssonnière, Jules Ollivier, Thomas Riboud, Paul Guillemot, Paul Guillaume, Fauché-Prunelle, Bertholon, Roger de Belloguet, Lapierre, Le Fort, Bérard, qui tous, avec bien d'autres, ont eu la faiblesse de s'occuper de cette question. Cependant, faute de mieux, je vais les appeler à mon aide et leur faire quelques emprunts, ne fût-ce que pour montrer le sérieux de leurs convictions.

Je prends, au hasard, dans la quantité et je cite :

M. Bérard, député de l'Ain : « Les Sarrasins, au VIII[e] siècle, ont dressé leurs gourbis sur les bords des étangs de la Dombes, comme au I[er] siècle, les légions

de César ont planté leurs étendards auprès des grands bois du Valromey...

« Partout, sur le sol de notre département, le pied du touriste, l'attention de l'archéologue se heurtent aux souvenirs de l'invasion arabe, aux débris et aux vestiges de la grande chevauchée des Sarrasins à travers les plaines de la Dombes et les vallées du Bugey. »

Quel poète que ce député! et comme il mérite bien d'être châtié par les privilégiés du savoir!

« Sous prétexte de chasser les infidèles, continue notre historien, Karl-Martel s'empara des grosses abbayes, des gros évêchés d'Autun, de Lyon, de Vienne, donnant les revenus à un soldat qui ne daigna même pas se tonsurer.

« Cependant les Sarrasins se préparaient à venger leur défaite de Poitiers.

« Ce furent les chrétiens eux-mêmes qui les appelèrent à leur secours. Les peuples de la Provence, redoutant de voir les leudes de Karl-Martel franchir la Durance, invitèrent Youssouf, l'émir de Narbonne, à accourir. Celui-ci franchit le Rhône et, avec l'appui des populations, lasses des pillages des Francs, occupa successivement Arles, Avignon et Lyon.

« C'est de 734 à 737 que se place la véritable invasion des Arabes dans la Dombes, la Bresse et le Bugey...

« Les Sarrasins ont détruit les abbayes d'Am-

bronay et de Saint-Rambert, mais rien n'établit qu'ils aient commis, dans notre région, d'autres ravages... Ils se jetèrent vers les hauteurs inaccessibles et s'y cantonnèrent d'une façon définitive... C'est ainsi qu'ils créèrent les villages de Seillonnaz, de Bénonces et d'Ordonnaz dans le Bugey méridional. »

Mais qu'étaient donc ces terribles envahisseurs qui épouvantèrent nos aïeux et, d'après les chroniqueurs, commirent dans nos pays tant de crimes?

Tout simplement ces Maures d'Espagne qui allaient donner à la péninsule ibérique une si brillante civilisation et qui, venus dans les Gaules pour protéger les Visigoths et les Burgondes contre la férocité et la rapacité des Francs, avaient eu l'ambition : les Arabes asiatiques de rentrer en Orient par la Hongrie, en prêchant le Coran ; les Maures d'Afrique, simplement, de coloniser nos provinces et de s'y fixer à jamais.

Ils étaient bien vus des populations et du clergé et ils ne commirent des ravages que poussés par l'esprit de vengeance et le désespoir, quand ils virent que Childebrand ayant repris Avignon, ils n'avaient plus de secours à recevoir de l'Espagne et qu'isolés, ils ne pourraient traverser l'armée que Karl-Martel amenait contre eux par les routes du Nord.

« Les Sarrasins, dit M. Bérard en finissant, ont marqué notre région d'un sceau indélébile. Subissant l'influence du génie sémite, qui se trouve au



suprême degré dans la race juive, ils sont restés longtemps sur notre sol, au milieu de nos populations, sans se mêler aux débris des Ambarres, des Latins, des Burgondes ; mais portant avec eux les découvertes de la brillante civilisation orientale qui devait s'épanouir si glorieusement à Cordoue et sur les rives du Guadalquivir, ils ont exercé sur tous les peuples qui les entouraient une profonde influence. »

J'ai cité longuement le député de l'Ain, parce que je n'ai trouvé nulle part un meilleur résumé des péripéties de l'invasion.

On voit que M. Bérard n'a point pris les Arabes, surtout les asiatiques, pour d'aveugles et féroces barbares, ni pour des fanatiques sans cœur, sans foi et sans pitié. Lors de leur venue, d'ailleurs, le Coran n'avait pas encore été falsifié et tronqué par les gouvernements, les muftis, les imans, les ulémas, les docteurs et les commentateurs, cette secte qui s'attache à toutes les idées d'autrui pour les corrompre. A cette époque, l'Islamisme, dogme et pratique, était aussi simple que possible. Il consistait à reconnaître qu'il n'y a qu'un seul Dieu; à faire des prières, à donner l'aumône, à jeûner à certaines époques, ce qui est facile dans les pays chauds, et enfin, le grand point, à faire le pélerinage de la Mecque une fois dans sa vie, mais si cela était possible seulement.

Le fatalisme ne se trouve dans aucune des pages du Coran.

Partout il y est parlé d'une vie future, d'une récompense à une bonne vie, de l'existence des anges, intermédiaires entre Dieu et l'homme. On voit que le grand poète koraïchite était d'accord avec Moïse sur plusieurs points.

Peut-on me suivre encore dans mes citations ?

« Les Sarrasins étaient rapaces et cruels », disent les auteurs ecclésiastiques, justement irrités au souvenir de tant de ruines.

« Pas autant que Charles-Martel et ses leudes, riposte M. le marquis de Pisançon, dans son savant ouvrage de *l'Allodialité dans la Drôme*, 1874, in-8°. Ces derniers pillèrent les abbayes plus et mieux que les Orientaux, et ils n'avaient pas pour excuse, comme ces derniers, les nécessités du ravitaillement.

« Ce ne furent pas seulement le clergé, les moines et leurs pauvres que Charles-Martel dépouilla, ce furent encore toute la petite noblesse du pays, la bourgeoisie, toutes les propriétés qui ne pouvaient se défendre par le glaive et qui avaient été confiées aux églises où on les croyait en un lieu sûr. »

Combien de fois, quand on demanda des secours à Charlemagne pour relever des temples ou des couvents, ne mit-on pas leur ruine sur le compte des Maures, quand elle n'était due qu'à la cupidité des Francs !

Ces Arabes furent-ils aussi barbares qu'on l'a dit?

Voici la réponse de M. le D[r] Bertholon, dans le



Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon, 1886, in-8° :

« La voix populaire attribue divers bienfaits à ces émigrés. Dans la culture, l'importation des procédés d'irrigation, dans les Alpes du Briançonnais spécialement ; le blé noir ou sarrasin leur serait dû; ils créèrent les habitudes d'estivation des troupeaux du Midi dans les Alpes, ce qui permit de développer l'élevage. On leur devrait plusieurs races de chevaux : ceux du Limousin, de la Camargue et des Dombes, les mulets du Poitou ; M. A. Hugo dit que ce sont eux qui créèrent l'industrie des tapis, si florissante à Aubusson ; la pratique du massage ; l'École de Montpellier dut à leur contact ce mouvement scientifique qui fait sa gloire. Aristote, importé par eux, commenté par leurs philosophes, fut la source où Abeilard puisa ses doctrines. Le pape Gerbert était allé à Cordoue étudier chez les Arabes les mathématiques et l'astronomie.

« L'invasion germanique ne peut pas présenter d'aussi beaux titres de gloire. Aussi Poitiers fut-il le triomphe de la barbarie sur la civilisation. »

« Les Arabes, dit Bouillet, ont cultivé avec le plus grand succès la poésie, la philosophie, les sciences mathématiques et naturelles. On leur attribue l'invention des chiffres et de l'algèbre. Ils avancèrent l'alchimie. Presque seuls, au moyen âge, ils avaient conservé les connaissances de l'antiquité et c'est, en

grande partie, par eux qu'elles ont été transmises à l'Occident.

« Leurs savants les plus célèbres sont : Al-Kendi, Al-Farabi, Avicenne, Averrhoès, Al-Gazel, etc. »

Pour des barbares, ce sont de beaux titres, et Bouillet ne cite ni l'architecture, ni l'astronomie, ni la médecine où ils excellèrent.

Jarrin : « La civilisation que nous apportaient les leudes païens d'Austrasie était si intelligente, le christianisme des comtes neustriens était si tendre que de 737 à 741, nous avons deux fois rappelé chez nous les musulmans.

« Charles permettait tout à ses soldats, si bien que ceux-ci pillaient toutes choses sacrées et profanes *mieux que Sarrasins* (dit Severt).

« Rappelé par une révolte des Frisons, dont il alla brûler les temples, il confia aux plus éprouvés de ses leudes le soin de défendre la Bourgogne récupérée *contre les rebelles et les infidèles.* » Les infidèles ce sont les Arabes ; les révoltés, c'était nous...

« Ces armées arabes envahissant la France étaient mêlées d'Africains *encore chrétiens*, de cette race que nous appelons Kabyle ; les historiens arabes sont garants du fait. Les usages des habitants de Boz et d'Uchizy ne sont nullement arabes mais kabyles... Ce seraient des coreligionnaires reconnus tels... »

Cela expliquerait pourquoi ils sont restés si près de la frontière occupée par les Francs.



Annales de la Société d'émulation de l'Ain, décembre 1896 : « *On sait* que les Arabes plantèrent l'étendard du Prophète sur beaucoup de points de notre territoire... Mais je voudrais donner, à titre de curiosités philologiques et de curiosités géographiques, quelques termes d'étymologie arabe employés en français, par suite de ces invasions, ainsi que maint nom de lieu rappelant l'origine sarrasine de ses fondateurs.

« Je citerai, pour mémoire, des termes de la langue scientifique, comme algèbre (*al djabara*, réduire) chiffre, *cifr*, zénith, nadar, alcali, almanach ; des termes de la marine : amiral, *émir el bahr*, émir de l'eau, felouque, *faluka;* navire, câble ; magasin, *al makkasen* ou *makkasin*, dépôt de marchandises ; carafe, *al garafa ;* sorbet, *cherbet ;* alezan, *al nazam*, le brun ; algarade, *al garaza*, cri de guerre des Maures ; cafard, *kouffar*, infidèle, hypocrite... » (*Signé :* A. B.)

L'auteur aurait pu ajouter : coton, atlas, azimut, alcôve, etc.

Nous avons vu si les Sarrasins furent d'affreux sauvages, comme on l'a déclaré ; le Club Alpin suisse confirmera ce que nous avons avancé de leur séjour chez nous, séjour dont certains érudits ont douté ; y a-t-il, d'ailleurs, une vérité qui n'ait été niée ?

Charles Le Fort (Club Alpin suisse) :

« Le séjour dans les Alpes, au xe siècle, de bandes nombreuses de Sarrasins constitue un des épisodes les plus singuliers de l'histoire du moyen âge... En 1856, M. Keller, président de la Société des antiquaires de Zurich, a recueilli l'ensemble des renseignements sur les invasions des Sarrasins dans la Suisse... Le séjour des Sarrasins devait naturellement préoccuper le Club Alpin... Des trois centres principaux d'installation qu'il devait avoir plus tard, le mont Cenis, le grand Saint-Bernard et les Alpes Rhétiennes, le mont Cenis fut occupé en premier lieu. Suivant toute vraisemblance, les Sarrasins atteignirent ce passage *du côté septentrional* et non par le mont Genèvre.

«... Le monastère de Novalaise fut saccagé et incendié... D'autre part, ils envahissent la Maurienne, la vallée supérieure de la Durance et s'emparent d'Embrun vers 716.

« Quoi qu'il en soit de leurs migrations, les Sarrasins se trouvaient, après l'année 840, occuper à la fois le mont Cenis, le grand Saint-Bernard et les Alpes Rhétiennes.

« Si la présence des Sarrasins sur des points nombreux de la chaîne des Alpes et de la plaine suisse *ne peut laisser aucun doute* (M. Le Fort serait-il poète, par hasard?), on est loin d'être exactement instruit sur leur marche progressive. »

N'auraient-ils point passé, ce qui est possible, par

le Bugey, ou par la Franche-Comté qui n'étaient pas du royaume?

Vindry : « De l'autre côté du Rhône, dans la Bresse et le Bugey, les vestiges du passage des Sarrasins sont plus précis et plus nombreux... Le fait le plus curieux a été l'existence, jusqu'au milieu de ce siècle, sur les bords de la Saône, dans les communes de Sermoyer, d'Arbigny, de Boz, d'Ozan, d'Asnière, de Saint-Bénigne, de Feillens, sur la rive gauche, et dans celle d'Uchizy, sur la rive droite, d'un groupe ethnique distinct de tous ceux qui l'entourent, d'origine incontestablement orientale. Cette peuplade a été étudiée, au siècle dernier, par MM. de Séqueville et de Montrevel. Un curé de Boz écrivit, en 1775, un mémoire dont MM. Riboud et Francisque Michel ont reproduit le contenu...

« (Ces étrangers ne s'allièrent qu'entre eux; les jeunes filles qui se mariaient n'allaient à l'église qu'à cheval; les femmes poussaient des huchements pendant la cérémonie; les habitants de Boz et d'Uchizy se faisaient masser; ils vivaient de millet, de maïs et de blé noir, ou sarrasin; leurs jeux étaient des joutes ou feints combats où ils se servaient de lances inoffensives et de sabres de bois; leur acclamation habituelle était *Allah!*)

« L'intérieur de leurs maisons présentait une singulière particularité: le foyer était carré, placé absolument au milieu de la pièce, à terre; la fumée

montait au centre de la chambre et allait s'engouffrer dans une cheminée conique traversant le plafond, puis le toit. Extérieurement, ces cheminées présentent l'aspect le plus original, celui d'un rectangle de maçonnerie, surmonté d'une minuscule galerie à arcades, supportant un petit toit à quatre pans, très élevé ; c'est une sorte de minaret à jour, du plus bizarre effet. »

Cette description confirme entièrement celle que je viens de faire, d'après les maisons que j'avais vues dans le canton de Montrevel.

Fauché-Prunelle : « Il est un événement dont le souvenir ancien, transmis de siècle en siècle, vit encore dans les traditions populaires de certaines localités, comme s'il était presque récent, comme s'il était présent à toutes les mémoires, tant était grande la terreur qu'il avait inspiré ; je veux parler de l'invasion des Sarrasins dans nos contrées... » (Extrait d'un mémoire lu à l'Académie Delphinale et imprimé sous ce titre : *Invasion des Sarrasins ou Maures, sur la rive gauche du Rhône, et plus particulièrement dans les Alpes et le Dauphiné,* 1848, in-8°.)

Docteur Lapierre : « Charles Martel reprit Lyon qui s'était soulevé contre lui une seconde fois ; mais il ne jugea pas à propos de pourchasser les barbares qui s'étaient retranchés dans les montagnes allobrogiques et ségusiennes.

« Pépin n'essaya pas non plus d'inquiéter nos Africains. »

Désiré Monnier: « Une des phases les plus terribles de l'histoire provinciale, celle qui mit la France chrétienne tout en émoi, à l'aspect des noirs escadrons de la Mauritanie se répandant sur nos plaines et gravissant nos montagnes; celle qui a laissé au cœur du peuple une rancune à jamais palpitante, est aussi une des phases qui ont été le moins observées... C'est à peine si un des plus laborieux investigateurs de notre époque a pu nous apprendre sur les invasions des Sarrasins en France, en Savoie, en Piémont et dans la Suisse ce que nous devons en savoir de plus indispensable. »

Henry Durand, conseiller à la Cour d'appel de Lyon : « Quoique neuf cents ans nous séparent des dernières invasions des Sarrasins, elles ont laissé parmi nous (à Jujurieux en Bugey), des souvenirs encore vivants. Ils succombèrent sous l'épée de Charles-Martel, mais ils ne moururent pas tous et, pendant trois cents ans, ils effrayèrent la Provence, le Dauphiné, la Bresse, le Bugey, le pays de Gex, la Savoie et le Piémont. On ne peut douter de leur passage sur notre territoire. » (*Histoire de Jujurieux (Ain)*, 1855, in-8°.)

Mais pourquoi continuer mes citations? le nom de ceux qui ont consacré leur vie à étudier nos pays et y ont affirmé la présence des Arabes est légion. La

seule nomenclature de leurs œuvres demanderait une place trop considérable. Qu'on me permette donc de ne rappeler, ici, outre les chroniqueurs de la Bourgogne, de la Bresse et de la Savoie, que deux modernes : MM. Thomas Riboud, dont les travaux indiquent un si haut savoir, et Paul Guillemot, président de l'Académie de Dijon, mort le 28 juin 1876 ; tous deux déclarent que notre province est au nombre de celles qui furent envahies.

« Si le paysan qui passe sur la montagne, dit celui-ci, est brun, maigre, avec le regard ardent, un nez aquilin, l'œil enfoncé sous l'orbite ; si ses cheveux, d'un noir de corbeau, ont des reflets bleus au soleil ; s'il répond au nom de Babolah, Kaffon, Tabardet, Ciza-Cartet, Ciza-Buiron, Alamercery, ou Galaffre, comme un héros de l'Arioste, demandez-lui s'il est d'origine sarrasine ? et, l'œil attaché sur vous pour approfondir votre pensée, soyez certain qu'il vous répondra affirmativement. »

Si le génie de la France s'implante dans toutes les contrées où paraît son drapeau ; si, en tous pays, nos soldats sont les apôtres de la justice et de la liberté, pourquoi les Arabes des hauts plateaux n'auraient-ils pas jeté chez nous la semence de sentiments idéalistes plus élevés et plus purs que ceux professés par les Anglais et les Américains ? Pourquoi ne devrions-nous pas à la race qui a produit tant de guerriers généreux, de philosophes profonds, d'érudits, de

savants, de poètes et d'inimitables artistes, des penchants et des goûts chevaleresques, de dévouement, de fidélité, de loyauté et d'amour ?

On ne disputera pas, du moins, à ces maîtres, l'honneur de nous avoir donné des modèles de fierté, de sobriété, de dignité et de respect de nous-mêmes, dont nous avons si peu profité. Ce ne fut pas leur faute si leur enseignement a été perdu.

N'avons-nous rien gardé de ceux qui furent quelque peu nos ancêtres ?

L'atavisme n'est point un vain mot; le sang n'a jamais perdu tous ses droits !

Et ici encore :

A qui devons-nous cette imagination rêveuse qui ne nuit nullement à l'activité du corps ?

Ces désirs de savoir et de croire ?

Ces envolées vers l'impossible et l'inconnu ?

Ce besoin d'entendre des récits que la raison a peine à suivre ?

Ce goût inné pour ce beau compagnon de l'homme, si fier, si docile, si dévoué, qui lui a donné la suprématie, jadis, sur tous les animaux, lui a fait traverser les forêts à la poursuite du gibier, les grandes plaines et les hautes montagnes, à la rencontre de l'ennemi, et, aujourd'hui, lui est si intimement associé dans ses travaux d'agriculture ?

Qui me dira, quand l'habitant des bords de la Reyssouse ou de la Veyle ramène la jument qui doit

le conduire à la ville prochaine, si, en voyant ses jambes fines, son garrot élevé, sa tête intelligente, il ne rêve point parfois, en traversant la prairie, à des courses furibondes à travers des espaces infinis ?

Qui me dira si, pendant son sommeil, les djinns groupés à son chevet ne lui font pas voir, comme dans un tableau magique, les sommets argentés du Djebel Shomer ou les vallées délicieuses du Nedjid où vécurent ses aïeux ?

Qui me dira, quand la famille est réunie autour du brasier, quand la vaste marmite, suspendue au-dessus de la flamme, laisse exhaler l'odeur de la gaude ou du blé noir, et que le vieux père, dans les soirées d'hiver, fait un long récit pour amuser les enfants attentifs, d'où viennent les histoires d'apparitions, de surprises, de merveilles qui vont empêcher les petits de dormir?

D'où cette légende si connue du château de Jasseron ?

Je l'ai entendu conter avec une intervention protectrice de la sainte Vierge de la chapelle des Conches.

Voici la version de M. Jarrin, plus ancienne, plus simple et plus rapprochée du type sémite ; on dirait un conte des *Mille et une Nuits*, ces contes célèbres des Orientaux :

« La Vouivre est une fée-serpent qu'on trouve, le matin, dormant près des fontaines... Heureux qui



peut prendre à la Vouivre, pendant son sommeil, l'escarboucle qui brille sur son front! Plus heureux qui, au solstice d'hiver, à minuit, voyant, à l'entrée de la caverne où elle couvre des trésors, la *Pierre qui vire* se lever d'elle-même, entre et puise à pleines mains! L'entreprise a ses périls. La légende de Jasseron les fait voir.

« (A Jasseron) une femme descendue au souterrain, en son avidité à ramasser l'or, oublie son enfant. La *Pierre qui vire* referme le gouffre sur l'innocent.

« Mais des libations de lait faites tous les jours, par la mère, sur la pierre-fée, apaisent la Vouivre qui en nourrit le petit. Si bien que la mère retrouve celui-ci vivant, la nuit de Noël suivante. »

J'ai entendu la variante, à Jasseron, dans le château, devant la muraille qui s'ouvre à Noël! Malheureusement nous étions au printemps.

Une dame du pays me dit que, tous les ans, le jour de Noël, au premier coup de minuit, la muraille se fend et laisse voir une salle pleine d'or, de diamants et de perles qu'on peut emporter tant que la cloche sonne. Au dernier coup, tout se referme; c'est pourquoi nul n'ose y entrer.

Une pauvre mère dans la détresse, pour donner du pain à son enfant, se précipita vers les trésors, en remplit ses mains, mais en fuyant, laissa tomber son fils qui resta pris dans le gouffre.

Désespérée, la pauvre mère se voua, et son fils

avec elle, à Notre-Dame-des-Conches, dont la chapelle est vis-à-vis sur la colline, puis tous les jours revint prier sur la tombe de son enfant.

Sa foi les sauva.

L'année suivante, elle était prête à s'élancer quand la muraille s'ouvrit.

Elle courut, croyant ne trouver qu'un cadavre ; elle le saisit, l'emporta et, folle de joie, vit qu'il était plein de force et de santé. Notre-Dame-des-Conches avait nourri son enfant.

C'est depuis ce temps que, deux fois par an, on porte les enfants à la chapelle, devenue un lieu de pélerinage fréquenté.

On voit que ma légende qui parle de la sainte Vierge est bien plus moderne que celle de M. Jarrin et qu'elle n'a pas son tour oriental. On sait que la Vouivre est connue de toutes les contrées soumises à l'Islam.

Et les esprits, les fées, les follets, les lutins, d'où viennent-ils, sinon de l'Orient ?

Les fées, surtout, ne couvrent-elles pas nos campagnes ?

Il y a une quarantaine d'années, nous allions de Bourg au village de B..., où ma belle-mère comptait passer l'été.

La famille remplissant la voiture, je montai à côté du cocher.

Le père Bon était un homme simple et doux, qui



cumulait les fonctions importantes de jardinier et de cocher; j'avais sa confiance et nous nous mîmes à causer du pays que nous traversions.

La jument filait à travers un des plus riants paysages, quand, tout à coup, le père Bon cessa de causer; il se recueillit, me regarda en dessous et, baissant la voix, il me dit avec émotion :

— Il n'y a pas deux mois, Monsieur, qu'ici même, j'ai éprouvé une terrible frayeur.

Et du bout de son fouet, il me montra une vaste prairie qui s'étendait jusqu'à une forêt de chênes et de bouleaux.

J'avais conduit Madame à Bourg et, comme l'ouvrage pressait, je ramenais la voiture à B..., où j'avais besoin de la jument. Il était près de minuit.

Le pays est sûr et cependant je n'étais pas tranquille. Je n'avais pas tort.

Au moment où minuit sonnait, j'aperçus là-bas, à l'entrée de la forêt, une dizaine de fées qui dansaient, en se tenant par la main. Elles étaient toutes vêtues de blanc et tournaient, sans presque toucher la terre.

« Ah! bonne Vierge! m'écriai-je en me signant, je suis perdu!

« Si elles m'entourent, qu'elles m'entraînent au milieu d'elles et qu'elles m'emmènent, que deviendrai-je? Mon Dieu! ayez pitié de moi! »

Je rassemblai les rênes, je fermai les yeux et

je donnai un vigoureux coup de fouet à la jument qui prit le galop.

Je la laissai libre, sachant qu'elle connaissait le chemin. Elle ne ralentit son allure qu'à l'approche de Neuville-les-Dames.

J'ouvris les yeux; je vis des maisons; j'étais sauvé!

J'arrivai chez nous avec la fièvre et je vous prie de croire que je n'ai dit mon aventure à personne.

— Mais, répondis-je, êtes-vous bien sûr de ce que vous avez vu?

— Sûr, Monsieur? aussi sûr que je vous vois. Eh! à la chasse, n'avez-vous jamais rencontré, dans les prés, de grands cercles d'herbes jaunies? A quoi attribuez-vous ce phénomène si connu?

Tout le monde ne sait-il pas que ce sont les pieds des fées qui, en dansant, ont brûlé l'herbe?

Je n'avais pas mission de le contredire. En niant, j'aurais perdu son amitié; je réfléchis seulement à quelle immense quantité de croyances et de superstitions le peuple de la campagne est livré, sans que le clergé et la bourgeoisie puissent les détruire.

Ai-je bien établi que non seulement les Sarrasins sont venus en Bresse, mais qu'ils y sont encore?

Peut-on nier un fait si formellement admis par tant d'illustres érudits?

La lettre de Leidrade à Charlemagne sollicitant des secours pour le rétablissement des abbayes

d'Ambronay, de Saint-Rambert et de Nantua, *détruites par les Sarrasins*, est un titre officiel inattaquable, qui aurait pu me suffire pour établir ma thèse; je lui ai cependant donné d'autres témoignages et d'autres appuis. Mais comme, dans mes compilations, j'ai trouvé et cité nombre d'accusations mensongères ou exagérées, je terminerai par un tableau plus flatteur que celui laissé par les chroniqueurs du moyen âge, ou par quelques écrivains modernes qui n'ont pas été exempts de passion :

« Si on met en regard les deux civilisations qui, au XIe siècle, se partageaient l'ancien monde, dit M. Baudin d'Allanch, dans son bel ouvrage sur la civilisation musulmane, que voit-on ?

« En Occident, de petites villes misérables, d'humbles chaumières, des paysans affamés, des pays sans commerce et sans industrie, en proie à la guerre perpétuelle et aux brigandages continuels.

« En Orient, au contraire, des villes regorgeant de population, étalant le luxe de leurs palais et de leurs bazars, ainsi que des campagnes bien cultivées et couvertes de villages, où règnent l'aisance et l'abondance. De plus, le commerce et le trafic jouissent d'une absolue sécurité.

« Ce fut au contact des Orientaux que l'Occident se civilisa. Les musulmans avaient amassé et condensé toutes les connaissances des vieilles sociétés de l'Orient. Ce fonds, enrichi de leurs propres

découvertes, ils l'ont transmis à l'Europe. Grâce à eux, le monde occidental a pu sortir de la barbarie dans laquelle il était tombé, pour rentrer dans la civilisation. Si les idées et les arts de l'Occident se rattachent à l'antiquité grecque et romaine, tout ce qui rend la vie facile et agréable lui vient de la civilisation musulmane. »

(*Nouvelle Revue Internationale*, juillet 1899.)

J'ai dit que les Sarrasins étaient venus. Plus tard, j'ajouterai par où ils sont venus, et comment ils sont restés.

LES SUPERSTITIONS

Le cromlech de Bourg, dont les blocs énormes se voient encore dans les murs de la prison de la ville, fut le monument mégalithique le plus important de nos provinces (voir les travaux de M. Jarrin sur *la Bresse et le Bugey*) ; comme la fée de Riotier est la légende la plus terrible que nous ait laissée la mythologie des Cimbres, car la vie de cette fée, sa sauvage beauté, sa résidence sur une poype, son caractère, ses mœurs, son libertinage, sa férocité qui la portaient à séduire les nautoniers de la Saône, à les attirer et à les noyer ensuite infailliblement dans les flots de la rivière, révèlent bien plutôt les sombres croyances du Nord que les gracieuses rêveries de l'Orient.

Si les fées, les génies, les sylphes, les follets qui charment les veillées viennent des Arabes, il est à présumer que les noirs démons, le sabbat, les sorcières, la femme sans tête, la chauche-vieille, la chasse du roi Hérode qui effraient les imaginations sont dus au sombre génie des Teutons et des Francs.

Ajoutez-y la part des Gaulois et vous aurez une jolie collection de croyances supernaturalistes. En effet, les maisons hantées, les revenants, les âmes en peine, les apparitions, les explicateurs de songes, les devins sont aussi nombreux ici que partout ailleurs. Le vendredi, le sel renversé, les couteaux en croix y ont autant d'importance qu'à Paris. Je connais une riche demeure où la maîtresse du logis n'accepterait pas treize personnes à table et se trouve mal quand la fourchette d'un de ses convives chevauche un couteau.

On n'y croit pas, dit-on fièrement, et chacun les évite avec soin.

Le sel renversé annonçait un malheur chez les Grecs et chez les Romains ; est-ce de leur terreur que la Bresse tire son effroi?

Les sorts jouent un grand rôle dans les campagnes et si les voyantes, les femmes qui disent l'avenir, les donneuses de consultations pour les mariages, les procès ou les maladies pullulent à Paris et à Lyon, les sorciers, les faiseurs de maléfices, les jeteurs d'accidents et de déveines qu'on ne

trouve cependant nulle part, règnent ici fatalement dans toutes les imaginations.

Qu'une épidémie se glisse dans les étables, que le bétail, la race porcine ou la volaille n'engraisse pas, que les petits poussins périssent, que les œufs n'aient pas assez de coquille pour voyager, que les enfants éprouvent tous les malaises de leur âge, c'est un sort qu'on a jeté sur la famille ou la maison et aucun homme de l'art n'y peut remédier.

Mais, qu'un voisin meure et que le mal aussitôt s'arrête ou diminue, tout le monde bénit le ciel. Le coupable est trouvé, le jeteur de sort a disparu, mais dès lors, que de haines, de jalousies, de rancunes s'élèvent entre amis désormais brouillés; entre voisins honnêtes, inoffensifs et innocents!

Pauvres dupes, direz-vous! Pauvres cerveaux détraqués!

Que les sceptiques de la ville jettent les yeux sur la quatrième page des grands journaux et ils ne riront plus de la crédulité des villageois, car les soi-disant magnétiseurs sont nombreux ; ils vivent bien et ce n'est pas aux dépens des laboureurs.

Comme les Arabes avant la promulgation du Coran, les Francs professaient une idolâtrie étroite et sauvage. Ils adoraient ou vénéraient le feu, les astres, les pierres, les arbres, les fontaines et les animaux. Mahomet remplaça ces idoles par le culte d'un seul et unique Dieu, immortel, infini, tout-

puissant, bon et miséricordieux. Plus tard, tout cela se gâta.

Les Francs, convertis par Clovis, avaient adopté le culte extérieur des chrétiens, mais sans comprendre les deux grands principes de leur foi, l'égalité et l'amour, base de nos dogmes.

Au fond du cœur, ils avaient conservé toutes leurs crédulités, leurs croyances et leurs pratiques mystérieuses que le clergé fut impuissant à extirper.

Est-ce aux Maures africains, moins fervents que les Arabes, ou aux Francs que la Bresse doit le dogmatisme obstiné qu'elle garde encore?

Le culte mégalithique ne peut y avoir eu que peu d'adeptes, la pénurie des pierres et des rochers dans la plaine s'y opposant; je ne connais guère que la roche de Cuiron et le menhir de Simandre qui reçoivent encore des hommages; on sait pourquoi.

Le culte des eaux et des fontaines est plus répandu; déjà les Gaulois le pratiquaient dès la plus haute antiquité. Je ne citerai que la fontaine sacrée de Bourg, dans laquelle on plongeait encore naguère les petits enfants.

La dévotion aux arbres est plus répandue. On la pratique partout, comme autrefois, et la forêt de Tanay, sur les bords de la Chalaronne, entre Châtillon et la Chapelle-du-Châtelard, a conservé tout son prestige. Les pélerinages y ont toujours lieu malgré les efforts désespérés du clergé. Ainsi qu'au

temps des druides, la voûte sombre des grands chênes voit toujours accourir les mères inquiètes sur la santé de leurs enfants; les vieillards qui veulent retrouver leur force et leur jeunesse et les jeunes filles qui désirent un mari; malades ou affligés attachent aux branches des chênes des lambeaux de vêtements comme sollicitations ou remerciements.

Il n'y a là ni chapelle, ni autel. Ce lieu sauvage est dédié à saint Guignefort, saint fantastique, saint légendaire qu'on croit avoir été un chien, dont les ossements auraient même été déterrés et détruits publiquement, vers 1250, par un moine inquisiteur, Étienne de Bourbon, dont l'acte de foi n'a en rien diminué la croyance et l'ardeur des pélerins.

COUTUMES

Un grand malheur a frappé la Bresse; les femmes ont quitté le joli costume qui faisait leur grâce et donnait au pays une si vive originalité. A peine les jeunes filles ont-elle conservé leur gracieux petit bonnet. Les artistes sont dans la désolation! Et qu'on dise, à présent, que le beau sexe a de la vanité!

Plus triste !

J'ai vu des barbares, des Vandales, barbouiller et déshonorer de vieilles églises romanes, chefs-d'œuvre

d'architecture, et des gentilshommes fumer, au nez des dames, dans les salons de leurs vieux manoirs.

Est-ce la fin des beaux-arts, du bon goût et de la civilisation ?

Cela se voit-il ailleurs que dans nos pays ?

Ce travail n'étant point une étude, mais une esquisse rapide et la Bresse ayant été souvent décrite par de plus autorisés que moi, je renvoie les lecteurs aux maîtres dont j'ai compilé les œuvres, je cours à la montagne et vais continuer mes grisailles dans les riants vallons du Bugey.

III

LE BUGEY

LE PAYS

Salut, Bugey !

Salut à tes belles montagnes, à tes forêts, à tes lacs, à tes torrents, à tes cascades, amours du peintre, à tes grands pâturages où les troupeaux rivalisent avec ceux de la Suisse, à tes riches vignobles, à tes vallées où chante l'industrie, à tes solitudes où règnent le silence, la tranquillité et la paix ; à tes ruines, aux grands faits de ton histoire et à tes souvenirs.

Tu n'es pas le palais des fées, comme les Alpes et les Pyrénées aux grands glaciers et aux neiges éternelles.

Tu es plutôt comme la résidence d'un prince qui d'un château féodal a fait une villa hospitalière, aux



vastes appartements, aux longues galeries, où l'on trouve les tableaux des maîtres, les tapisseries antiques, les meubles de luxe, les mille riens de l'élégance, avec le goût de l'artiste et le confortable des grandes cités.

Salut, Colombier, roi de nos cimes !

Cret d'Os, Molard de Dom, Cret de Chalame et toi, vallée illustre et poétique du Valromey, qui ressembles à un musée d'archéologie où l'histoire de Rome tout entière est écrite !

Et quel encadrement tu donnes à tes tableaux, petit mais séduisant Bugey, avec tes deux cours d'eau sauvages et rapides, ton Rhône et ta rivière d'Ain, rebelles à la civilisation comme au servage ; libres et indépendants comme les primitifs du Nouveau Monde ! Entouré de ce formidable rempart, le Bugiste se sent chez lui et s'il s'éloigne c'est toujours avec la profonde pensée d'y revenir.

Le Bugey connut l'homme quaternaire, avant une grande partie de la France. On a retrouvé dans nos cavernes des foyers, des ossements, des ustensiles et des armes de pierre, comme à Solutré, preuve que notre sol fut habité longtemps avant la Bresse, dont les vastes forêts humides et marécageuses ne furent, pendant des siècles, que l'impénétrable refuge des grands pachydermes qui s'y trouvaient à l'abri des tigres, des ours et des hommes.

Aussi le Bugey attira-t-il tous les peuples de l'an-

tiquité. S'il fut un lieu de passage pour les conquérants et les envahisseurs, il fut un refuge pour les Touraniens, les Celtes, les Séquanes, les Grecs, les Tyriens, les Romains qui s'y fixèrent et lui firent une population énergique, active, guerrière, intelligente, dont l'histoire est aussi fertile en grands événements et en hauts faits que la Bretagne et l'Écosse, qui ont trouvé tant d'historiens et de romanciers.

Quel succès un Walter Scott n'aurait-il pas en décrivant la conjuration de quelques nobles qui voulurent enlever le duc de Savoie, Amédée VIII, le futur pape Félix V, au milieu d'une cérémonie religieuse à Pierre-Chatel, et le conduire découronné en Provence où il eût trouvé une prison perpétuelle, sinon la mort? Ou ce mariage de l'amiral de Coligny avec la comtesse d'Entremont, qui faillit créer un royaume huguenot dans le Revermont et le Bugey, entre la France, la Suisse et la Savoie! le siège de Saint-Germain, la bataille de Varey, la mort de Bolomier et ce grand événement, le décès de Charles le Chauve, *qui corrumpitur in finibus nostris*, dit son épitaphe conservée dans l'église de Nantua, ce qui prouve que le malheureux empereur n'est décédé ni à Venise, ni à Anvers, ainsi qu'on voudrait le faire croire! Et à côté de l'histoire vraie, quelle source inépuisable de traditions, de fictions, de légendes et d'apparitions, de contes et récits venus presque tous directement des extrémités de l'Orient!

On ne trouve pas ici des poypes, comme dans la Bresse, mais, plus qu'ailleurs, on y a le culte de la pierre, des fontaines, des montagnes et des bois. La fée de Riotier a encore des sœurs dans les cavernes et dans les ruines des vieux manoirs, les unes riantes et bonnes, comme la tante Arie; d'autres légères, taquines, moqueuses, irritables, vindicatives, mais sans avoir la réputation de la nymphe de la Saône. Quand on les voit, on est plutôt victime de quelque espièglerie que de crimes, comme ceux qui ont rendu célèbre la Dame blanche de Montmerle, terreur des mariniers.

M. le Dr Maignin, dans son étude sur les noms géographiques dans nos pays, fait observer que la terminaison en *ieu* domine dans l'arrondissement de Belley; celles en *ex*, *ax* et *as* dans les arrondissements de Nantua et de Gex.

Quelques érudits ont cru voir, dans ces dernières désinences, la preuve de la présence, dans nos pays, peut-être de colonies grecques ou, du moins, de hameaux, d'agglomérations, de villages qui auraient été habités par des Grecs, plusieurs siècles avant l'arrivée des Romains. Malgré les médailles, les inscriptions et divers objets trouvés dans nos montagnes; malgré la certitude que les Gaulois avaient emprunté aux Grecs leur alphabet; quoiqu'on ait prétendu que les Grecs allaient perfectionner leurs études philosophiques dans les collèges des druides

et que Pythagore y avait puisé une partie de sa science ; malgré la présence incontestée des Grecs sur nos marchés; malgré la nationalité indiscutable des premiers évêques lyonnais qui évangélisaient en grec leurs ouailles, je me garderai bien de donner mon avis, après tant de savants qui ont nié ces colonies, et de raviver une question qui a donné lieu à de si vives discussions ; je laisserai donc à d'autres l'honneur dangereux de se prononcer.

Puis-je rappeler cependant que le territoire qui entoure Nantua s'appelle le *Pays d'Helnon?* Mais cela n'a peut-être point d'importance.

Qu'en pensent les érudits ?

Avant les Grecs, si on les admettait, avant les Celtes et les Aryas, nos pays avaient reçu ces hommes préhistoriques, petits et bruns, qui habitaient sous terre ou dans des cavernes qu'on s'est mis, depuis quelque temps, à étudier sérieusement.

Les Celtes, plus civilisés, vainquirent ces premiers venus, s'emparèrent de leurs pays de chasse et occupèrent toutes nos cimes couvertes de sapins, et nos collines aux immenses forêts de châtaigniers et de chênes. Bientôt, les tribus gauloises s'étant organisées et les druides ayant pris la direction de la nation, le Bugey devint la frontière de trois ou quatre peuples ennemis et rivaux qui s'en partagèrent le sol : les Séquanes en eurent les trois quarts ; les Allobroges s'emparèrent de la rive droite du



Rhône et d'une partie de l'arrondissement de Belley ; les Ambarres traversèrent la rivière d'Ain et bâtirent, au pied des montagnes, Ambérieu, avec sa formidable forteresse de Saint-Germain, Ambronay, Ambutrix, Lagnieu et Saint-Sorlin où ils construisirent une autre citadelle ou refuge, sur un rocher consacré par eux à Teutatès, par les Romains à Saturne et par les Bourguignons à un saint du calendrier chrétien ; Saint-Denis, d'après M. Jarrin, avait été voué par les Romains à Bacchus.

Séquanes, Allobroges et Ambarres professaient la terrible religion des druides. Leur croyance admettait une Trinité qui permettait les sacrifices humains, mais proscrivait les temples ; le culte s'exerçait en plein air.

Tarann, dieu du ciel et de la lumière, le grand, le fort, le souverain de l'univers, avait pour emblème le soleil. Le chêne, l'arbre saint des druides, lui était consacré.

Esus était le dieu de la guerre, il aimait particulièrement les sacrifices humains.

Teutatès était un dieu multiple ; il présidait à l'éloquence, au commerce, à l'industrie, aux arts ; il était le père des Celtes qui lui avaient voué un amour particulier.

Comme Ogmius, avec qui on l'a parfois confondu, comme l'Hermès des Grecs, il aimait la poésie, l'éloquence et la beauté. Ces attributions varient suivant

les auteurs consultés. Ces dieux avaient des lieux, des montagnes ou des forêts qui leur étaient particulièrement consacrés. Quand les Romains remplacèrent les croyances druidiques par la mythologie venue des Grecs, Jupiter prit la place de Tarann ou Taranis ; Esus devint Mars ; Teutatès céda ses montagnes et ses forêts à deux divinités : Mercure et Apollon ; mais les peuples à la tête dure, en acceptant la substitution, conservèrent un souvenir obscur de ce que leurs pères avaient cru jadis et ce souvenir, toujours plus troublé, a traversé le christianisme ; il se cache au fond des consciences, mais il vit toujours.

Les Celtes avaient reçu leurs croyances des Aryas. Ainsi que les Perses, ils n'adoraient qu'un seul Dieu éternel, infini, créateur des mondes et ayant pour emblème la lumière et le feu.

C'était la croyance de tout l'Orient.

Je dirai d'ailleurs, avec M. Chevrier, « qu'il est impossible d'élucider complètement la question de la théologie des Celtes qui varia suivant les époques et qu'il est dangereux de vouloir pénétrer dans ces sombres conceptions des druides qui inaugurèrent, en Gaule, les sacrifices humains, avec leur néfaste trinité ».

« D'après saint Augustin, ajoute M. Chevrier, les Gaulois croyaient à des esprits : *Quos Dusios nuncupant*. Dans le Jura, on appelle *Duses* les démons. »



Précurseurs des Anglais modernes, qui savent acheter les consciences, diviser pour régner et mettre la main sur tout ce qui leur convient, les Romains jetèrent la division et la haine au sein des nations gauloises qui, puissantes et invincibles si elles fussent restées unies, se virent envahies et conquises les unes après les autres par les légions de la Louve.

Ils avaient commencé par l'Allobrogie ; les aigles couvrirent tout de leur vol et le Bugey suivit le sort commun.

Amis des beaux sites, nos maîtres s'établirent sur nos plus belles montagnes, nos plus riches vallées et fondèrent des établissements durables, particulièrement dans la vallée romaine par excellence, le Valromey, et à Izernore, Vieu, Briord, Belley, Nantua, Lagnieu, Ambérieu, Trévoux et de là rayonnèrent sur tout le pays.

Quand les Romains eurent été écrasés par les barbares, le Bugey passa sous la domination des Bourguignons, dont les principales villes furent Genève, Lyon, Vienne et Ambérieu.

La citadelle de Saint-Germain d'Ambérieu, au centre de leurs possessions, leur permettait de se porter rapidement sur tous les points menacés de leur empire; ce fut dans cette importante position, dans un pays riant et sain, qu'un de leurs plus grands rois, Gondebaud, prépara le Code qui a fait sa gloire; c'est à Genève, à Ambérieu et à Lyon que sainte Clo-

tilde, sa nièce, fut élevée et c'est de là qu'elle partit pour aller occuper le trône de France, après avoir brûlé et saccagé les villages, les hameaux et les habitations rustiques des pauvres paysans bourguignons, bien innocents. Quelles furent les localités de la Bresse et du Bugey qui furent victimes de sa cruauté? l'histoire ne le dit pas. Le fait seul est certain.

Les Francs, à leur tour, occupèrent nos pays et s'y conduisirent, vis-à-vis des nobles bourguignons, du peuple et du clergé, avec une avidité et une cruauté qui leur aliénèrent tous les cœurs.

Pour se venger, Bourguignons, Visigoths, Aquitains se liguèrent contre l'ennemi commun et appelèrent à leur secours les Arabes, bien plus doux et plus civilisés.

Voilà comment M. Guigue, archiviste lyonnais, et le plus indépendant de nos écrivains, raconte, en un trait de plume, ce fait capital de notre histoire :

« La Bresse, le Bugey, la Dombes, le Valromey et le pays de Gex, occupés, croit-on, mais certainement ravagés au VIII[e] siècle (732-737) par les hordes sarrasines d'Abdérame, d'Athim et d'Amorrhée, restèrent unis sous la domination des Francs jusqu'au partage que Louis le Débonnaire fit de ses États, entre deux de ses fils, Lothaire et Charles le Chauve. Au dernier échurent les comtés de Genève et de Lyon. »

Ceci est exact et formel, sauf en ce qui concerne



Abdérame qui, ayant été tué, en 732, à la bataille de Poitiers, ne put prendre part au second envahissement de la Gaule par les Arabes.

Je vais, à mon tour, tracer à grands traits le tableau de cet événement.

Le calife Haccham, ou Hescham, plein de zèle pour la foi de ses pères et voulant continuer leur œuvre, nomma, en 731, Abdérame gouverneur de l'Espagne, avec ordre de poursuivre par la Gaule la conquête de l'Europe et sa soumission au Croissant.

Abdérame leva une puissante armée, traversa les Pyrénées, s'empara de Bordeaux sans résistance, battit l'armée de Eudes, duc d'Aquitaine, et traversa le pays, sinon avec l'approbation, du moins sans opposition des Aquitains (1).

Son objectif était la Normandie et son projet, de rentrer en Asie par la Hongrie et la Macédoine.

Arrivé aux environs de Poitiers, il s'arrêta pour attendre des renforts et lança une forte division de cavalerie sur Tours, pour s'emparer des trésors de saint Martin.

Jusqu'alors, il venait en ami plutôt qu'en conquérant; respectait les mœurs, la religion et les lois et ne s'emparait que des richesses enfermées dans

(1) « La Septimanie, toute latine encore, dit M. Jarrin, préférait la civilisation arabe à la barbarie du Nord. » *Histoire de Bresse et Bugey*, t. Ier, page 25.

« La Septimanie fut occupée pacifiquement », dit la *Chronique de Moissac*.



les abbayes et les couvents, comme impôt de guerre.

Charles-Martel prévenu avait quitté la Frise et marchait rapidement vers le Midi.

Les avant-gardes se rencontrèrent, les premiers jours d'octobre, sous les murs de Tours; plusieurs combats se livrèrent; mais les Arabes, dispersés et battus, se replièrent sur le gros de leur armée à laquelle ils annoncèrent l'arrivée des Francs.

A la fin du mois, Charles-Martel parut et livra une bataille qui dura trois jours. Abdérame fut tué, son camp pillé et son armée dispersée se réfugia, une partie à Narbonne, une partie en Espagne où elle se réorganisa.

Le calife, exaspéré de cette défaite, donna ordre de reprendre l'envahissement de la Gaule aussitôt que possible. L'occasion se présenta quatre ans plus tard.

En 736, Mauronte ouvrit les portes d'Avignon aux armées d'Athim et d'Amorrhée, qui, avec les renforts que l'Espagne leur envoyait chaque jour, remontèrent le Rhône, prirent Lyon, Mâcon, Chalon; entrèrent dans Autun le 22 août 736 et non le 22 août 725, ni le 22 août 731, comme le dit la *Nouvelle Histoire de Lyon*, traversèrent les montagnes du centre de la France, passèrent du bassin du Rhône dans celui de la Seine, c'est-à-dire des coteaux vinicoles aux plaines des grandes moissons et des forêts de chênes; en un mot du pays du soleil au pays des brouillards.



L'armée arabe, ainsi que je l'ai dit, se composait de deux peuples : les Asiatiques et les Africains ; les premiers voulaient convertir ; les seconds, coloniser. Ces derniers, déjà pervertis et apostats, regrettaient les vins généreux de la Bourgogne et, saisis par les premiers froids, voyant périr les chameaux de course et souffrir les chevaux, ils voulurent revenir sur leurs pas ; les Asiatiques les retinrent avec indignation, mais, arrivés sous les murs de Sens, les Asiatiques seuls attaquèrent et furent facilement repoussés.

Alors, Asiatiques et Africains se ruèrent les uns sur les autres et s'entr'égorgèrent avec fureur ; tout espoir de conquête fut dès lors entièrement perdu.

Sur ces entrefaites, on apprit que Childebrand avait passé la Loire, franchi les Cévennes et repris Avignon, où il avait exercé les actes les plus terribles de cruauté et de vengeance.

Les Arabes de l'armée du Nord, privés des secours de l'Espagne, se jugèrent dès lors brisés et perdus.

Exaspérés d'être pris dans cet immense piège, ne voulant pas périr sans vengeance, ils se replièrent sur le Midi, en détruisant tout sur leur passage et en exerçant leur fureur principalement sur les églises, les abbayes, les couvents, tout ce qui portait un caractère religieux et n'épargnèrent pas même les malheureuses populations.

Les nouvelles devenant de jour en jour plus

désastreuses, Asiatiques et Africains traversèrent le Doubs, la Saône et l'Ain, gagnèrent le Jura, se cachèrent dans les sites les plus sauvages, pénétrèrent dans les Alpes et se fortifièrent si bien, s'établirent si solidement au milieu des populations terrifiées qu'ils s'y sont perpétués jusqu'à nos jours.

Ce fut alors, mais seulement alors, dans leur fuite désespérée, qu'ils ravagèrent et pillèrent les abbayes de Tournus, l'Ile-Barbe, Ainay, Ambronay, Saint-Rambert, Nantua. Bientôt après, les Francs accoururent et complétèrent cet affreux anéantissement.

Les Africains s'étaient arrêtés dans les forêts de la Bresse; un groupe nombreux de l'une ou de l'autre nation se fixa dans cette chaîne de montagnes qui va de Belley à Lagnieu et qui est bornée par le Rhône, au midi; par l'Albarine, au nord. Là, ils prirent le costume des gens du pays, cultivèrent la terre et, devenus peu à peu plus ou moins chrétiens, acceptèrent, sans opposition, la création au milieu d'eux de la chartreuse de Portes, quand les disciples de saint Bruno vinrent, dans leur voisinage, jeter les fondations de leur vaste établissement.

Pour en finir avec les Arabes, je dirai donc que c'est par erreur que le P. Bertrand et le P. Ferry ont cru que l'invasion sarrasine avait eu lieu, dans nos contrées; en 719 et 720; les Arabes n'étaient pas alors en mesure d'envahir la Gaule. C'est par une

autre erreur non moins grande et non moins commune que M. Fouques, dans son *Histoire de Chalon*, dit qu'ils étaient commandés par leur roi Abdérame. Il y eut bien trois califes de ce nom à Bagdad, mais ils ne vinrent jamais dans nos pays et quant au célèbre gouverneur de l'Espagne, il avait été tué, comme on sait, à Poitiers.

Pendant que les Arabes couvraient la Bresse et le Bugey, le fantôme de roi que Charles-Martel tenait sur le trône s'éteignit obscurément et le maire du palais ne lui donna pas de successeur. Après un interrègne dont personne ne s'aperçut, et l'apparition fantastique d'un souverain qui, de même, ne fut rien, les Carlovingiens s'emparèrent du pouvoir; mais ils s'occupèrent peu de nos petites provinces. Nous avions fait partie du premier royaume de Bourgogne; on nous engloba dans le second et, après Charles le Chauve, nous nous trouvâmes dépendre platoniquement de l'empire d'Allemagne; mais, en fait, ni Conrad le Salique ni ses successeurs ne furent jamais rien pour nous.

Dans ces troubles, de grandes abbayes s'étaient créées à Ambronay, à Saint-Benoît-de-Cessieu, à Nantua, à Saint-Rambert. Elles traversèrent tous les orages, se relevèrent et devinrent riches et puissantes.

Loin de l'Empire, le Bugey jouissait d'une allodialité à peu près complète et, quand la féodalité

s'établit, les nouveaux maîtres eurent la sagesse de respecter nos droits. Ces nouveaux seigneurs furent particulièrement les comtes de Maurienne ou de Savoie, les sires de Bagé, de Montluel, de Châtillon, de Coligny, de Villars, de Thoire, de Grolée, qui se taillèrent des principautés héréditaires dans des territoires que le Saint-Empire leur avait donné à gouverner, temporairement, comme sires, comtes ou marquis. Le joug secoué, l'Empire ne put et peut-être même n'essaya-t-il jamais de le rétablir. (Voir l'*Histoire du second Empire de Bourgogne*, par M. Édouard Philipon, ancien député de l'Ain.)

La Maison de Savoie était devenue presque entièrement maîtresse de notre territoire quand le duc Amédée VIII convoqua une assemblée provinciale composée des trois ordres et lui demanda gracieusement un subside ou don volontaire pour payer les terres du sire de Thoire et Villars qu'il venait d'acheter; le subside lui fut librement accordé. Cette période de liberté et d'allodialité dura du XVe au XVIIIe siècle, c'est-à-dire pendant un laps de temps où la France était écrasée par les impôts.

La Bresse et le Bugey, conquis par François Ier, restitués au duc de Savoie et, en 1601, échangés contre le marquisat de Saluces, nous furent violemment annexés, en attendant que la Savoie tout entière se donnât librement à nous, en 1860, et fît, comme jadis, partie de la République des Gaulois.



Mais durant toute la féodalité, sous les seigneurs les plus belliqueux et les plus durs, les paysans bugistes et bressans ne furent pas trop malheureux et les privilèges des habitants de la Maurienne, pour ne citer que ceux-là, étonnent l'historien qui, trompé trop souvent par la tradition, apprend que les laboureurs, toujours en armes, traitaient d'égal à égal avec leurs maîtres, et qu'ils n'auraient jamais payé, comme leurs confrères de France, ni les magnifiques folies de Versailles, ni les autres dilapidations de la cour du roi Soleil.

Aujourd'hui, dans le Bugey libre, travailleur et industrieux, le bien-être s'est encore accru. L'aisance est partout, les usines enrichissent les vallées ; l'agriculteur, devenu propriétaire, travaille avec la plus tenace énergie ; s'il vit avec économie, c'est qu'il pense à l'avenir de ses enfants ; mais il porte la tête haute, il a le regard droit et ouvert ct quand l'ennemi demande quelques milliards à la patrie, froidement, il tire son bas de laine, en sort ses économies et, tout en frottant son fusil, en prévision d'accidents futurs, il paie la rançon du pays sans hésiter et sans marchander.

Car c'est lui désormais qui est le seigneur et maître de la terre de France et il le sait.

LINGUISTIQUE

« Hâtons-nous de recueillir les débris des patois, comme font les archéologues des vieux pots cassés. C'est l'heure. »

PUITSPELU.

« Le jargon ou dialecte d'un peuple est le monument fondamental de son histoire », a dit un écrivain. Notre patois a conservé des traces du celtique et du roman. Peut-être remonte-t-il plus haut. Ce qui est certain, c'est que, malgré l'éloignement, il se rattache plus au savoyard et au dauphinois qu'au bressan. Je n'étais pas compris en Bresse et je causais facilement avec les laboureurs des environs de Chambéry.

Comme nous, ils prononcent le *ch* et le *j* en faisant glisser la langue entre les dents et l'alphabet français n'a aucune lettre qui exprime ce son. Le Bressan prononce ces lettres comme *z*, comme *s*, comme *dz* ; ce qui prouve une autre origine, un autre peuple.

Si donc une guerre civile venait à éclater entre Bugistes et Bressans, rien ne serait plus facile que de reconnaître la nationalité des prisonniers. Il suffirait de leur faire prononcer en patois : « Bonjour, José ; appelez votre chien... » et on pourrait de suite disposer de leur sort, sans avoir crainte aucune de se tromper.

Voici quelques mots des plus usités :

Patois d'Ambérieu : abada, lâcher, faire sortir; *aduire*, amener; *affaner*, faire un gain; *boba*, moue ; *braya*, culotte ; *buiro*, beurre ; *batillon*, battoir ; *cherre*, tomber; *creu*, berceau ; *curtil*, jardin ; *daille*, faux ; *darbon*, taupe ; *dressire*, sentier ; *éternir*, faire la litière; *écourre*, battre ; *faqua*, poche ; *foua*, feu ; *fenna*, femme ; *fla*, souffle; *goyetta* ou *goy*, serpette ; *grollâ*, secouer ; *jin*, point; *landi*, chenet: *leu*, lui ; *lé*, elle ; *modar*, partir ; *nui*, noix ; *nant*, ruisseau ; *niolla*, nuée ; *œillir*, ouiller, remplir complètement un vase. Ce mot rapelle que jadis, lorsqu'on remplissait un vase vinaire, on couvrait le vin d'une légère couche d'huile pour le garantir de l'air ; d'où l'usage de verser dans son verre la première goutte de vin, quand on débouche une bouteille, *Ora*, vent ; *ores*, à présent ; *pachi*, convention, *panâ*, essuyer ; *pogna*, gâteau ; *quinson*, pinson ; *rampui*, rameau, buis ; *rapetassar*, raccommoder ; *revola*, fête, dîner qu'on donne aux ouvriers après une récolte; *serva*, réservoir; *segrolar*, secouer ; *treyve*, carrefour ; *tretui*, tous ; *tot-ore*, tout à l'heure ; *volant*, faucille; *vezon*, ver ; *viollet*, petit sentier à talon ; *vogua*, fête populaire ; *vendemiè*, vendanges ; *vendemi*, vendanger.

Jours de la semaine : Delon, demar, demècre, dejon, devendre, desème, diomène.

Les mois : Janvie, fevri, mar, avri, mé, jon, jullié, ou, setembre, ottobro, nevembro, decembro.

Patois de Jujurieux :

Pré de l'égliaze, luen de Dyé.
Près de l'église, loin de Dieu.

É dans lo vyeu tepin k'on fâ de bèna sopa.
C'est dans les vieux pots qu'on fait de bonne soupe.

Séson de sèccresse, bena séson.
Saison de sécheresse, bonne saison.

Aceta lo bin ruinâ, poui la méson féta.
Achète le bien ruiné, puis la maison faite.

A côté du patois des paysans, le peuple des villes a introduit, dans le français, une foule d'expressions qui ont l'air d'appartenir à une espèce de langue verte. Quelques-unes font image et sont plus expressives que le français.

En voici quelques-unes prises au hasard :

Aboser, écraser ; *agriper*, saisir ; *à cha un*, l'un après l'autre ; *à croupeton*, sur ses talons ; *alagnes*, noisettes ; *bambanne*, flâneur ; *bornicle*, individu qui a la vue basse ; *se ballader*, se promener ; *barjaque*, femme qui parle à tort et à travers ; *bicler*, loucher ; *catiller*, chatouiller ; *coquon*, œuf.

Califourchon, à cheval sur les épaules. M. Martin-Rey, l'archéologue, disait que, de Genève à la Rochelle, le mot *cali* voulait dire, en patois, un che-

val. *Côgne*, mendiant ; *décanicher*, mettre dehors ; *druger*, danser ; *écrabouiller*, écraser ; *fioler*, griser ; *farrettes*, petites affaires : *frisquet*, petit froid ; *gabouille*, boue ; *gavolée*, flambée ; *glin-glin*, le petit doigt ; *hachon*, petite hache ; *jicler*, lancer un liquide avec violence ; *jinguer*, remuer les jambes ; *lanterner*, flâner ; *larmouise*, petit lézard de murailles. Le *Petit Larousse Bugeysien* donne comme un proverbe bugiste que : « le chien est l'ami de l'homme ; plus que la femme, mais moins que la larmouise ». Serait-ce une malice du *dictionnaire* bugiste ? *Matefaim*, pâtisserie faite avec de la farine, des œufs, du lait, du beurre et cuite vivement à la poêle ; la tourner offre de grandes difficultés ; *ouvrée*, mesure pour les vignes ; *patrigoter*, embrouiller ; *pitrogner*, serrer violemment dans ses doigts ; *quincher*, crier ; *radée*, averse ; ce qu'en Bresse on appelle une « batrace ; » *rucler*, brûler ; *sagoin*, vilain monsieur ; *sampeillée*, rixe ; *sicotti*, tapage ; *taune*, grosse mouche, *tupin*, pot ; *vannée*, ce que peut contenir un van.

On aura remarqué combien catiller, écrabouiller, frisquet, jicler, pitrogner sont plus jolis et plus expressifs que leur équivalent français. Voir le *Petit Larousse Bugeysien*, par Auguste Arène, à Nantua, le spirituel fondateur de *l'Abeille du Bugey et du Pays de Gex*, 1887, in-4°.

FORMULETTES

A Poncin, pour endormir les enfants, on a une mélopée douce et charmante :

No no, patatin,	No no, patatin (onomatopée)
La coveta dé Poncin,	La poule couveuse de Poncin,
La polailla grisa	La poule grise
Qué foui per la via,	Qui fuit dans le chemin.
Lo pollet coquard	Le poulet coquard (qui commence à porter la crête)
Qué foui per lo prá.	Qui fuit, qui court à travers les prés...
(Da capo, à perpétuité.)	

Le Vendredi-Saint, les mères disent à leurs enfants :

— E y é lo jor qué lo Sauveur é mort ! Tui lo zizeaux des boé jonnent !

— Y ne mejont ren ?

— Ren !

— C'est le jour que le Sauveur est mort ! Tous les oiseaux des bois font abstinence ; ils jeûnent.

— Ils ne mangent rien ?

— Rien !

Et les enfants sont émerveillés !

Ce n'est que plus tard qu'ils apprennent que ce sont les oiseaux de bois qui ne mangent rien et non pas les oiseaux qui sont dans les bois. C'est à tout âge que la science désenchante.

Dans les pays de vignobles, chaque vigne a une maisonnette, un grangeon, bâtiment plus ou moins

vaste, plus ou moins important, qui contient un pressoir, des cuves, un cellier, une cave, les outils et une salle où on se repose et où on se réunit.

C'est la maison de campagne du paysan ; c'est là qu'il oublie les soucis du ménage et les pénibles travaux de son état. Ces petits cottages dispersés sur le flanc des collines animent le paysage et lui donnent une singulière gaieté.

Tandis que la femme travaille dans la plaine, sarcle et pioche, cultive le chanvre et la rave, coupe l'herbe pour le bétail et fait de lourds fardeaux qu'elle apporte sur sa tête à la maison, le mari, avec ses fils, si la vigne lui appartient ; avec ses camarades, s'il travaille à moitié fruits pour un propriétaire, creuse les preuves, y courbe les sarments, plante des échalas, couvre la terre de fumier, attache les jeunes plants, arrache les mauvaises herbes et fait la vendange au temps voulu. Quatre ou cinq fois par jour, il entre au grangeon pour y faire ses repas, fuir le soleil ou la pluie, et il ne revient chez lui qu'à la nuit. Là, il retrouve la famille, et mange la soupe avec les enfants. L'hiver, chacun met son écuelle pleine de vin à terre, devant le feu. Le plus souvent on ajoute une croûte de pain grillé dans le vin et on ne la mange qu'à la fin, comme dessert. Les écuelles sont plus ou moins grandes, suivant l'âge et le sexe, mais chacun a la sienne, même les petits marmots.

Cette vie n'a qu'une variante. Le samedi soir ou le

dimanche, les hommes mangent la fricassée au grangeon ; parlent politique, causent du temps et des affaires; autrefois, ils y mêlaient des contes merveilleux, parlant d'apparitions, de sortilèges et de sorts. Ces récits, comme ceux des matelots du gaillard d'avant, mériteraient souvent d'être recueillis par un historien. Aujourd'hui, on les remplace généralement par les combats ou les événements auxquels on a pris part, en Afrique, au Mexique, en Crimée, au Tonkin ou dans l'année terrible où chacun a fait vaillamment le coup de feu.

Pour les grandes fêtes, on se réunissait nombreux et joyeux, on faisait alors une petite cérémonie qui ne manquait pas d'originalité.

Comme on tirait au tonneau, on vidait les pots sans les compter; on s'égayait, on chantait, mais ces fortes têtes étaient à l'abri de l'ivresse et quand on se retirait, c'était d'un pas ferme qu'on descendait la côte escarpée. On s'était d'ailleurs rendu compte de la force de résistance de chacun.

Avant de se séparer, on avait bu la dernière bordée, avec gravité et solennité.

Chacun à son tour se levait, prenait une écuelle pleine qu'il tenait d'une main ferme et chantait :

Qui sera tant ivre,
Qu'il ne pourra dire :
Bois, bon blanc, vieux, barbe grise, bois ;
Bois, bon blanc, barbe grise.

Bois, bon blanc, vieux, barbe grise, bois;
Bois, bon blanc, barbe grise!

Il fallait alors vider la coupe ou le verre sans trembler et sans répandre une goutte du précieux liquide.

Si on tremblait, si on bredouillait, si on perdait la mémoire ou qu'on changeât les mots du rite sacré, les rires éclataient; les convives se levaient, entouraient le coupable et lui faisaient subir un supplice cruel et déshonorant. On lui faisait avaler un verre d'eau.

Ajoutons, pour être vrai, qu'on en arrivait rarement à cette terrible extrémité.

Toutes les épreuves subies victorieusement, on partait et on se séparait en amis.

Rappelons encore, pour faire connaître toute la gravité de cette punition, que jamais un vigneron bugiste ne boit ou n'a bu de l'eau et dans bien des communes, on ne serait pas aussi coulant sur cet article que dans le canton d'Ambérieu.

Un jour ma grand'mère dit à la cuisinière:

— Claudine, tu devrais mettre un pot à eau sur la table. En prendrait qui voudrait.

— Oh! Madame, dit la pauvre fille en pâlissant, jamais je n'oserais faire un pareil affront à votre maison. Que dirait-on dans le pays si on savait qu'à la Barre il y a de l'eau sur la table de la cuisine?

Sans doute, la bonne connaissait l'aventure qui était arrivée à Cerdon.

Un vigneron avait mis de l'eau dans des tonneaux de vin vendus à des Dauphinois.

Des Dauphinois ! c'était pourtant bien là une circonstance atténuante !

L'affaire s'ébruita. Un Cerdonais avait porté atteinte à l'honneur des vins du pays ! Le vin de Cerdon allait passer en Dauphiné pour de la piquette !

On fit une enquête. Elle fut accablante.

On voulait lyncher le coupable.

On décida que les victimes ne se feraient pas justice elles-mêmes et qu'on se réunirait en tribunal.

Le coupable fut attiré dans un grangeon et, en entrant, il reconnut avec terreur qu'il était en présence d'un tribunal et que ses juges seraient sans pitié.

On entendit des témoins et le crime fut avéré.

On parlait déjà de la mort ou d'une prison perpétuelle. Le président opina pour une peine plus affreuse et entraînant ses collègues dans son avis rigoureux, il obtint, à la majorité d'une voix, que le criminel serait condamné à boire un verre d'eau sous la halle, en présence du peuple assemblé.

A l'audition de cette sentence terrible, le coupable déclara qu'il préférait la mort.

Il n'avait jamais bu d'eau de sa vie et en avaler devant la foule serait verser sur lui une honte qui rejaillirait à perpétuité sur ses enfants ; il affirma en conséquence qu'il ne s'y soumettrait jamais...

Puis, repoussant l'outrage, il montra que le vin de Cerdon était au-dessus de toute attaque et qu'on ne devrait pas punir aussi cruellement un homme dont tout le méfait, d'ailleurs, n'avait nui qu'à des Dauphinois !

Ce raisonnement troubla les juges. On s'agita, on intervint ; l'assemblée se partagea en deux camps ; quelques voix soulevèrent la question d'incompétence ; d'autres demandèrent une commutation de la peine, un sursis et... je crois qu'il ne but pas le verre d'eau.

Mais comme le pays avait pris feu !

Ah ! c'est qu'une peine infamante est bien pire que la mort !

L'histoire du vigneron de Cerdon est encore aujourd'hui dans toutes les bouches et dans tous les cœurs.

DICTONS

Si les vallées sont industrieuses et riches, les montagnes, quand elles n'ont ni bois ni pâturages, sont parfois pauvres et misérables. Jadis, les habitants des hauts plateaux émigraient pendant l'hiver ; ils allaient au loin peigner le chanvre et les vieillards mendiaient. Comme en Savoie et en Dauphiné,

ils s'ennuyaient dans la neige, descendaient dans la plaine, y buvaient du vin à satiété et disaient :

On bâton ben mena
Vaut mé qu'ina péyra dé bous.

Un bâton bien mené vaut mieux qu'une paire de bœufs.

Aujourd'hui, les fruitières et une foule de petites industries, comme la clouterie et le tissage, les retiennent chez eux. Ils y ont gagné plus d'aisance et plus de dignité, quoique la mendicité n'ait pas entièrement disparu.

On les accusait aussi d'être processifs et chicaneurs ; ils étudiaient le Code avec soin ; donnaient, au besoin, des consultations et entamaient alors ce dialogue bien connu :

— Oh ! Jean !

— Plaît-y ?

— Descendi vay.

— Perqué fâré ? Eté per penna o avocassâ.

Est-ce pour peigner ou avocasser ?

Dans le premier cas, Jean prenait son peigne ; dans le second, son Code qui ne le quittait jamais. Jean, c'était tout le monde et la finesse montagnarde était aussi habile, aussi retorse que le savoir d'un vieil avoué.

Le cri d'encouragement des Bugistes, d'en haut ou d'en bas, est « Allin, zou ! » Allons, zou !

Quelques étymologistes ont cru voir là une invo-

cation à Jupiter qui avait succédé à Esus, dans l'esprit de nos aïeux.

Quoi qu'il en soit, cette invocation, cette excitation au travail a plus d'énergie, de bravoure que la plainte langoureuse des Foréziens : « Ah ! bonni gins ! » Ah ! bonnes gens ! ou le gémissement habituel des Bressans : « Ah ! malhuru ! »

La différence du caractère de ces trois peuples se voit tout entière dans ces deux mots.

Les Bressans assurent qu'en Bugey, le plus honnête homme a volé deux paires de bœufs.

Les Bugistes aussitôt ripostent que six Bressans et six melons font la douzaine.

Ne croyez ni les uns ni les autres ; mais, d'après cela, voyez l'état d'âme des deux provinces sœurs qui, d'ailleurs, toutes deux, ont bec et ongles et qui s'en servent.

Les bonnes femmes de la montagne prétendent que l'abondance des noisettes coïncide généralement avec l'augmentation des naissances dans les ménages.

A vérifier.

On dit aussi dans le bas Bugey :

Saëson d'alagnes, saëson de basques.
Saison de noisettes, saison d'enfants naturels.

Les observateurs ont cru s'apercevoir que la cueillette des noisettes dans les bois facilite étrangement les liaisons dangereuses.

Ou y a de chance quemint on meron que s'étranglie en mesant dé bouiro.

Il a de la chance comme un chat qui s'étrangle en mangeant du beurre.

S'applique à un homme qui n'a pas de réussite.

On dit aussi d'un homme violent :

Il est patient comme un chat qui s'étrangle.

On appelle *Gota-solet* celui qui vit seul et n'invite pas ses voisins à sa table. Dans nos pays hospitaliers, c'est une grave injure.

Y rovré la gorra et né mort niou.

Il ouvre la bouche et ne mord personne.

Beaucoup de menaces sans effet.

Elle a fait Pâques avant Rameaux.

Se dit d'une jeune fille qui a donné des acomptes à son fiancé.

E'iet lo rablo qu'é dit *masséra* ou panais.

C'est le racloir qui appelle *mâchuré* le balai du four.

Tint qué tint ; babouin qu'é demandé.

Qui tient, tient ; qui possède, possède; est sûr de son affaire. Babouin, sauteur, saltimbanque, vagabond, qui demande à emprunter et, sans doute, ne rendra pas.

C'est là réponse de la fourmi à la cigale.

En Lyonnais, au lieu de *Babouin*, on dit : *Bartavella,* étourneau, homme léger.

La réponse est la même.

Quand tui lo mondo s'édon,
Nion né sé crevon.

Quand tout le monde s'aide, personne ne se crève.

Nion vient évidemment du latin *nemo*.

Per allâ long, faut alla plan.
Pour aller loin, il faut aller doucement.

Se dit partout.

L'arjin n'a pas dé coua ; é y é malaisa a teni.

L'argent n'a pas de queue ; il n'est pas facile de le tenir, ou de le gagner, de le conserver.

Avry moilla
Fà mai follia.

Avril mouillé fait mai feuillé.

Né en févri vaut de matras.

La neige de février vaut du fumier.

On dit à Ambérieu :

Quand lô polet é gravètont, é n'est rin ;
Quant la polaille s'in mêlont, é y est tot fotou.

Quand les poulets courent, pas de mal ;
Si les poules s'en mêlent, tout est perdu.

On dit encore :

Polet qui foui, polaille qui covê, polailler pé bas.

Poulet qui court, poule qui couve, poulailler bien bas.

Quand le mari court la pretentaine, pendant que la femme fait des enfants, la maison est perdue.

N'y a pas que lo renard qué minge la polaille.

Il n'y a pas que le renard qui mange les poules.

La fan é on bon queseni.

La faim est un bon cuisinier.

Qu'été qué los homo fan entre eux et les fene ne povian pas ?

Qu'est-ce que les hommes font entre eux et que les femmes ne peuvent pas ? (se confesser).

Qu'été qu'é plin dé vianda lo jor, voédo la net ?

Qui est-ce qui est plein de viande le jour, vide la nuit ? (des souliers).

Qu'été torjo à l'abri, torjo mollia ?

Qui est-ce qui est toujours à l'abri, toujours mouillé ? (la langue).

Dvindro, to bon to moindro.

Le vendredi, le temps est toujours très beau ou très mauvais.

Jamé corbô n'a eu canari.

Jamais corbeau n'a fait éclore canari.

Vielle fena é grand vint ne couront pas pé rin.

Vieille femme et grand vent ne courent pas pour rien (sans motif).

Vint qui gèle, bise qui dégèle, fenna qui parle latin ne signifiont rien de bin.

Vent du midi qui gèle, bise (du nord) qui dégèle, femme qui parle latin n'annoncent rien de bon.

E fâ mâ deveni viou ;
Mé viou, mé soffran :

Il fait mauvais devenir vieux :
Plus on est vieux, plus on est souffrant.

Quand y plo à la San Médard,
Y plo quaranta jor ple tard.

Quand il pleut le jour de la fête de saint Médard,
Il pleut les quarante jours suivants.

Proverbe connu partout.

A la Madeleina
L'alagne est pleina :
A la Sen-Laurent
Gaitie ce qu'é ia dedein.

A la Madeleine
La noisette est pleine ;
A la Saint-Laurent,
Regarde ce qu'il y a dedans.

(Variante) Pour la Madeleine
La noisette est pleine ;
A la mi-avril
Regardez-y (*Il n'y a rien.*)

Chi voe étré mordou, n'a qu'a tirà lo chin per la coua.

Qui veut être mordu, n'a qu'à tirer le chien par la queue.

Ici comme à Paris,
Qu'a d'arjint a d'amis.

Pas de traduction.

On dit dans le Haut-Bugey :

Feille avar, vasse amon.

Il faut que les filles descendent et que les vaches montent.

Une vache du pays bas qui monte à la montagne fait bon profit, parce qu'au lieu de foin humide, ou de blache, elle mange du foin léger et aromatisé. Au contraire, la fille de la montagne, qui a eu de rudes journées sur les coteaux escarpés et qui n'y a mangé que du pain d'orge, est plus heureuse en descendant vers le plat pays, où elle a du pain de froment et moins de peine.

On dit de même dans les Hautes-Alpes :

Touta filia que mouanta, touta vacha que descende fa manida fi.

I vo miao être cavelo de Talchao, que féne de Bion.

Il vaut mieux être jument à Talissieux que femme à Béon.

Les femmes de cette dernière localité sont, en effet, soumises à un travail des plus pénibles et des plus durs.

Per cognetret on Valromeyson, è faut dremi sept ans avouet lui et, le septiemo an, on voudreu qué lé diablo l'ousset importa.

Pour bien connaître le caractère d'un Valromeysan, il faut dormir (coucher) sept ans avec lui et, la septième année, on voudrait que le diable l'eût emporté.

Y ié pe facilo de garda na vanna de pouzes où seloua qué de garda na feille.

Il est plus facile de garder un plein van de puces au soleil que de garder une fille.



Jamé trossa de cotillon
N'a dezonora n'a maizon.

Jamais fille qui a perdu son honneur n'a déshonoré une famille ; elle n'a fait tort qu'à elle-même.

Grossa téta, prin co
Le quemencemin d'on fo.

Grosse tête et cou mince,c'est le commencement d'un fou.

É né pas la vasse que bramé le mé qu'a le mé de lacé.

Ce n'est pas la vache qui mugit le plus fort qui a le plus de lait (qui rapporte le plus).

Le Valromeysan qui m'a donné ce dicton m'a juré qu'il ne s'appliquait à aucun discoureur de ce temps-ci. Je l'ai cru.

On a fait les *Français peints par eux-mêmes*, tableaux rapides, vivants, vrais, spirituels, mordants, où chacun s'est reconnu et qui ont eu le plus vif succès.

Voici les *Bugistes satirisés par eux-mêmes ;* railleries aiguës et piquantes qui prouvent que la caricature vit même au village et qu'il y a autant de maligne moquerie sous le chaume que sous l'ardoise. Car ce sont bien des agriculteurs qui se sont si finement observés entre eux. Ces esquisses, quelquefois cruelles, tiennent souvent à des rivalités de clochers. Je les ai reçues de partout et je regrette qu'elles ne soient ni plus nombreuses, ni plus complètes ; mais j'espère bien que nul ne s'y reconnaîtra.

A tout seigneur, tout honneur et je vais commencer par...

Mais, au fait, qui est seigneur du Bugey? Quelle est notre capitale?

Est-ce Belley ou Nantua?

Jadis c'était Saint-Rambert. Il n'est plus aujourd'hui qu'un simple chef-lieu de canton.

On ne m'a rien dit de Belley; je vais ouvrir le feu sur Nantua.

La jolie petite ville, qui a Maria Mâtre pour protectrice et pour patronne, est active, industrieuse, intelligente. Elle avait jadis un immense roulage; le chemin de fer d'Ambérieu l'a tué; elle a aujourd'hui un embranchement qui la ressucite; elle a des usines, des filatures, un tissage actif de soieries, des tourneries, et surtout d'importants ateliers de cordonnerie. Le culte de saint Crépin et de saint Crépinien y a été florissant. De là, prenant la partie pour le tout, comme s'ils étaient tous cordonniers, on a, dès la plus haute antiquité, appelé les Nantuaciens *patte à cul.* C'est à tort.

En réalité, ils ne font plus qu'une infime minorité. Les citadins, eux-mêmes, s'appellent *Enfants de Maria Mâtre*, et quelquefois *Catholards.*

D'où vient ce nom?

Consultons le *Petit Larousse Bugeysien*, et si on n'y trouve pas d'une manière absolue ce qu'on y cherche, on l'y apercevra par à peu près :



« *Catholard*, dit ce livre précieux, est le surnom donné aux habitants de l'Helnonaise, autrement dit : la terre de Nantua.

« Jadis, lors des rivalités de paroisses, les habitants avaient leurs noms de guerre. Ceux d'Oyonnax se nommaient les *Fœtias*, ceux d'Hotonnes, les *Tiaques*, ceux de Groissiat les *Raviers*.

« L'abbé Cabanet prétendait que catholard voulait dire mauvais catholique et que ce nom leur était donné par les Genevois que l'on traitait de *parpaillots*.

« M. le baron de Mornay disait que catholard venait du mot *Catelle*, nom donné, à Nantua, à la poulie autour de laquelle s'enroule la corde qui sert à hisser le bois dans les greniers. »

Il me semble que c'est un peu tiré par les cheveux.

Ici, le *Dictionnaire* cite une histoire de Gargantua où il est question de lièvres et de chèvres ; on me permettra d'y renvoyer le lecteur.

J'arrive à une raillerie sanglante et je la donne quand même :

« A Poncin, dit-on, si on veut boire une bouteille de bon vin avec un honnête homme, il faut y mener l'homme, porter le vin et faire en sorte qu'ils n'y couchent pas. »

Ce dicton injurieux, que rien ne justifie, semble venir de voisins jaloux. On voudrait voir ailleurs la Justice de Paix et le Canton, et l'on sait que le déni-

grement tue. A quoi tient donc l'honneur des gens et des pays ?

Nous dirons à Poncin, pour le consoler, que le mot n'a pas été inventé pour lui. La Savoie et le Dauphiné, à ma connaissance, l'appliquent à plusieurs localités.

Autre injustice, ou plutôt : simple exagération.

Dans toute la contrée, on dit :

« *Lo gormands d'Amberû* »; les gourmands d'Ambérieu.

Pourquoi, contre nous, une accusation aussi justement méritée par Saint-Jean-le-Vieux, Jujurieux, Lagnieu, Saint-Rambert, Hauteville, Champagne, Virieu-le-Grand, Nantua, et surtout !... Oh ! surtout par Belley, dont le péché mignon a été si justement célébré par Brillat-Savarin ?

La cuisine de Belley n'a-t-elle pas été chantée sur tous les tons, et naguère un livre exquis : *La Table au pays de Brillat-Savarin*, par M. Lucien Tendret, n'a-t-il pas révélé que le dieu des festins n'avait nulle part des fidèles plus nombreux et plus convaincus que sur les bords enchantés du Furand ? Le Bugey tout entier n'a-t-il pas le culte de la broche et des fins morceaux ? Et quel est le Bugiste qui, en découpant, ne connaît pas de suite sur quel côté une perdrix a l'habitude de dormir, et par conséquent quelle est l'aile la plus fine et la plus délicate ? C'est une des

premières choses que les parents apprennent à leurs enfants, et ces traditions ne se perdent jamais.

Ici, j'ouvre une parenthèse.

Je voudrais raconter aux messieurs une histoire un peu rabelaisienne.

Oserai-je prier les Dames de s'évanouir un instant?

Je serai bref.

L'œuvre de M. Tendret, *La Table au pays de Brillat-Savarin*, nous a révélé un prosateur de premier ordre, un écrivain de race, un penseur sérieux sous un air léger, et nos arrière-petits-neveux ne me démentiront pas.

Son livre m'a fait rêver. Que de souvenirs n'a-t-il pas évoqués! Que de tableaux rapides j'ai revus, me rappelant de beaux pays, de bonnes gens, de douces choses! Allez-y et vous serez de mon avis; c'est une contrée qu'on aime. Après avoir lu ces charmants récits, qui ne voudra visiter la jolie capitale bugeysienne, la ville de saint Anthelme, du général Dallemagne, de Récamier, de Richerand, de Brillat-Savarin; la citadelle de Pierre-Châtel (1), berceau de l'Ordre de l'Annonciade, le Colombier, la Chartreuse d'Arvières, Ceyzérieu, le Valromey, Virieu-le-Grand, pays de l'*Astrée* et toute cette contree heureuse qui, de l'art de bien vivre, a su se faire une institution?

(1) Le *Dictionnaire de Larousse* confond la Chartreuse de Portes avec la citadelle de Pierre-Châtel.

Et, grâce au livre de M. Tendret, voici que le goût des récits de table a refleuri. Bientôt, chacun dira la sienne, comme à Tarascon. Et tenez, moi-même, de qui ce n'est pas le métier, je vais vous payer mon écot, véritable récit de dessert.

Dans ma jeunesse, Ambérieu avait la fortune de posséder un hôtel de premier ordre. A ce point de vue, il damait le pion à tout le département.

C'était connu.

Roger, maître et chef de ces fournaux, en eût remontré à Trompette et à Carême. Il était d'ailleurs puissamment aidé par ses fournisseurs qui lui apportaient le lait des Alymes, le beurre du Saint-Rambert, les fruits de Lagnieu, les truites, les lottes incomparables, les anguilles, les écrevisses de l'Albarine, les lièvres de la montagne, fins, lourds et sentant le serpolet, les cailles rondelettes engraissées dans la plaine de la Rivière-d'Ain, les perdrix descendues des rochers, les grives des vignobles voisins... Ah! comme les gourmets s'en léchaient les doigts, comme l'eau leur en venait à la bouche! Et les petites poulardes si fines et si dodues de Bény ou de Marboz! A part la taille, on les eût prises pour des bec-figues. Demandez au général Verdier s'il les connaissait! On eût payé cher, au café Anglais ou chez Véry, pour avoir des rôtis pareils, cuits à la broche, devant un feu clair de ceps de vigne et de sarments, dorés comme avec un pinceau, tendres

comme la rosée et d'une odeur si réjouissante que les passants les plus pressés ralentissaient le pas malgré eux devant l'hôtel.

Quant aux vins, ils étaient cités ; ils venaient des meilleurs crûs de la Bourgogne ou du Beaujolais. A cette époque heureuse, ils n'étaient pas encore frelatés. Pur jus de vigne, c'était un rayon de soleil dans le verre, un nectar savoureux dans le palais, et comme une douce flamme dans l'estomac.

Mais, parfois, quand venaient de riches étrangers et que le maître était de bonne humeur, il y avait une variante au festin.

Roger apportait solennellement une bouteille poudreuse ; il la débouchait avec méthode et la versait avec précaution :

— Goûtez-moi cela, disait-il d'un ton goguenard... Qu'en pensez-vous ?

— Cela ? répondait un convive... mais... c'est du Bordeaux... ou des Pyrénées.

— Non, non, disait un autre ; c'est du Narbonne... ou des Côtes du Rhône... attendez donc...

— Oui, oui, je sais, répondait Roger triomphant... Mais, vous n'y êtes pas. C'est tout uniment de la piquette du Bugey... comme on dit à Lyon.

C'est de la *Dauphine* (1)... Ah ! il y en a eu peu cette année-là.

(1) Vignoble du Dr Amédée Bonnet.

Une autre fois c'était du Seyssel, du Manicle, du Machurat... Et il ajoutait à voix basse, avec un air de mépris :

— J'en ai peu... Mais, ils ne sont pas fichus d'avoir le pareil à Paris !

Et les connaisseurs étaient de son avis.

Pendant douze ans, il trôna dans la petite ville, attirant chaises de poste, berlines, calèches, landaus, voitures de tout calibre et de tous pays, donnant des dîners pour noces, fêtes ou réunions. Il arrondissait sa fortune ; mais ayant marié son fils à Bourg, il se sentit invinciblement attiré vers le chef-lieu du département. D'ailleurs sa femme se mourait d'ennui loin de son fils. On ne pouvait rester.

Justement, il apprit qu'un vieil hôtel, jadis célèbre, mais qui périclitait, était à vendre, dans le paradis de ses rêves. Il n'y avait pas un instant à perdre ; il y courut, enleva l'affaire et acheta.

Mais il fallait se débarrasser de son établissement. Il savait que Sapin s'ennuyait à Belley. C'était un bon cuisinier. Il lui écrivit et lui fit des conditions telles que celui-ci accepta.

Seulement, Sapin avait besoin de deux ou trois semaines pour liquider. Que faire de l'hôtel de l'Europe en attendant ?

Vendeur et preneur eurent bientôt trouvé un joint.

A côté de l'hôtel, étaient deux amis, deux clients, le mari et la femme, charcutiers honnêtes et intelli-



gents. Lui avait été artilleur et il connaissait le maniement des chevaux; elle avait été cordon-bleu dans une grande maison du pays. Tous deux consentirent à tenir l'hôtel ouvert jusqu'à l'arrivée de Sapin. C'était, du reste, pour si peu de temps! Ni le magasin ni l'hôtel ne devaient en souffrir.

Roger partit avec empressement.

Ce fut un grand jour pour la petite ville désœuvrée que celui où Louis Bonnet vint s'asseoir devant la porte du café-restaurant, pendant que la grosse Marie, les manches retroussées, allumait et faisait ronfler ses fourneaux.

Les bonnes avaient tout lavé à grande eau.

Dès le matin, le public se présenta. On causa, on entra, on s'assit, on se fit servir. C'est si amusant le nouveau! Les pensionnaires vinrent déjeuner et ils trouvèrent l'ordinaire parfait. L'après-midi ne fut pas moins beau; tout le monde voulut voir; on demanda des extra, on chanta. Jamais l'hôtel n'avait été si gai, la salle du café si remplie, le billard si disputé; à dîner, la table d'hôte plus garnie. La recette menaçait d'atteindre le maximum des jours de foire ou de marché; décidément c'était un beau jour. Louis ayant eu besoin de monnaie, sa femme lui montra la caisse pleine et le maître d'hôtel improvisé s'en frotta joyeusement les mains.

« Si cela dure, pensa-t-il, ce métier a vraiment du bon. »

Mais quel est le chemin qui n'a pas d'épines ?

Le soir, une voiture, pesamment chargée, parut dans la vallée, gravit la pente de la grande rue et s'arrêta devant l'hôtel. Un jeune voyageur de commerce en descendit ; c'était un habitué ; il paraissait fatigué, las, courbaturé et d'assez méchante humeur.

— Roger n'y est pas ? dit-il, en voyant des visages inconnus.

— M. Roger est à Bourg et c'est moi qui le remplace pour le moment, répondit Louis, son chapeau à la main. Monsieur peut entrer ; on lui donnera tout ce qu'il voudra.

Et prenant le cheval par la bride, en homme entendu, il le conduisit à l'écurie.

La voiture, qui avait des marchandises, fut poussée dans une remise à part et fermée à clé. On pouvait être tranquille pour la nuit.

Pendant que Louis s'occupait du vigoureux alezan, le voyageur traversait la salle commune et, en homme qui connaît les lieux, pénétra dans une petite pièce assez proprette, indépendante et qui servait de salle à manger ou de salon pour les voyageurs distingués.

Il tomba sur un fauteuil, s'appuya contre la table et attendit.

Ce ne fut pas long ; la grosse Marie était déjà sur ses talons, obséquieuse, empressée et tout heureuse de la bonne aubaine qui se présentait.

Elle s'approcha en souriant.

— Comme ça, dit-elle de son air le plus aimable, qu'est-ce bien qu'on pourra servir à Monsieur?

— Je suis trop las pour souper, répondit le voyageur. J'ai eu mauvais temps ; donnez-moi une julienne et j'irai de suite me coucher.

La grosse Marie fit un soubresaut et recula d'un pas. Ses joues roses devinrent écarlates et sa voix vibra comme un clairon.

— Foutu polisson, s'écria-t-elle, en mettant les deux poings sur ses hanches ; c'est à moi que tu parles ? Sacripant ! Tu es dans une maison honnête, comme moi je suis une honnête femme. Allons, dehors. Va voir ailleurs si on t'en donnera et vite, vite. Il n'y a pour toi, ici, ni Julien, ni Julienne, entends-tu ? Ni Julien, ni Julienne, effronté !

A-t-on jamais vu?

Et mettant son large poignet sur le collet du malheureux, elle le secoua, l'arracha de son fauteuil et, indignée, le jeta au milieu de la salle où tous les buveurs étonnés se levèrent à la fois.

— Êtes-vous folle ? misérable ! dit le jeune homme exaspéré. Laissez-moi ou j'appelle.

— Tu appelleras ? polisson ! C'est moi qui appellerai... Louis ! Louis ! Au secours ! au secours ! Ce monsieur m'insulte, et il me menace, moi, par-dessus le marché.

Demande à ces Messieurs.

— Oui ! oui ! répondirent en chœur les habitués, qui d'emblée donnèrent tort à l'étranger.

— Il appelle votre femme folle et misérable, ajoutèrent les plus turbulents, qui n'avaient pas entendu autre chose.

— Vous ? s'écria Louis, menaçant, insulter ma femme ? Passez la porte, ou je vais prendre le bâton.

A ces mots, le public se jeta sur le voyageur et le poussa violemment dans la rue. Les passants accoururent et s'amassèrent autour de l'hôtel.

— Chassez-le, continua Louis. Je vais chercher la voiture et le cheval.

Le malheureux n'eut pas à courir loin ; un refuge était tout près. Il avait là, devant lui, l'*Écu de France* et le *Lion d'Or*. Il fendit les groupes et ce fut au *Lion d'Or* qu'il entra.

Là, au bureau de l'hôtel, devant les aubergistes surpris, le jeune voyageur, effaré, ahuri, meurtri, ne put rien expliquer ; il ne put jamais raconter ce qui lui était arrivé.

Au moment où il demandait un potage, une furie, une folle sans doute, s'était jetée sur lui et, sans provocation, l'avait insulté devant les consommateurs attablés ; le mari était accouru ; on l'avait poussé, maltraité et mis dehors.

Pendant ces récits, une foule curieuse s'amassa bientôt. Elle allait, venait de l'*Europe* au *Lion d'Or*, mais ne savait rien, n'apprenait rien.



Quand le cheval et la voiture arrivèrent, cent personnes les escortaient.

On fit entrer la voiture et le cheval sous la remise et, à grand'peine, on ferma la porte au nez des gens. Bientôt les gendarmes se présentèrent, mais on ne put absolument rien leur expliquer. Ils se rendirent à l'*Europe* et ce fut le même résultat.

— Qué lo mondo sont polisson ! vociférait la pudique charcutière à ses clients. Creye-z-o.

A la vue des gendarmes elle se tut. Aux questions du brigadier, elle ne répondit qu'en levant les épaules.

Louis, interrogé, ne put rien préciser. On avait manqué de convenance à sa femme, et c'était tout. Quant aux clients, suivant l'usage, personne n'avait rien vu. Les curieux n'étaient pas plus savants ; ils arrivaient.

Aux sourires mal contenus des plus malins, le brigadier crut deviner quelque propos de galanterie, un peu salé. Il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat. Il invita la foule à se retirer, et lui-même, par sa présence, maintint l'ordre dans la rue jusqu'au départ du dernier gamin.

Toute la nuit, l'ordre régna dans la petite cité.

Mais, le lendemain, fière de son triomphe, le voyageur parti, Marie voulut raconter l'événement.

— Qu'été donc qu'y demandavo, lo Monsse ? lui disaient cinq ou six commères, avides et curieuses, par goût et par état.

— Lui? vo volie lo savai? Ah! m'n'arma (1), c'est moi qui l'ai réglé, ce libertin! A peine là, au salon, ne m'a-t-il pas demandé une Julienne pour s'aller coucher?

— Eh ben! qu'est? e y est ina sopa.

— Une julienne? ripostèrent les voisines en éclatant de rire, c'est une soupe aux herbes.

— È y est on bollion.

— Ouh! lo grossa bétia!

— Bogra de Marion!

— Ina sopa? ah! mé! no z'en avions proh! (2) Comin? lo Monsse voliavo ina sopa?

— Pas autre chose, avant de s'aller coucher, le pauvre Monsieur qui avait l'air si las!

Et à ces révélations burlesques, les bonnes pièces s'enfuirent, s'envolèrent de tous les côtés et racontèrent de porte en porte que Marie avait battu un Monsieur coupable de lui avoir demandé un bouillon.

Ce fut un pétard dans le pays. Un incendie n'eût pas plus vivement agité la population.

Les polissons accoururent de tous les points et firent un effrayant charivari.

— Une julienne à moi, Marion! une julienne à moi! criaient-ils comme des forcenés.

(1) Sur mon âme! Locution éminemment bugiste. Le Ah! dame! des Parisiens.

(2) Nous en avions en abondance.

— Tu n'auras ni Julien ni Julienne, reprenaient-ils en se bousculant.

— Marie ! Marie ! je voudrais bien m'aller coucher.

— Que je t'attrape, disait Marie en paraissant avec un balai. Mais on était sur ses gardes et on se dispersait rapidement.

Le charcutier voulut les secouer, mais aussitôt les parents intervinrent, aussi nombreux et aussi railleurs que les enfants.

En toucher un ? il eût fallu voir !

Ni Louis ni sa femme ne purent désormais paraître sans être salués de clameurs bruyantes, au-dessus desquelles perçaient les mots de *Julien* et de *Julienne* aigus, âpres et retentissants. Ce fut à ne pas y tenir.

— A mé ina julienne, Marie ! hurlaient toute la journée les polissons.

Devant ce vacarme et ces cris, les habitués n'osèrent pas revenir.

Le vide se faisant, l'hôtel fut fermé jusqu'à l'arrivée de Sapin.

Quant au charcutier et à sa malheureuse femme, harcelés, épouvantés, ils disparurent. Un notaire vendit le fonds et on ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

L'hôtel, abandonné huit jours, eut de la peine à s'en relever, et, pendant six mois, personne n'eut l'audace de demander une julienne à Sapin.

L'histoire est authentique ; je l'ai vue ; mais je n'aurais jamais osé vous la dire sans le livre de M. Tendret.

Revenons à nos *dictons*.

Les dames peuvent revenir.

Au levant d'Ambérieu est un hameau, jadis forteresse formidable, qui gardait l'entrée des montagnes.

Là, je l'ai dit, fut un refuge des Gaulois, une forteresse des Romains, un palais des rois de Bourgogne, entre leurs trois villes capitales.

La ville fut, de tout temps, disputée par les Ambarres et les Séquanes, les Dauphinois et les Savoyards ; le siège de Saint-Germain, en 1316, est resté célèbre dans l'histoire.

Les habitants sont grands, forts et hardis.

On les appelle *Lo Farauds de San-German, les farauds de Saint-Germain*. Quand on a de tels titres de noblesse, n'est-il pas un peu permis d'être fier.

Mais, si les habitants de Saint-Germain sont orgueilleux, ils n'en ont pas moins une philosophie profonde, pratique, droite, pure, simple et dont les effets sont sublimes dans leur naïveté.

Elle se fonde sur la conscience, juge infaillible, et sur la responsabilité irréductible de la volonté.

« Il te sera fait suivant tes œuvres. »

Et c'est tout.

Un vieillard se mourait. Il avait l'effroi de l'inconnu ; il râlait dans le désespoir ; ses yeux, à moitié

éteints, étaient remplis de larmes et sa famille, agenouillée autour de lui, éprouvait ses angoises, ressentait ses douleurs et pleurait comme lui. Tout à coup, comme dans un mirage, il avait revu son petit grangeon blanc au pied de la haute roche de Salaise; sa vigne si bien travaillée, ses raisins mûrs prêts à être cueillis ; la vendange qui l'appelait, les vendangeurs qui gravissaient sans lui le petit sentier et, dans son hallucination, il avait cru entendre le bruit des chaînes qui roulaient dans les tonneaux ; le maillet qui serrait les douves et le pressoir qui gémissait sous les efforts du cabestan.

A cette vue, à ces bruits si connus, il n'avait pu se contenir. D'un effort suprême, il s'était mis sur son séant, avait battu l'air de ses mains étendues et s'était écrié :

« *Né volians pas mori !*

« *O ! Dama de la Côta ! brava Dama de Nièvro, sa suira, fétè me sailli d'ique !*

« *Attendie-mé, vos atros, nos allans vendemi !* »

(« Je ne veux pas mourir ! O Notre-Dame de la Côte ! bonne Dame de Nièvre, sa sœur, faites-moi sortir d'ici !

« Attendez-moi, vous autres, nous allons vendanger ! »)

Sa femme, qui n'avait peut-être jamais lu la *Critique de la Raison pure*, se leva, s'approcha, lui prit la main et, d'une voix douce et ferme, lui répondit :

« *Té né vo pas mori? Mé, no ne naisuans qué per cin!*

(« Tu ne veux pas mourir? Mais nous ne naissons que pour cela! »)

« *T'as tot vo, tot fé!*

(« Tu as tout vu, tout fait. »)

« *T'as labora, senna, meissonnâ.*

« *E y est torjo la mèma chosa.* »

(« Tu as labouré, semé, moissonné; c'est toujours la même chose. »)

« *T'as fé de prevons, cochi dé plants, matrassâ, sarclâ, benâ, tailla, lia, emondâ, vendemi, presserâ; t'as tot fé!* »

(« Tu as fait des preuves, tu y as couché des plants, tu as fumé, sarclé, biné, taillé, lié, vendangé, pressuré; tu as tout fait. »)

« *Horendray, ta jornâ è fenia; è faut allâ té fâre payâ; è y è justo.* »

(« Aujourd'hui, ta journée est finie; ta tâche est terminée; il faut aller te faire payer. C'est juste. »)

L'homme se tut; il regarda sa femme et répéta:

« *È y è justo.* »

Et calmé à cette idée immuable de justice qui gouverne l'univers; à cette pensée de rémunération que seule peut donner une autre vie à notre malheureuse humanité, le vieillard se remit sur son oreiller et s'endormit dans l'éternité en murmurant:

« *È y è justo.* »

De l'autre côté d'Ambérieu, au couchant, est un autre gros et riche village, le Tiret; il est caché dans un pli de terrain, au-dessous de belles forêts.

La générosité de la maison de Savoie permettait aux habitants de la contrée de prendre, dans ces riches fourrés, le bois dont ils avaient besoin. Quand la province fut annexée à la France, l'administration forestière voulut régulariser ces usages et on peut avouer qu'elle n'y réussit pas.

Dans toutes nos contrées de l'Est, jouir des biens du gouvernement fut regardé comme un droit et les habitants du Tiret firent comme les autres, ils puisèrent à pleines cordées dans les réserves qu'ils avaient sous la main.

Leur réputation de grapillage était si bien établie que lorsqu'en 1815, ils reçurent des Cosaques russes, eux-mêmes, le surnom qu'ils portent aujourd'hui, ce fut une explosion de joie dans tout le pays, et, bon gré mal gré, les *Cosaques du Tiret* passeront à la postérité, avec l'étiquette que les cavaliers du Dnieper leur ont donnée.

Mais les habitants du Tiret ne sont point fils des Slaves, comme l'a cru M. Bérard, député de l'Ain.

Voici ce qu'en dit l'auteur de *l'Invasion arabe dans le Bugey*, Lyon, 1889, in-8°, p. 3.

« Il n'est pas jusqu'aux soldats des alliés qui, à la suite des invasions de 1814 et 1815, n'aient définitivement adopté la patrie bugiste et ne s'y soient fixés, en refusant de retourner aux rives du Danube ou du Dnieper, tant est doux le ciel de France!

tant est fertile et riante notre terre de Bresse et du Bugey!

« J'en ai vu de nombreux exemples; on prétend même qu'un certain nombre d'habitants du hameau du Tiret, aux portes d'Ambérieu, sont fils des Cosaques qui, en 1815, ont campé en ce lieu et dont plusieurs, la paix faite, s'y sont fixés. »

Ceci est une erreur que je crois devoir rectifier.

Voici l'histoire authentique et vraie, telle que je l'ai entendu raconter vingt fois, par mon oncle, M. Corréard, maire d'Ambérieu (1).

En 1814, un parti d'Autrichiens, qui voulait aller d'Ambérieu à Belley, fut arrêté pendant trois jours, dans le défilé des Balmettes, par une poignée de francs-tireurs, ou paysans braconniers, sans chefs et sans organisation militaire. Ce fait eut un grand retentissement.

L'année suivante, un détachement nombreux de Cosaques dut se rendre de Belley à Lyon.

Les officiers furent prévenus que le pays n'était pas sûr; que les gorges de l'Albarine offraient un véritable danger et que les habitants étant pour l'Empereur, il y aurait peut-être des coups de fusil sur la route.

Les ordres étant précis, ces considérations ne pouvaient retenir les Russes. On couvrit la vallée

(1) Ancien soldat de la République, ancien capitaine des Volontaires de l'Ain, au siège de Mayence; docteur médecin; mort à Ambérieu, en 1851.



d'éclaireurs et les Cosaques se lancèrent dans les défilés comme un tourbillon de tempête.

Mais les temps étaient changés; l'Empereur n'était plus au milieu de son armée; on était las de la guerre et les francs-tireurs ne parurent pas. Les escadrons franchirent, sans opposition, les passages et, quand ils débouchèrent sous les ruines de la citadelle de Saint-Germain, à l'entrée de la plaine, ils sentirent qu'ils étaient sauvés.

Les autorités d'Ambérieu les attendaient et, pour leur faire oublier leur crainte, on mit toutes les provisions du pays à leur disposition.

Seulement, afin d'éviter tout conflit, on les fit camper en dehors de la petite ville, dans la plaine de Bellelièvre, au-dessous du village du Tiret. Les Cosaques eurent bien vite mis leurs chevaux au piquet, dressé leurs tentes et allumé leurs feux. Sous les yeux du maire et des notables, ils s'installèrent joyeux sur les bottes de paille qu'on leur avait prodiguées; les trompettes sonnèrent et le repas du soir commença.

Ces sonneries bizarres, ce spectacle insolite, ces hommes barbus à figure plate, au regard sauvage, à l'accoutrement primitif, les fusils en bandoulière; ces longues lances, ces petits chevaux à longs poils, hideux, mais infatigables, qui passaient partout, même à travers les vignes, sans broncher; ces tentes, ces feux, ces sentinelles, ces groupes assis en rond

par escouades, tout cet appareil inconnu frappa les populations et les attira vers le campement.

Les gens d'Ambérieu, hommes et femmes, sortirent de la ville et se contentèrent de regarder de loin.

Les habitants du Tiret, plus hardis ou plus curieux, s'approchèrent davantage.

Les hommes restèrent sur les collines, mais les femmes et les enfants descendirent sur la grand'route et s'avancèrent jusque vers les sentinelles du camp, qui ne furent nullement sévères.

Bien mieux ! Ravis de n'avoir pas été décimés par les balles des francs-tireurs, bien accueillis, bien vus, ayant à profusion des vivres pour eux, du fourrage pour leurs chevaux, des couvertures pour la nuit, du vin sans compter, les Cosaques acclamèrent ces visiteurs ; firent aux enfants signe de venir à eux et leur tendirent des écuelles de soupe fumante, dont l'apparence et l'odeur étaient des plus séduisantes.

Les enfants n'y tinrent pas ; ils saisirent les soupes qu'on leur tendait en riant et vidèrent les gamelles avec avidité.

Les mères voulurent en goûter et les enfants leur apportèrent tasses, écuelles, gamelles et bidons, qui furent vidés en un instant.

Mais quand les vivres eurent disparu, les gamelles ne reparurent pas.

Alors les volés réclamèrent.

Il y eut des appels et des cris.

Au bruit, les officiers, le maire, les notables et les autorités accoururent.

A leur vue, les femmes s'enfuirent; les enfants disparurent par tous les sentiers et la foule gagna la colline où elle se cacha dans tous les logis.

— Mais, qu'y a-t-il? demandèrent les officiers.

— Nous pas Cosaques, pas voleurs, répondirent les soldats en montrant les fuyards. Eux, là-bas, Cosaques, voleurs, pillards ; ils ont mangé les soupes et volé les bidons.

Les éclats de rire coururent de toutes parts.

Le maire envoya le garde champêtre et d'honnêtes citoyens ; mais vainement ; on ne retrouva rien.

Le maire fit tout estimer, tout remplacer et tout payer ; les officiers s'y prêtèrent de grand cœur et tout s'arranga ainsi.

Le lendemain, avant le jour, les Cosaques levèrent le camp et partirent.

Il n'y eut donc, au Tiret, ni amourette, ni naissance ; il n'y eut qu'un vaste baptême qui couvrit la population tout entière.

Les grapilleurs de bois étaient devenus Cosaques ; mais tous étaient nés longtemps avant l'arrivée des cavaliers du Nord.

On dit que, grâce à la civilisation, ces habitudes un peu légères ont disparu aujourd'hui.

Seulement, le sobriquet railleur est resté au pays.

Je n'ai trouvé ni sobriquet, ni raillerie sur Saint-Jean-le-Vieux, Jujurieux, Lagnieu, ces perles de notre écrin bugiste, mais nous avons ici de quoi nous rattraper. Près de Lagnieu, est la belle et riche commune de Vaux, dont l'excellent vin blanc est connu sous le nom de *Mou de Vaux*, jeu de mots inoffensif, et qui possède une chapelle de Notre-Dame de Nièvre, dont l'emplacement, jadis couvert d'une épaisse forêt, fut consacré, sous les Romains, à Minerve ; sous les Celtes, à Isis.

Les habitants de Vaux sont appelés irrévérencieusement *Bourlaculs ;* origine à chercher.

Au midi, sur les bords du Rhône, les habitants de la vieille citadelle gallo-romaine de Saint-Sorlin sont nommés *Bardiens* dont l'étymologie est encore plus obscure et nous voici arrivés au Valromey, à cette vallée si riche, si belle, dont la population est si intelligente et si forte, à qui la nature a tout donné et dont pas un village n'a été épargné par la malignité publique.

Est-ce rivalité ou jalousie de voisins plus ou moins proches ? Est-ce représailles entre frères ennemis ? On en jugera :

On dit :

Les *Bollets* (matous) du Petit-Abbergement ;
Les *Badios* (badauds) du Grand-Abbergement ;
Les *Tiaques* (niais) d'Hotonnes ;

Les *Gleriao* (glorieux) de Ruffieux ;
Les *Mellames* (hypocrites) de Lompnieu ;
Les *Javets* (avares) de Bassieu ;
Les *Caffettiers* de Songieu (sorciers ayant foi dans l'existence de *Dian Caffette*, esprit chargé de garder les récoltes) ;
Les *Allova de Choutrao* ; les gloutons de Sutrieu ;
Les *Encrota de Vaux*; les enterrés de Vaux. Ce village est situé dans un ravin ;
Les *Lioca-laeta* (mangeurs de petit lait) de Lilignod ;
Les *Saota-bouasson* (saute-buisson) de Sothonod ;
Les *Mata-vorze* (voleurs de petit bois) de Passin ;
Les *Croqua-laos* (croque-loups) de Chemillieu ;
Les *Coura-bosse* (vide-tonneaux) d'Ossy ;
Les *Tapa-coul* (tape-cul) de Poisieu ;
Les *Barna-bron* (   ) de Muzin ;
Les *Broula-boua* (brûle-bois) de Chassenod ;
Les *Coquins* (   ) de Charron ;
Les *Voleurs* (voleurs de bois) de Champagne ;
Les *Lovatiers* (louvetiers) de Virieu-le-Petit ;
Les *Patagons* (   ) de Chavornay ;
Les *Icagnao* (chicaneurs) de Lochieu ;
Les *Gouano* (   ) de Béon ;
Les *Porta-laos* (porte-loups) de Saint-Martin-de-Bavel.

Le surnom de *brûleurs de loups* s'applique aux habitants de plus d'un village. Il est né de la supposition qu'une contrée étant infestée par les loups, les habitants, pour se débarrasser de ce dangereux voisinage, incendièrent leurs forêts, ne voyant pas d'autre moyen de sauvegarder leurs troupeaux.

On ne dit pas si ce moyen radical de ramener la tranquillité leur réussit.

« Au régiment, disait un officier, j'entendais sou-

vent ajouter à l'épithète de « brûleurs de loups » celle de « botteleurs de sable » ; toujours même ordre d'idées, comme on le voit. — Du reste, c'est comme un besoin, chez nos compatriotes, de se prêter les uns aux autres, de province à province, et même de village à village, de ces colossales naïvetés. — Les Champenois et les habitants de la Franche-Comté sont parmi les moins épargnés. Dans les casernes, où se trouvent réunis des jeunes gens venus des quatre coins du territoire, j'ai trouvé souvent intéressant d'écouter ces échantillons de nos différentes races exerçant leur verve aux dépens les uns des autres. — Dans chaque département, il paraît y avoir au moins une localité dotée d'une réputation toute particulière de... simplicité. »

Je ne veux pas lasser la patience du lecteur et je m'arrête ici.

Je passe les autres cantons de cette splendide contrée ; je demande pardon à ces montagnards si fiers, si belliqueux et si bienveillants, quand on ne les chatouille pas, d'être intervenu dans leurs discussions de famille. On ne doit jamais prendre ces choses-là bien au sérieux.

Mais aux touristes attirés par ces belles montagnes ; aux archéologues avides et curieux d'étudier cette immense quantité d'antiquités romaines qu'on y trouve à chaque pas ; à tous les étrangers ; à tous les hâbleurs comme il s'en rencontre en voyage ; à tous

les Daudet qui voudraient refaire l'histoire de Tarascon, je recommanderai la prudence, la politesse et la courtoisie, apanage des peuples civilisés.

Assez de rixes éclosent dans les vogues, les foires, les fêtes du pays, entre les *Tiaques*, les *Caffettiers*, les *Badios*, ou les *Croca-Laos*, sans qu'on ait à y ajouter les volées de bois vert, que recevraient immanquablement les beaux esprits du dehors qui voudraient railler les Valromeysans sur leurs antiques sobriquets.

Clou de la fin : Tandis qu'à Paris, la taille de certains conscrits descend, parfois, jusqu'à 1 m. 20 et 1 m. 10, cela s'est vu, au tirage au sort de l'arrondissement de Nantua, en 1900, les communes du Valromey ont présenté des conscrits qui avaient, en moyenne, 1 m. 80, avec des bras et des épaules capables de protéger la patrie. On voyait que les cafés-concerts n'avaient pas encore passé par là.

Qu'on se souvienne donc, entre Nantua et Belley, de cet axiome si profond ;

« Chi vo étré mordou n'a qu'à tirâ la coua dou chin. »

Aucun sage de la Grèce n'aurait mieux dit.

USAGES ET SUPERSTITIONS

Beaucoup de gens intelligents affirment qu'ils ne croient à rien ; ils sont incrédules, esprits forts,

sceptiques, philosophes, de leur temps ; ne vous y fiez pas ; souvent ils croient à tout : à la magie, à la cabale, à la nécromancie, aux amulettes, aux augures, aux astres, au fétichisme, aux mauvais sorts, aux esprits, à tout ce que nos pères ont craint, déifié, adoré.

Et les villes n'ont, là-dessus, rien à envier aux campagnes.

Habitée par dix ou douze peuples divers, soumise aux influences les plus opposées, imbue de mille croyances venues des pays les plus lointains, cette contrée a conservé, dans chaque pli de ses rochers, une parcelle de ce que lui ont, à chaque époque, apporté les nuages, en venant de tous les points de l'univers.

Croyances du Nord ou du Midi n'ont, en effet, jamais entièrement disparu de la mémoire des hommes et ce n'est pas une tâche vulgaire et banale de voir une race énergique et fière conserver le fétichisme des aïeux, et de la suivre au bord des fontaines, au pied des vieux chênes, ou en contemplation rêveuse devant les blocs de pierre dressés par les primitifs ; les cavernes ou les rochers bizarres vénérés par les Celtes ; allumer des feux, sur certains points, à certaines époques et regarder les cimes perdues dans les nuages comme des lieux consacrés.

L'Église a été obligée, malgré elle, d'admettre et de conserver certaines manifestations, en modifiant



seulement le but des peuples enfants qui nous ont précédés. Elle n'a réussi ni à tout détruire, ni à tout modifier.

Quant aux esprits, rien n'a diminué la foi qu'on a en eux. Leur existence a été admise, dans tous les temps et dans tous les lieux, par les peuples ignorants, les civilisés et les sceptiques; les Aryas, les Indiens, les Hébreux, les Celtes, les Saxons, les Anglais et les Parisiens du xx[e] siècle, et, bien avant Allan-Kardec, dom Calmet, un érudit de premier ordre, l'a dit positivement : « Le sentiment qui croit que les esprits, anges, démons, âmes des morts, apparaissent quelquefois aux hommes est universellement répandu parmi toutes les nations et il est fondé principalement sur l'autorité des livres sacrés. »

Il n'est pas sûr que, même dans les salons mondains, cette croyance soit éteinte; elle vit, elle vivra; peut-être éternellement, partout ailleurs.

Il y a peu d'années, voulant aller de Saint-Claude aux Bouchoux (Jura), je ne pus jamais trouver un cocher qui voulût me conduire, parce que la nuit s'approchait, qu'on suivait la vallée dangereuse du Tacon et qu'il eût fallu ou coucher en route, ou revenir seul aux environs de minuit !

C'est l'heure, en effet, où les esprits se font voir; personne ne voulut tenter l'épreuve.

Une coutume païenne, qui doit vivre encore à l'insu du clergé, est celle de mettre une pièce de

monnaie, — deux liards ordinairement, c'est le prix, — dans la bouche des adultes ou dans la main des enfants, *per la Barqua! donc!* et cela je l'ai vu faire chez un vigneron, malgré la colère et les supplications de ma grand'mère : « È yè l'usageo », lui répondit-on. Et, d'après un grand journal de province, j'ai vu qu'il n'y a pas longtemps cette coutume était encore aujourd'hui, dans le Morvan, dans toute sa splendeur.

Autre exemple, dans un pays voisin, le Charollais :

« Le parquet de Charolles (Saône-et-Loire), s'est transporté, samedi, à Génelard, pour faire procéder à l'exhumation d'un enfant de deux mois qui est mort, le 1er janvier, dans des conditions mystérieuses.

« Les Drs Gauthier et Desrues ont procédé à l'autopsie du petit cadavre. On ne connaît pas encore leurs conclusions. Il paraît que l'enfant avait, au moment de l'exhumation, un *sou* dans une main et une boule de *cire* dans l'autre. C'est là un usage de certaines personnes superstitieuses du pays qui, suivant une coutume des temps antiques, tiennent à munir ainsi leurs enfants pour le *grand voyage.* »

(*Moniteur judiciaire de Lyon*, jeudi 17 janvier 1884.)

Un usage qui touchait aux vivants et qui avait parfois des conséquences terribles, était la vengeance

de toute la population masculine contre les jeunes filles qui avaient manqué à leur devoir.

Du Rhône à la rivière d'Ain, quand une faute était commise dans un village, et que le malheur était certain, les vignerons, en se mettant à l'ouvrage de grand matin, poussaient le cri retentissant : VIRO!

Ce mot, venu évidemment des Romains et peut-être aussi son usage, courait de coteaux en coteaux, de la plaine à la montagne, de vallées en vallées, remontait le cours de l'Albarine et portait l'émoi dans tous les esprits.

A ce mot, jeté aux échos, en succédait de suite un autre :

« Per quoui ? »

Pour qui ?

« *Per la Mélie*, la *Justine* ou la *Louison !* de tel ou tel endroit ! » et l'on nommait un village, sans autre indication, cela suffisait.

Tout le pays était prévenu et la pauvre fille n'avait qu'à disparaître, partir ou se cacher, jusqu'à ce que sa faute fût oubliée; ce qui était long.

Heureuse chance encore quand son complice ne se joignait pas à ses persécuteurs.

Le joli village de Torcieu, caché dans un cirque de vignobles et de hauts rochers, n'attire pas seulement les peintres et les poètes ; il est aussi en grande vogue chez les jeunes filles qui viennent de fort loin

s'y faire *guigner* par la statue de saint Blaise, patron de l'église.

Guigner, d'après Puitspelu, signifie faire signe de l'œil ou de la tête ; c'est, en effet, ce qu'on demande au saint.

Quand une jeune fille veut se marier promptement, elle vient faire une ardente prière aux pieds du grand intercesseur. Si le bienheureux, touché de cet hommage, cligne de l'œil et baisse la tête, l'affaire est sûre. Dans l'année la jeune fille aura son mari.

Malgré l'incrédulité moderne, le bon saint a conservé tout son pouvoir.

Comme partout, en Bugey, on ne donne aucun instrument tranchant à une personne qu'on aime ; cela couperait l'amitié.

Quand on offre des ciseaux ou un couteau, on exige un sou en retour et le maléfice est levé.

Les mamans ne coupent pas les ongles à leurs enfants les jours de la semaine qui ont un R, c'est-à-dire les mardis, mercredis et vendredis. C'est une coutume admise.

On ne vend pas une ruche contre une somme d'argent ; les abeilles en périraient ; on fait un échange.

Quand une maison est en deuil, on met un crêpe aux ruches ; cela plaît aux abeilles et les attache à la famille.

Dans nos trois provinces, mettre un pain à la ren-

verse sur la table peut attirer autant de désagréments ou de malheurs que répandre le sel sur la nappe.

Cracher dans le foyer est une inconvenance grossière.

Verser à boire de la main gauche, les ongles en l'air, est une provocation ; mettre son chapeau sur un lit, une insulte ; l'une et l'autre peuvent être relevées plus vertement que par des paroles.

Jeter des grains de maïs devant une personne, ainsi qu'on le fait pour les pourceaux, est une sanglante injure. Ce geste seul amène des rixes furieuses entre jeunes gens.

Oserai-je me mettre en scène et parler d'un fait que j'ai vu ?

La bizarrerie en est étrange, mais j'en garantis l'authenticité.

En Écosse, on me croirait ; ici me croira-t-on ? Si on admet la véracité de mon récit, comment l'expliquera-t-on scientifiquement ?

Comme j'ai deux ou trois faits semblables à citer, je désirerais fort qu'on voulût bien éclairer ma bonne foi et me donner des raisons qu'il me soit possible de comprendre et d'approuver.

On prétend que M. de Voltaire n'admettait pas qu'on pût obtenir de la lumière avec des lampes sans huile et sans mèche ; ni qu'on pût discuter entre amis, causer, faire des questions et avoir immédiatement la réponse, comme dans un salon,

quand on avait un océan ou la moitié de la sphère entre soi. Je suis comme Voltaire et je vais conter ce que je ne comprends pas.

A la mort de ma grand'mère, mes parents, ne pouvant quitter Lyon, mirent à la tête de nos biens d'Ambérieu une dame qui leur avait été chaleureusement recommandée.

Mme Jules, c'était son nom, elle prétendait même n'en avoir jamais eu d'autre, avait une soixantaine d'années.

Originaire du Bugey, elle avait toute sa vie habité Paris et y connaissait toute la haute société. Elle était grande, intelligente, d'une tenue irréprochable, d'excellentes manières, mais savait à peine l'orthographe et n'écrivait qu'avec difficulté.

Quelle position avait-elle occupée à Paris ? Comment avait-elle vu les théâtres, les réunions mondaines et l'intérieur des grandes maisons ? Nous ne pouvons le savoir. Elle administrait bien, tenait la maison en ordre et nous recevait très convenablement, quand nous étions à Ambérieu. Mes parents venaient chaque mois s'y reposer quelques jours ; moi j'y passais toute la belle saison.

Mme Jules, malgré ses grands airs, s'était prise d'une sincère affection pour la gouvernante de ma mère, à Lyon, Mlle Michel, d'une bonne famille de Saint-Étienne, d'un caractère sérieux, et d'un commerce sûr.

Tout alla bien pendant un an ou deux ; puis on apprit que, pendant nos absences, Mme Jules recevait des dames de Bourg. les traitait largement, et envoyait des provisions, des balles de légumes et de fruits aux personnes qu'elle honorait de son amitié.

Un jour, nous sûmes qu'elle était tombée malade à Bourg, chez des amies, dames de la meilleure société, qu'elle avait souvent reçues à la Barre, mais dont elle ne nous parlait jamais.

Mes parents accoururent et apprirent tant de petites choses, tant de générosités, tant de libéralités à nos dépens qu'ils résolurent de la remercier.

Mon père lui écrivit que ma mère habiterait désormais Ambérieu ; qu'on lui savait gré de ses services, qu'on la paierait du temps passé et du temps à venir ; qu'on apprendrait avec une vive satisfaction et son rétablissement et son entrée dans quelque famille du département. Son amour-propre et ses intérêts étant sauvegardés, on se crut en règle avec elle et ma mère s'occupa de la gestion des biens, en attendant qu'elle eût trouvé une personne plus économe pour régir ses biens.

Mais la pauvre dame Jules, en apprenant ces nouvelles, fut épouvantée.

On avait donc découvert ses inconcevables largesses ? Elle n'avait donc plus de place ? Quels renseignements donnerait-on si elle trouvait une nouvelle

position ? Elle ne put cacher son désespoir aux dames chez qui elle était venue comme amie et maladroitement elle les mit au courant de tout.

Ces dames aussitôt songèrent à leur responsabilité, à la facilité avec laquelle, sans informations, elles avaient accepté des invitations et des cadeaux et, sans ménagement, comme sans pitié, elles prirent une grande résolution ; la malade fut renvoyée, le jour même, de la maison.

Nous étions sans nouvelles, quand un matin, Mlle Michel sortit de sa chambre, pâle, frémissante, agitée; elle avait fait un rêve effrayant.

Était-ce bien un rêve?

A trois heures du matin, elle avait entendu Mme Jules qui l'appelait :

« Mademoiselle Michel ! Mademoiselle Michel ! » disait la voix, comme si elle eût imploré son secours.

Mlle Michel s'était éveillée, troublée, avait sauté à bas de son lit, allumé sa bougie, ouvert sa fenêtre, regardé, il n'y avait personne...

« J'ai rêvé, se dit Mlle Michel; Mme Jules est à Bourg; elle est malade, elle n'a pu venir dans la nuit. Et cependant, c'est bien sa voix que j'ai entendue ; je n'ai pu m'y tromper. Je suis glacée de cet appel ou de ce rêve... J'ai peur... pourrai-je me rendormir? essayons. »

Mlle Michel se remit au lit, mais à peine avait-elle

posé la tête sur son oreiller, avant d'avoir fermé les yeux, elle en était certaine, la voix se fit entendre à nouveau :

« Mademoiselle Michel! Mademoiselle Michel! cria-t-elle avec déchirement; Mademoiselle Michel, adieu! »

Mlle Michel, cette fois bien éveillée, assurait-elle, s'était relevée tremblante, s'était habillée, s'était vite mise en prières et avait attendu le jour, à genoux au pied de son lit.

Tout le monde écouta ce récit avec effroi. Les domestiques partagèrent l'émotion de leur compagne. Ma mère voulut réagir et raisonner ces imaginations bouleversées; elle n'y parvint pas.

Deux jours après, on eut des nouvelles.

Les dames de Bourg écrivirent à ma mère une lettre d'excuses et de consternation. Elles avaient cru que Mme Jules était autorisée à les recevoir, et se montraient désolées d'avoir reçu des cadeaux de la maison. Dès qu'elles avaient appris la désapprobation de mes parents, elles avaient envoyé Mme Jules à l'hôpital, où elle était morte l'avant-veille, à 3 heures du matin, dans des transports de fièvre et une violente agitation.

« Ses derniers mots avaient été un adieu à une demoiselle Michel, d'après le rapport de la religieuse qui la veillait et qui avait reçu son dernier soupir. »

Toute la maison, depuis deux jours, connaissait l'appel fait à Mlle Michel, à 3 heures, par la pauvre malade. Il ne pouvait y avoir de doute sur ce singulier événement.

J'en demande l'explication, j'y étais.

Aux environ de 1830, un autre fait étrange avait mis en émoi tout le Haut-Bugey.

Un esprit frappeur, au commandement d'un petit berger, jouait du tambour contre une cloison qui séparait deux chambres, dans une maison de la montagne.

A l'ordre de l'enfant, Robin frappait dix ou vingt coups séparés ou exécutait des roulements contre la séparation de planches, en présence des gens de la ferme et des voisins stupéfaits qui se tenaient dans les deux pièces sans voir personne.

Le clergé s'en émut; la bourgeoisie accourut; les médecins et les avocats ne purent expliquer ce phénomène.

L'évêque de Belley, Mgr Devie, un des prélats les plus éclairés qui aient occupé le siège de Belley, y vint avec ses grands vicaires et ses chanoines. Il entendit le bruit, interrogea le berger, mais ne répondit pas un mot aux curieux.

On lui demanda des exorcismes et des prières; il les refusa et revint à Belley avec sa suite, sans s'être prononcé.

Les journaux du département s'en occupèrent, il y

eut des polémiques, puis on renvoya le berger et la tranquillité revint, sans qu'on ait eu le fin mot de cet événement.

Rien de gracieux comme la croyance à l'existence des Elfes, ces petits nains railleurs et malins qui accompagnent les voyageurs, les touristes et les chasseurs dans la plaine poudreuse, comme sur les pics les plus élevés et les plus périlleux.

Ils viennent des Indes; sont très connus en Bretagne; sont nombreux en Bugey; mais ne se laissent voir que la nuit et encore seulement dans certains temps. Ils sont d'ailleurs curieux, folâtres, aiment la compagnie; suivent quand on marche; s'arrêtent quand vous vous arrêtez; on ne les voit pas, mais on reconnaît leur présence au glissement du sable sur les pentes qu'ils mettent en mouvement malgré la légèreté de leurs pas.

Le poète Soulary, l'ardent chasseur, aimait à les agacer sur les bords de l'Albarine ou le long du lac des Hôpitaux, courant sans but, s'arrêtant sans motif, se couchant sans besoin et mû seulement par le plaisir de voir les petites coulées de sable s'ébranler, cascader ou s'arrêter, suivant qu'il accélérait ou suspendait sa course dans les gorges de Rossillon.

En Bresse comme en Bugey, pour réussir dans une affaire, gagner au jeu, faire changer une chance défavorable, il suffit de toucher un objet peu propre. L'effet en est infaillible.

En Bresse, pour obtenir protection ou secours, on jette ou on dépose une pierre dans une église, un cimetière ou quelque autre lieu béni. « A Saint-Martin-du-Mont, dit M. Chevrier, une jeune fille partait la nuit pour une affaire urgente et s'effrayait. Sa mère, pour la rassurer, lui dit : « En passant devant « le cimetière, *tu jetteras la pierre* et cela te préser- « vera de tout danger. »

« L'acte de jeter une pierre dans un lieu consacré, ajoute notre auteur, est donc, *encore de nos jours*, considéré comme un acte de culte et d'adoration. »

Les Celtes élevaient de petits tas de pierres comme acte de vénération ou de souvenir et chaque passant se faisait un devoir d'ajouter à ce témoignage.

Cet usage existe encore en Bourgogne, en Forez, en Provence et, à ma connaissance, en Corse, où mon guide et moi, nous ne manquions jamais d'ajouter une pierre au tas de cailloux qui rappelait qu'en cet endroit un homme avait été assassiné.

LES ARBRES

Les grandes forêts ont toujours impressionné l'humanité et, à toutes les époques, certains arbres privilégiés ont eu les honneurs du fétichisme, comme ayant, dans leur essence, quelque chose de mystérieux et de divin.

Faut-il rappeler encore ici la vénération de nos aïeux pour le chêne et les difficultés que le clergé chrétien rencontra pour en diminuer les manifestations ? On sait qu'il n'y a pas réussi, malgré les emblèmes pieux dont, dans tous les pays, on a orné les géants de nos forêts.

Mais la tradition persiste et le clergé ne peut ni tout voir ni tout prévoir.

Voici un fait que je puis offrir à l'appui :

Un jour, vers 1840, je chassais dans les bois qui couvrent nos montagnes, entre les Allymes et Ambronay ; un de mes compagnons m'appela ; je courus à lui.

C'était le comte de Tricaud, écrivain, érudit, dessinateur facile et fin, très versé dans la connaissance de notre histoire, de nos usages et de nos mœurs.

Il était en contemplation devant un arbre singulier qui dominait un fourré épais. C'était un chêne bizarre, étrange, mais de toute beauté. Il pouvait avoir une cinquantaine d'années ; il avait été taillé et façonné d'après une intention parfaitement arrêtée, un plan bien mûri dans l'esprit du planteur : nous crûmes y voir même un but religieux ; on me dira si nous étions dans l'erreur.

Le forestier, propriétaire ou non du sol, avait pris deux tiges de chêne droites et fortes, et les avait plantées à une soixantaine de centimètres l'une de l'autre environ.

Un an ou deux plus tard, les plants forts et bien venus, il les avait rapprochés, avait fait une longue entaille dans l'écorce, lié et cimenté les deux tiges sur une longueur d'un mètre, en laissant les deux têtes en liberté.

L'arbre bien soigné et surveillé avait pris un merveilleux développement et il recevait, certainement, une ou deux fois par an, de longues théories de visiteurs.

Ceux-ci tournaient autour de l'arbre, passaient et repassaient sous la voûte formée par les deux tiges, comme en faisait foi l'usure de l'écorce à l'intérieur.

« Voici un débris bien vivant du culte des druides, me dit M. de Tricaud avec tristesse. Ce chêne bizarre, en plein XIXe siècle, reçoit les hommages de nos populations comme on le faisait il y a deux mille ans. Ici, comme partout, les paysans ne sont chrétiens qu'à la surface. Un esprit infini, tout-puissant, créateur, mais invisible parle peu à leur imagination. Ils sont restés païens, fétichistes et ceux qui entrent dans les églises ont besoin de voir, de toucher des images, des statues, des figures, des emblèmes pour leur offrir leurs adorations et leurs vœux.

« Comme les Hébreux dans le désert, au Dieu du Sinaï, la foule préfère encore le veau d'or des Égyptiens.

« L'humanité n'a pas changé en vieillissant. »

Mon interlocuteur disait vrai.

Mais si l'antiquité nous a laissé tant de traditions futiles ou mensongères, à qui attribuer, à quoi rattacher la croyance, invétérée dans nos pays, qu'il est interdit de monter sur aucun arbre le 22 septembre, jour de la Saint-Maurice, sous peine des plus graves accidents ?

Est-ce pour honorer le saint ? Est-ce pour accorder aux pauvres arbres un jour de tranquillité et de repos? La tradition est muette. A quelle époque remonte cette fâcheuse coutume, cause de tant de malheurs cruels ?

Je l'ignore; elle existe, voilà tout et c'est par hasard que je l'ai connue.

Un soir, je courais dans le clos de la Barre avec cinq ou six enfants du village, camarades ordinaires de mes jeux, lorsque, suivant notre habitude, je voulus grimper sur un arbre chargé de fruits.

Mes compagnons m'arrêtèrent avec effroi, en me disant à voix basse :

— Non ! non ! Monsieur Aimé ; c'est le jour de la Saint-Maurice ; on ne monte pas sur les arbres aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— C'est défendu.

— Défendu ? Par qui ? ma grand'mère ? les gendarmes ? le curé.

— Les gendarmes et le curé n'y sont pour rien, reprit le plus grand. C'est un secret dont on ne parle

qu'au grangeon et que les bourgeois ne connaissent pas.

On vous l'a dit! on a peut-être mal fait; mais tant pis; vous êtes du pays; gardez-le pour vous.

On me donna encore quelques explications fort embrouillées et je m'en contentai.

Ce qui est certain, c'est que je promis le silence et que, dans mon petit raisonnement, je fus ravi de connaître un mystère ignoré de la bourgeoisie, des gendarmes et du clergé.

Les années se passèrent; on me mit au collège et ce souvenir si chaud s'éteignit peu à peu dans mon esprit.

Mes études finies, je revins à Ambérieu et je me mis à flâner comme un paresseux.

Un matin que je traversais la plaine, j'aperçus un de mes vieux compagnons d'enfance, perdu de vue depuis longtemps. Il était assis sur le bord d'un fossé; son pantalon retroussé laissait voir une plaie qui lui avait ouvert la jambe et qui saignait abondamment.

Je courus à lui avec anxiété :

— C'est vous, Clément? Que vous est-il arrivé?

— Vous le voyez, Monsieur Aimé; je suis tombé de cet arbre et je ne puis rentrer chez moi.

— Voulez-vous mon bras? Voulez-vous que j'aille prévenir chez vous!

— On est averti et j'attends la charrette, mais je souffre cruellement.

— L'arbre était donc glissant ?

— Peut-être bien... Et puis, je savais que je faisais une imprudence; j'y ai sans doute trop pensé. Voilà le mal ! Vous savez bien ce que je vous disais à la Barre ?

C'est aujourd'hui la Saint-Maurice, mais je viens de faire un congé. Au régiment, on rit de ces choses-là. A mon retour j'ai voulu voir et j'ai vu.

Je suis brisé, mais je m'en souviendrai.

En ce moment, la charrette arrivait; j'aidai à l'installation de mon vieux camarade et je le quittai en songeant au mauvais effet que cet accident allait produire dans le pays.

On ne pouvait nier que le saint ne se fût vengé.

Deux ans plus tard, j'eus moi-même un ennui à propos du vaillant chef de la légion thébéenne, mais, je m'en tirai à bon marché.

C'était le 22 septembre et j'étais à la chasse des petits oiseaux, beaucoup plus loin, dans les prés, au couchant d'Ambérieu.

Un becfigue vint se poser au sommet d'un pommier, bien en vue et bien à ma portée.

Je tirai, il tomba; je courus le ramasser, mais alors, j'entendis des cris perçants, un peu plus loin, et je crus avoir blessé quelqu'un.

Ce fut un moment d'angoisse poignant.

Je vis au même instant un enfant épouvanté qui se laissait glisser du haut d'un noyer et, aussitôt, ses

parents, quittant le pied de l'arbre, accoururent vers moi, irrités et menaçants.

— C'est donc vous, Monsieur, me cria le père, qui tirez sur les gens comme sur des moineaux ?

Je vis aussitôt, en perspective, une invitation à venir chez le juge de paix, des invectives contre les bourgeois qui détruisent les récoltes et tuent les paysans; des propos grossiers et des injures pour demander, en fin de compte, quelques francs d'indemnité, que ne pourrait se dispenser d'ailleurs de payer un chasseur imprudent ou maladroit.

Cette idée m'exaspéra et, à mon tour, je pris un ton agressif :

— Poyavo me pensâ, répondis-je avec colère, que des éffants seriant den de zêbres, lo bravo jor de la San-Mouri ?

Mes ennemis furent déconcertés.

On eût juré voir deux maraudeurs inopinément mis en présence de Pandore et de son jaune baudrier.

— Lo Monsu a réson, dit la femme; no né deviaut pas laissâ montâ lo Jean celi jor.

— Y poyavo lo tuâ, répliqua le mari.

L'enfant s'approchait en pleurnichant; je l'apostrophai vivement :

— Vin ique, lui dis-je avec autorité; o été qu'é t'a fé mâ ?

— Oh ! dit-il en s'essuyant les yeux, y cheyavé otor dé mé comme dé pliéve.

— Vous l'entendez? répliquai-je en m'adressant aux parents; les plombs tirés ici sont montés en l'air et sont retombés là-bas, autour de lui, comme de la pluie, sans le toucher.

Et maintenant, voici la cendrée dont on se sert pour les petits oiseaux. Voyez si cela pouvait le blesser?

Une pièce de cinquante centimes termina ma défense.

A la vue de la pièce blanche, tout le monde se calma. Nous nous serrâmes la main affectueusement et nous nous quittâmes comme des amis.

Seulement la femme en s'éloignant fit le poing au noyer et lui dit avec une rancune sauvage :

— E yè bon per on co; mé te ne nos reverras pas per la San-Mouri.

Je pense que ce serment a été tenu.

ASTRES ET DIVINITÉS

« Le culte de Bel, du Soleil, d'Apollon, est, dit M. Jarrin, un des plus répandus non seulement dans nos vallées, mais dans toutes les Gaules. Chez nous, ajoute cet écrivain, Bel donna son nom à Belley, Balan, Bélignat, Beligneux, Belleydoux, Belmont », et il abrège.

D'après d'autres auteurs, Belley fut consacré par

les Romains à Bellone; une opinion ne détruit pas l'autre.

M. Jarrin croit encore voir un hommage au dieu de la lumière et du feu dans ce nom affectueux de *bellin* qu'on donne aux petits enfants.

« Au 1er mai, ajoute-t-il, et plus tard au solstice d'été, des feux de joie étaient allumés dans toutes les montagnes et particulièrement à Lagnieu, comme à Ceyzériat, Revonnas, Jasseron... » Il aurait pu dire tout le Bugey.

« Le dimanche des Brandons, dit Lachâtre, était le premier dimanche de carême; ce jour-là le peuple allumait des feux, dansait à l'entour et parcourait les rues et les campagnes en portant des brandons. Cet usage était un reste d'une fête païenne célébrée en l'honneur de l'agriculture. »

Ces feux répandus sur toutes les cimes et dans tous les vallons du Bugey, offraient un coup d'œil ravissant. Dans plusieurs communes, c'était la dernière mariée qui avait le privilège d'allumer le brasier principal.

Le clergé tolérait ces feux, ces danses et ces cris, mais dans le collège bugiste où j'ai été élevé, il était strictement défendu de traverser les flammes, ce qui eût rappelé, nous disait-on, un acte de purification des païens.

Au-dessus d'Apollon, d'après Lucien, était Mercure, que les Gaulois appelaient Ogmius, ou Ogh, le

dieu du commerce et des voyageurs, adoré à Ochiaz et à Lochieu. Serait-ce lui alors. ou cet Og de l'Écriture qui fut roi de Magog et dont le nom serait rappelé dans un autre terme de caresse que j'ai entendu appliquer si souvent aux enfants par les vieillards? Gogan! ah! le petit gogan! disait-on jadis, et ce mot m'intriguait beaucoup.

Quel rapport y a-t-il eu jamais entre ces deux noms Og et Ogh?

Prière aux savants de m'éclairer.

Les noms des dieux gaulois et leurs attributions diffèrent suivant les auteurs à qui on s'adresse. Pour nos seuls pays, voir MM. de Belloguet, Jarrin, Steyert, Chevrier, Bouché (de Cluny), Bouillet, Larousse, Chompré.

Ils ne sont pas d'accord.

L'œuf était le symbole du monde.

Le serpent qui se mord la queue était l'emblème de l'éternité :

« Les dieux gaulois que les Celtes avaient apportés de l'Inde, Thor, Belen, Ezus, Maya, Isis, dit M. A. Callet (1), étaient adorés dans tout le Bugey.

« Izernore, bien avant l'occupation romaine, était une ville considérable; Belley, Vieu, Seyssel, Saint-Rambert, Briord, appartenaient aux Allobroges et étaient d'importantes cités. »

(1) *Histoire de Virieu-le-Grand*, Bourg, 1895, in-8°.



Toutes ces villes avaient des lieux consacrés aux dieux indiens.

Isis l'Égyptienne fut surtout en grande vénération chez tous nos aïeux.

« Le territoire de Lisieu, dit M. Callet, entouré de toutes parts par les *lones* du Rhône semblait un navire énorme. Il était voué à Isis, la déesse des navigateurs. »

On croit qu'à Vaux, canton de Lagnieu, la chapelle de Nièvre, aujourd'hui dans les vignes, avait été construite sur un emplacement consacré à Isis, sous les ombrages d'une haute forêt.

Jadis, les sorcières de la Thessalie prétendaient qu'elles avaient le pouvoir de faire descendre la lune sur la terre à volonté. Plus près de nous, sous la Restauration, les Bugistes prétendirent que plusieurs curés, dont les noms étaient dans toutes les bouches, n'avaient qu'à implorer le Ciel pour faire tomber la grêle sur leurs paroisses, afin de châtier les méchants qui refusaient d'obéir à la loi de Dieu.

A cette époque, où le clergé tonnait avec plus de véhémence qu'aujourd'hui contre le libertinage et l'incrédulité, nombre de prêtres zélés menaçaient les coupables de la vengeance d'en haut. Qu'après de pareils avertissements, la grêle tombât quelque part, les bonnes femmes disaient en gémissant : « Monsieur le curé l'avait bien dit ! »

Puis, elles ajoutaient : « N'est-ce pas aussi trop

sévère pour une paroisse où il y a tant d'honnêtes gens, que de nous faire détruire nos récoltes pour cinq ou six ivrognes, autant de mécréants et autant de libertins que Dieu aurait bien su retrouver plus tard ? »

Avaient-elles tort ?

On alla plus loin :

On accusa deux prêtres du Bas-Bugey de s'être disputé la faveur de faire tomber un rayon de grêle sur les récoltes, blés ou vignes, de leurs ouailles ; on les avait vus et reconnus, tiraillant un nuage et on se mordait les poings en me désignant les deux coupables que j'avais vus souvent à la maison.

Je ne sais si ces croyances ont disparu de nos jours, mais qu'elles étaient vives et terribles alors !

Qu'elles eussent facilement amené un malheur par représailles !

Je pense que les Bugistes sont plus éclairés aujourd'hui et qu'ils savent d'où viennent les ouragans et les orages.

ROCHERS

Les Védas nous apprennent que, dans les montagnes de l'Asie, les premières familles dressaient des pierres énormes ou élevaient des autels pour rappeler des événements.

La Bible cite Noé, Jacob, Moïse, Josué, qui eurent les mêmes coutumes et les mêmes usages ; coutumes et usages que les Celtes et les Romains ont conservés.

La vénération que nos ancêtres portaient à des rochers d'une configuration bizarre ou à des fontaines qu'ils regardaient comme bienfaisantes et sacrées obligea le clergé chrétien à construire des oratoires, des chapelles, et jusqu'à des monastères à côté d'eux, pour combattre leur influence funeste. On peut le voir en parcourant nos montagnes : pas de lieu sous l'invocation d'un saint qui n'ait été un sanctuaire païen.

Visitez Saint-Claude qui n'est pas compris dans mon cadre ; mais voyez Nantua, dont l'abbaye eut d'autant plus de splendeur que le fétichisme et le paganisme y avaient régné avec plus de puissance.

Outre son lac, enchâssé, comme les lacs mystérieux de l'Écosse, dans un cadre sublime de forêts, d'abîmes et de rochers ; son lac, dont les profondeurs cachent tant de monstres inconnus ; dont les bords, la nuit, offrent de si terribles apparitions, Nantua n'a-t-il pas sa fontaine sacrée de la Doye ? son aiguille célèbre de *Maria Mâtre ?* sa *Colonne* enchaînée qui, depuis des siècles, menace d'écraser la ville ? Du côté des Neyrolles une *Roche Merveilleuse*, aujourd'hui simple objet de curiosité, et plus loin encore, mais, toujours sous son influence, la Roche de Sénoche, qui, avant d'être la citadelle des Thoire

et Villars, fut occupée par un collège de druides renommé ? Et, enfin, là-bas n'a-t-on pas Izernore, la *Porte de fer*, la ville puissante des Celtes et des Romains, dont le temple mutilé attire encore tant de voyageurs et dont la vaste plaine est pour l'antiquaire un musée inépuisable; pour l'historien un lieu si riche en souvenirs ? Que de motifs, que de titres pour appeler, sur la terre d'Helnon, des apôtres, des religieux, une abbaye et y faire éclore une active et riante cité, un des charmes de notre pays !

Au-dessus de Torcieu, dans la gorge étroite qui conduit d'Ambérieu à Saint-Rambert, c'est-à-dire de la Bresse à Chambéry, s'élève une ligne de rochers dont la découpure semble avoir été faite pour le plaisir des yeux.

L'ensemble forme ce qu'on appelle en patois le *Palatou*. Sur un tertre isolé qui en fait partie se dressent des colonnes de pierre qui se touchent et s'élèvent dans le ciel. La nuit, surtout si la lune les éclaire d'une certaine manière, on jurerait qu'on a là-haut, dans les nuages, trois ou quatre moines gigantesques, en sentinelle sur le rocher. L'effet en est fantastique et terrifiant.

On juge combien le cerveau des gens qui ont continuellement ce tableau sous les yeux doit être porté vers le fantastique et les apparitions.

Un peu plus haut que Lagnieu, sur les bords du Rhône, se dresse un immense rocher taillé à pic.

Il était consacré à Saturne, dieu phénicien, non reconnu par la religion celtique, mais en grande vénération chez les Romains.

En avant du rocher, se dresse une haute colonne, ayant la forme d'un menhir colossal. Sur le rocher, une forteresse des Ambarres protégeait jadis le pays contre les Allobroges. La citadelle s'appelait alors le château du Cuchet; menhir et château prirent, à la venue du christianisme, le nom de Saint-Sorlin.

Dans nos provinces, le Jura, le Dauphiné et la Savoie, le culte de saint Saturnin, martyr en Afrique, a partout remplacé celui du dieu phénicien.

Près de Dortan, sur le mont Saint-Jacques, est un monument druidique bien connu, c'est la *Pierre-qui-vire*, appuyée sur une autre roche et qui tournait jadis sur elle-même, au coup de minuit de Noël.

La Pierre de *Lèvanez*, sur le Jan, commune de Culoz, a été décrite; mais la plus célèbre de toutes les pierres sacrées de la province est certainement la colonne de *Maria Mâtre*, aux portes de Nantua.

Ce rocher, qu'on croit avoir été consacré au culte des déesses *Maires*, est le paladium vénéré des Nantuaciens qui se glorifient d'être enfants de *Maria Mâtre*.

On sait que le culte des vierges-mères, venu du Nord et accepté par les Romains, a été exercé à Lyon,

ainsi qu'en témoigne l'inscription connue : *Diis Matribus*. (Voir MM. De Boissieu, Steyert, etc.)

Une pierre sacrée, qui a conservé sa vogue et son pouvoir, comme le menhir de Simandre, est la *Roche aux accouchements*, de Saint-Alban, canton de Poncin.

Tandis que les jeunes gens vont à Simandre, les femmes enceintes viennent, de toutes parts, à Saint-Alban, demander une heureuse délivrance et j'ai eu la certitude, par moi-même, qu'elles sont souvent exaucées.

Au-dessus des rochers qui dominent l'étroite et pittoresque vallée de Cerdon, pointe le petit clocher d'une petite chapelle où l'on va parfois en pélerinage à certains jours.

Un groupe, appartenant à la meilleure société du pays, se rendit un jour à la chapelle, deux ou trois artistes pour admirer le splendide paysage, les dames pour y prier, quelques chasseurs pour voir les récoltes et s'informer s'il y avait du gibier.

Une jeune mariée était de la caravane. Elle était recueillie et silencieuse et cependant c'était à elle qu'on devait cette promenade dans les rochers.

Les dames s'agenouillèrent, prièrent ; puis tout le monde s'approcha de l'abîme et les clameurs d'admiration éclatèrent de toutes parts.

Sur la montagne voisine, s'élevaient les ruines de deux châteaux historiques, ceux de la Balme et de la

Bâtie, dont les donjons montaient encore fièrement dans les airs.

Une cascade, avivée par des pluies d'orage, tombait d'une roche escarpée jusqu'au bas du vallon.

Plus loin, la route de Genève montait de rochers en rochers, en suivant toutes les sinuosités de la vallée ; à droite, au fond de l'abîme, se groupait le bourg de Cerdon, autour d'une église, bâtie sur un mamelon druidique, comme sur un piédestal.

Les spectateurs étaient dans l'extase, quand une dame poussa un cri.

C'était la mère de la jeune mariée ; elle appelait sa fille, avec des gestes de désespoir.

Tout le monde se retourna et les initiés comprirent.

La jeune épouse, assise au sommet d'une roche plate fortement inclinée, ses vêtements étroitement serrés autour d'elle, s'aidait de ses pieds et de ses mains pour glisser adroitement du point où elle était jusqu'à terre.

A cette vue, les dames partagèrent l'effroi de la mère et toutes accoururent vers le fatal rocher.

— Julie ! Julie ! criait la pauvre mère, descends ! descends bien vite !

— Oui, maman, je descends.

— Non, non ! pas comme cela ! Arrête-toi et viens ici, de côté ; nous sommes là pour te retenir.

Et douze bras étaient tendus vers la grimpeuse, qui paraissait plus contrariée que troublée de tout ce bruit.

— Mais je ne peux pas descendre de ce côté, dit-elle avec impatience ; j'ai peur ; c'est dangereux.

— Tu descendras, pourtant, et tu m'obéiras. Tu m'entends ?

La jeune femme essaya de résister ; elle voulut continuer sa glissade ; aussitôt la mère éclata et trahit, malgré elle, tous les secrets.

— Ah ! voilà donc pourquoi, malheureuse enfant. tu as organisé cette course ? Pourquoi tu tenais tant à nous amener à Saint-Alban ? On connaît ta position, et tu es venue, comme toutes les femmes du pays, à la *Roche aux accouchements*, comme une païenne !

— Mais, non ! mais, non !

— Ne mens pas ! N'ajoute pas le mensonge à ta faute ! Tu es de toutes les bonnes œuvres de la paroisse et voilà l'exemple que tu donnes à ces laboureurs, à ces bergers qui t'ont bien reconnue ?

Que répondras-tu à l'indignation de M. le curé ?

— Mais, je ne lui dirai rien.

— Eh bien, c'est moi qui lui parlerai et tu peux t'attendre à une verte semonce.

Les dames étaient consternées ; les messieurs se détournaient en riant et moi je ne perdais pas une parole de ce qui se disait.

La jeune femme finit par obéir ; les messieurs intervinrent et la coupable, retenue par des bras robustes, dégringola par côté sans accident.

On descendit la montagne silencieusement et la

promenade si bien commencée finit au milieu de la commune consternation.

Malgré la défense que les femmes firent à leurs maris de me répondre, j'appris tout ce que je voulais savoir. Je venais d'assister à une cérémonie druidique indéracinable, en dépit des prêches, des sermons, et de la plus énergique opposition.

Revenu chez moi, je notai l'événement et j'attendis les nouvelles.

Quelques mois après, la jeune femme eut la délivrance la plus heureuse.

Les années suivantes, elle eut trois autres enfants, sans que la sage-femme eût presque à intervenir.

Et, dans le pays, quand on sut qu'une dame avait si bien réussi, ce fut comme une traînée de poudre qui éclata au loin. Je pense que les adeptes en augmentèrent et que la roche en vit doubler sa célébrité.

Mais ne vais-je pas être accusé moi-même de druidisme et ne me reprochera-t-on pas d'avoir donné à cette superstition une coupable notoriété ?

Que répondre ? Hélas ! rien.

J'avais pris l'engagement de faire connaître nos croyances populaires ; pouvais-je supprimer celle-ci !

La Pierre de Coligny. — « Longtemps on a vu plantée sur le rivage du Rhône, dit M. Guillemot (1),

(1) *Monographie du Bugey*, 1852, in-8°.

entre Villebois et Serrières, une *grosse pierre* (sic), en façon de limite, dite : *Pierre de Coligny*. »

Cette pierre fut-elle plantée, au moyen âge, comme borne de la *Manche de Coligny*, entre le Jura et le Rhône? Ou plutôt, prit-on pour limite des possessions de la puissante Maison de Coligny quelque menhir antérieur aux druides? Cette pierre ne fut-elle pas un monument sacré des âges préhistoriques? puis une limite vénérée entre les Allobroges et les Ambarres? puis entre les princes du Revermont et les Dauphinois? Et n'est-ce point parce qu'elle avait été un témoignage religieux des anciens âges que, dans des temps relativement modernes, on avait arrêté devant elle la frontière de divers États?

Dans tous les cas, si comme menhir elle a été vénérée, elle avait complètement droit à être citée dans l'esquisse que je trace ici.

Près de Virieu-le-Grand, est un bloc de phyllade noir de 250 mètres cubes : 3 m. 60 de hauteur; 12 m. 70 de longueur et 9 m. 40 de largeur, qui a dû recevoir, de toute antiquité, les hommages des premiers chefs de la contrée. (Voir : *Histoire de Virieu-le-Grand*, par A. Callet, 1895, in-8°.)

La Roche de Frère Jean à Ambérieu.

A l'extrémité du hameau de Vareille, vis-à-vis la source du Gardon et sous les ruines de la citadelle de Saint-Germain, est un petit replat, grand comme la main, avec une petite prairie et une jolie source, non

moins vénérée que la source du Gardon, toutes les deux objet d'un culte à l'époque celtique. Celle de la prairie est encore visitée de nos jours.

Près de cette fontaine, un saint ermite, frère Jean Gaillet, avait établi, jadis, sa résidence. Hiver comme été, il vivait dans une cabane de feuillages, bravant les rigueurs des saisons et ne descendant vers les habitations que pour demander un morceau de pain qu'on ne lui refusait jamais.

Un jour que l'hiver s'annonçait comme devant être rigoureux, frère Jean réfléchit qu'il menait une vie bien misérable ; qu'il allait avoir fort à souffrir ; que l'on pouvait, quand même, faire son salut au milieu des hommes, et qu'il trouverait facilement une occupation qui lui donnerait le pain dont il avait besoin.

Fort de ces idées, il dit adieu à son ermitage et prit le sentier rapide qui devait le conduire à la ville d'Ambérieu.

A moitié chemin, il eut un remords et demanda au Ciel de lui faire connaître sa volonté.

Aussitôt, sa main s'enfonça dans la roche vive et y entra comme dans la pâte d'un pain qu'on va porter au four. Il vit dans ce prodige la volonté de Dieu qu'il n'allât pas plus loin.

Il revint donc sur ses pas, rentra dans sa cabane et reprit son existence de prières et de privations.

Il mourut en 1626. On l'enterra solennellement

dans l'église de la paroisse et quoiqu'il ne fît pas de miracles, il fut invoqué pour la guérison des enfants. On va encore le prier, à certains jours de l'année, dans la prairie où il a vécu.

Sous Louis-Philippe, en réparant l'église, on reconnut sa tombe ; on l'ouvrit et on trouva son visage admirablement conservé.

Cette nouvelle frappa les esprits. Les plus incrédules accoururent et, dans l'exaltation du moment, on lui enleva toutes ses dents qu'on se partagea dans les familles, comme témoignage et souvenir.

J'ai vu maintes fois cette empreinte dans le rocher et je suis bien certain qu'elle y existe encore.

Étonnante vallée de l'Ain ! défilés par où se précipitent l'Albarine, la Valserine, la Bienne et le Furand, affreuse coupure des Alpes où s'agite et mugit le Rhône, et au fond de laquelle il s'engouffre et se perd tout entier ; roches aux formes étranges ravagées par les glaciers ; colonnes menaçantes ; empreintes mystérieuses qui troublent et font rêver ! que de tableaux pour l'imagination ! que de sujets d'études pour la pensée ! que de merveilles pour le touriste ! et comme ce brillant petit pays mériterait un travail plus sérieux et plus complet que le mien !

FONTAINES ET TORRENTS

LA FÉE DE L'ALBARINE

On a trop exagéré l'état de sauvagerie dans lequel a vécu l'homme quaternaire qui, le premier, quittant les hauts plateaux de l'Asie, a parcouru l'Europe de la mer Noire à la mer Blanche, est revenu de la Finlande à l'Ibérie, a peuplé la Gaule et créé cette race mongoloïde ou kalmouke dont on retrouve aujourd'hui les demeures, les vêtements, les armes, les ustensiles, et les sépultures; trouvailles stupéfiantes, qui nous passionnent, nous troublent, ont changé nos connaissances et modifié si profondément les idées admises jusqu'ici.

Rome, qui a si énergiquement repoussé les doctrines de Galilée, n'a point hésité, cependant, dès le XVIIe siècle, à se rendre aux démonstrations de Vossius, et à reconnaître que l'antiquité de l'homme sur la terre était bien plus ancienne que ne l'avaient cru et enseigné Moïse, les Pères de l'Église et les autres écrivains sacrés.

Elle avait donc admis l'homme quaternaire, longtemps avant la confirmation que la science moderne en a donnée :

« Nous ignorons les mystères de la création, a dit sagement M. Alexandre Bertrand; sachons supporter notre ignorance. » Notre ignorance? Elle est partout!

Mais ces paléolithes primitifs, ces Chéléens, Solutréens, Magdaléniens dont nous remuons les cendres, n'étaient-ils pas, pour la civilisation et les mœurs, au même niveau que les ours et les renards, qui vivaient comme eux, par familles, dans des cavernes, des grottes ou des terriers, sans chefs, sans lois et sans organisation?

Cette croyance serait absurde et si nos savants ont été pris, un instant, au dépourvu, la raison, la réflexion, les recherches, faites dans le monde entier, sont en bonne voie pour rétablir et nous montrer la vérité.

La puissance incompréhensible qui dirige les sphères dans l'immensité et a semé la vie dans l'univers; celui qui a donné la souplesse au tigre, la majesté au lion et un art divin au rossignol n'avait point créé l'homme pour lui ôter la vie le jour même où il la lui donnait. En le pétrissant, il lui avait accordé l'intelligence et la sagesse qui devaient le rendre maître de la création.

Les premiers groupes humains qui avaient erré dans les vallons de la Bactriane ou de l'Iran firent bientôt connaître aux monstres féroces qui les entouraient que la force brutale n'était pas la souveraine

du monde; que l'esprit conduit la matière et que le génie domine la brutalité.

Ils grandirent, se développèrent, firent éclater les premières limites de leur séjour et, quand ils eurent couvert les riches contrées de l'Orient, modifié leurs races et transformé les rameaux de la famille, poussés par un besoin d'agir, appelés par une voix intérieure irrésistible, organisés contre tous les périls, forts contre tous les dangers, ils s'élancèrent vers tous les points de l'univers. Les Aryas coururent vers le Couchant, les Touraniens descendirent vers le Nord que leur courage ne craignit point d'affronter.

Car ce ne fut point isolément et au hasard que des chasseurs ont pénétré dans les vastes forêts inondées par le Volga le Danube et le Rhin, et se sont frayé une route à travers les pachydermes et les fauves, depuis tant de siècles maîtres du pays. Chasseurs et pêcheurs, ils eurent bientôt trouvé et domestiqué le renne qui leur donna la nourriture, le vêtement et les armes. Ce fut une tribu, un peuple, une armée qui, sur les pas d'un chef intrépide, franchit les fleuves, passa les déserts, et parvint, après des années ou des siècles, sur les bords de la Seine et de la Loire, où la fertilité du sol et la douceur du climat séduisirent et fixèrent à jamais les voyageurs.

Comment avaient-ils vécu jusque-là ?

Demandez-le aux Kalmouks, et aux Mongols, qui sont leurs pères; ou aux Lapons et aux Esquimaux, qui sont leurs fils.

Cette tribu avait des vieillards et des sages qui la guidaient; des vaillants qui partageaient ses périls; des coutumes, des usages et des lois appropriés à son tempérament et à sa vie; des croyances apportées du pays natal et en rapport avec ses idées et son éducation. Ces croyances mystiques, cette foi religieuse venues des Indes étaient celles que pratiquait tout l'univers ancien, l'idolâtrie, vainement combattue par Noé, Abraham, Moïse, le peuple juif et le clergé chrétien.

Moïse, en effet, nous apprend qu'après la mort d'Adam, ses fils, devenus nombreux, s'éloignèrent du lieu de leur naissance, oublièrent les leçons du divin patriarche et que, livrés à eux-mêmes, tout aux difficultés de la vie, à leurs luttes, à leurs périls, à leurs passions, ils délaissèrent le Dieu qui les avait créés, la loi qu'il leur avait donnée; ne lui adressèrent plus leurs sacrifices, et, au lieu d'adorer l'auteur de tout, prirent pour objet de leur culte son ouvrage: le soleil, la lumière, la foudre, les vents, les montagnes, les rochers, les fleuves et les forêts.

Tels furent les fétiches de l'antiquité, tels furent ceux des Touraniens, des Mongoloïdes, et plus tard des Aryas qui vinrent successivement peupler nos pays.

Le feu fut plus spécialement vénéré par les Hindous, les Perses et les sectateurs de Zoroastre, les Mages, les Guèbres et les Parsis; les arbres et les rochers par les populations africaines; l'eau, c'est-à-dire les rivières et les fontaines, eurent autant d'adorateurs que tous les autres réunis.

« Ne traversez jamais un fleuve, disait Hérodote, sans prononcer une prière et sans tremper votre main dans son onde pour la purifier. »

Les Romains avaient les mêmes convictions et Sénèque disait avec un profond respect :

« Toute source d'un fleuve mérite un autel. »

Cette vénération était plus ancienne que la civilisation d'Athènes et de Rome; les livres saints nous le disent avec toute leur autorité.

Grimm rappelle que les peuples du Nord la pratiquaient avec une foi irrésistible qu'ils tenaient de leurs aïeux. C'était l'héritage qu'avaient laissé à leurs enfants les premiers émigrants venus du Pamir; race aventureuse et guerrière qui, avant son départ, avait divinisé le Gange et l'Indus.

« Le culte de l'eau comme élément, dit Pictet (1), est aussi ancien que celui du feu et il se retrouve chez tous les peuples aryens. »

Le savant genevois ajoute :

« Ce culte des sources, chez les Gaulois, est suf-

(1) *Les Origines indo-européennes*, Paris, 1877.



fisamment démontré par les inscriptions votives aux déesses de la Séquana, de l'Icauna et au dieu Borvo. »

On voit que l'origine hindoue de nos aïeux s'affirme par tous les documents.

Mais si les paléolithes nous avaient donné la population, les croyances et les mœurs ; s'ils avaient couvert la Gaule de ces monuments mégalithiques si longtemps attribués aux Celtes, ils ne nous avaient pas donné l'unité d'administration : ils ne nous avaient pas érigés en nation. C'était à une autre race qu'était réservé cet honneur.

Ce ne fut que mille ans avant notre ère qu'une nouvelle invasion vint nous apporter la cohésion qui nous manquait.

Les fils de Japhet, plus idéalistes que les enfants de Sem et surtout que ceux de Cham, après avoir peuplé la Bactriane et la Médie, se trouvèrent, comme leurs devanciers, trop à l'étroit dans le pays qu'ils occupaient. Pasteurs et agriculteurs, hardis et belliqueux, épris d'aventures, ivres de périls et de combats, ils voulurent, à leur tour, visiter cet Occident qui avait déjà séduit tant de leurs concitoyens. Ils se concertèrent, s'organisèrent et partirent, certains que leur audace leur donnerait aussi leur part de la terre et du soleil.

Sortie du Caucase, traversant la Macédoine, l'Illyrie et les Alpes, une nation, coupant au plus droit,

parut à notre frontière de l'Est, envahit nos contrées et attaqua l'antique population.

Celle-ci était de haute taille, vigoureuse, intelligente, vive, guerrière, aryenne, ainsi que les nombreuses tribus qui lui avaient frayé la route. Elle était, surtout, fortement organisée ; sa civilisation ayant grandi au contact des populations védiques, plus avancées que celles du Nord ou de l'Est. Ce n'était plus un peuple irrégulier de chasseurs, comme les Touraniens ; c'était une nation de pasteurs. Elle avait ses troupeaux, ses chariots, ses petits bœufs à cornes droites, ses chevaux souples et légers, ses combattants armés d'épées et de haches, non plus de pierre ou de silex, mais de bronze et de fer. Femmes et enfants la suivaient.

Ses chefs lançaient la foule, dans les batailles, mais eux-mêmes, ainsi qu'au pays natal, étaient guidés par une caste sacerdotale qui pensait, organisait, mûrissait les plans et les projets, réglait l'action et avait la confiance de tous.

Ce que la tête voulait, le bras l'exécutait ; mais comme c'était pour le bien du peuple entier, petits et grands, qui en profitaient, approuvaient avant et s'en réjouissaient après.

Un mot sur leur origine.

Le védisme avait succédé au fétichisme ; le brahmanisme au védisme ; le bouddhisme au brahmanisme dont il était la réforme, quand les druides

15



organisèrent enfin les tribus de la Bactriane, de l'Arménie et de l'Iran, les entraînèrent vers l'Occident et fondèrent la Celtique, en gardant, pour base de leurs croyances, comme aux Indes, un Dieu créateur, maître invisible de l'univers, et des esprits subalternes chargés de représenter la lumière et la chaleur, le soleil ou le feu, la foudre, les orages, les vents, la terre et ses plus belles productions : les fleuves, les montagnes et les forêts.

Héritiers des dogmes de l'Inde, ces prêtres, mages, brahmanes, prophètes, sacrificateurs, poètes, instituteurs, se faisaient appeler druides, pour rappeler leur amour fanatique de la nature et particulièrement des grands bois.

Déistes, comme tous les Aryas, ils méprisaient l'idolâtrie et le fétichisme sans les proscrire. « La conception de l'Infini, a dit un philosophe moderne (1), est impossible aux peuples enfants. » Il aurait dû ajouter que cette enfance ne finira jamais ; les mages toléraient ce qu'ils ne pouvaient empêcher.

Ils avaient des cérémonies mystérieuses et terribles, souvent sanglantes, qui glaçaient d'effroi les populations. Ils vénéraient certaines plantes, surtout la verveine et le gui ; admettaient les sacrifices humains, admiraient la grande nature, se réunissaient dans les forêts, mais ne voulaient pas de temples bâtis par

(1) MILLOUÉ. — *Les Religions de l'Inde.*



la main des hommes. S'ils avaient conservé quelques traditions de leurs berceaux, ils en avaient modifié plusieurs. Une partie de leurs croyances était sublime ; ils la gardaient pour eux ; une autre était moins élevée et se trouvait plus à la portée des esprits vulgaires ; ils l'enseignaient au peuple. Un peu panthéistes comme les premiers philosophes hindous, ils reconnaissaient cependant un être infini, créateur des mondes, ami du bien, ennemi du mal, et ils l'adoraient, comme les mages, sous son plus bel emblème, le soleil.

Ils croyaient à l'immortalité de l'âme et à sa purification par une transmission successive dans plusieurs corps. Ils n'avaient rien d'écrit et se transmettaient leurs dogmes par la parole ; ils reconnaissaient la voix du ciel dans les éclats de la tempête, les vents, la foudre et les éclairs ; ils admettaient diverses divinités comme agents ou représentants du Dieu unique et immortel, et, en sous-ordre, vénéraient, à divers degrés, les lacs, les fleuves, les fontaines, les rochers, les montagnes et les forêts.

C'était à peu près toute la croyance des Touraniens.

Mais les nouveaux venus n'étaient point des convertisseurs ; c'était des conquérants ; ils voulaient le sol et ils se ruèrent sur les habitants.

Si l'attaque fut vive, la résistance fut énergique ; mais, moins bien armés, moins unis, plus dispersés, les premiers occupants succombèrent.

Une partie des vaincus gagna le Nord avec les rennes qu'une augmentation de chaleur de la Gaule faisait dépérir. Les fugitifs sont aujourd'hui les Esquimaux et les Lapons.

Une autre partie se réfugia dans l'Aquitaine, la Septimanie et les Pyrénées ; ils devinrent les Ligures et les Ibères ; ceux qui franchirent les monts sont aujourd'hui les Castillans.

Ceux qui les avaient chassés prirent le nom de Celtes ; le pays devint la Gaule. Elle avait pour limites le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et l'Océan.

La plus sauvage, la plus belliqueuse, la plus redoutée des tribus celtiques était celle des Carnutes qui se fixa entre la Seine et la Loire, dans d'immenses forêts bornées, au couchant, par la mer.

Les druides y découvrirent une colline escarpée qu'une petite rivière entourait : c'était une forteresse naturelle, ville sainte et consacrée des habitants du pays. Les druides s'en emparèrent et en firent la capitale de leur empire.

Sur le point le plus élevé était un bois sacré, une grotte et une fontaine vénérée. Ces circonstances leur plurent et les guidèrent. Ils consacrèrent la grotte à la Vierge qui devait enfanter, *Virgini pariturœ*, suivant les traditions hindoues et patriarcales qui, mille ans avant notre ère, annonçaient la naissance du Sauveur, et laissèrent le bois, la grotte et la fon-

taine au culte que, depuis tant de siècles, on leur rendait.

Les druides bâtirent leurs demeures autour du bois sacré ; les chefs de guerre les imitèrent et la forteresse devint la capitale du pays chartrain.

A une heure de Chartres, était un groupe d'habitations auprès d'une grotte profonde et d'une fontaine. Là, ils établirent un collège druidique et y enseignèrent, aux disciples qui affluèrent de toutes parts, que, de tout temps, il y avait eu guerre implacable entre l'esprit et la matière, entre le bien et le mal ; que si ce dernier l'emportait parfois, l'autre finissait par triompher ; qu'après la vie, les bons seraient récompensés et les méchants punis, d'abord, par la métempsycose, puis par un bonheur ou un tourment éternel.

Le bourg avait pris le nom de Lèves. De ce lieu florissant partirent aussitôt des routes pour les points les plus éloignés de l'Europe ; ces chemins amenèrent, à Lèves, des philosophes et des savants de toutes les croyances ; à Chartres, les marchands qui avaient des échanges à faire et tous les chefs gaulois qui avaient des intérêts à traiter avec les membres du gouvernement.

Mille ans avaient passé dans une prospérité bien méritée ; la nation était fière et heureuse ; ses armes étaient redoutées ; son industrie et son commerce florissaient ; son sol était inépuisable ; elle paraissait

invincible et éternelle ; mais les Romains parurent ; ils répandirent le fiel dans tous les esprits ; soulevèrent les castes par la jalousie et la haine ; la désunion se mit dans les tribus et, de fautes en fautes, de trahisons en trahisons, la Gaule s'effondra et disparut.

Le christianisme vint consoler ces peuples brisés et flétris ; une loi de liberté et d'amour accourut remplacer les dogmes sévères des druides et le culte sensuel des Romains ; ce fut d'abord une détente universelle dans les cœurs et les esprits.

Mais les apôtres de la résignation et du sacrifice, de la supériorité de l'esprit sur la chair, de l'égalité entre tous les hommes, ne trouvèrent dans la Gaule qu'un terrain mal préparé.

Les peuples acceptèrent en apparence les dogmes et les rites mystiques de la croyance nouvelle ; ils fréquentèrent les églises, peuplèrent les couvents et, au fond, gardèrent un secret levain de paganisme qu'ils cachèrent dans les replis les plus profonds de leur pensée et de leur cœur.

Un évêque lyonnais (1) voulut enseigner à son troupeau que le tonnerre et les éclairs étaient des phénomènes naturels et on ne le crut pas.

Il dit à la foule que le monde était régi par des lois que la volonté de l'homme ne pouvait ni détruire, ni fléchir ; que la pierre était une masse inerte et

(1) Saint Agobart.



passive ; que la plante n'avait ni pensée ni pouvoir ; et la foule garda sa foi.

Un érudit dont le nom vit encore à Lyon, M. Jules de Termes (1), dans son savant ouvrage sur les *Croyances populaires,* nous rappelle quelles difficultés, quelles impossibilités, les évêques, les moines, les orateurs, les écrivains trouvèrent quand ils voulurent arracher les nouveaux chrétiens à leurs superstitions et surtout à ce culte de l'eau adopté par tous les peuples de l'antiquité.

Les Francs, obéissant à leurs mœurs sauvages, avaient, lors de leur entrée en Italie, égorgé des femmes et des enfants, sur les rives du Pô, pour honorer la divinité du fleuve qu'ils voulaient se rendre favorable.

Peut-être firent-ils d'aussi affreux sacrifices en l'honneur de l'Adige, du Tibre et de l'Arno, ainsi qu'ils en avaient l'habitude pour les fleuves du Nord.

Les historiens nous le diront ; ils le garantissent pour le Pô.

Le Gange, l'Indus, le Nil, le Volga, le Danube, avaient été divinisés ; la Gaule avait suivi l'exemple.

Les Séquanes et les Éduens adoraient la déesse Bormonia qui, ainsi que Damona, présidait aux sources thermales ; un poète forézien a chanté la nymphe Ségesta qui protégeait les eaux de Saint-

(1) Né à la Force (Dordogne), le 29 juillet 1812, mort à Lyon, le 30 juillet 1893.

Galmier et toutes nos provinces reconnaissaient la souveraineté des Elphines sur les lacs et les fontaines de nos pays ; on les honorait en jetant, au sein de leurs flots, des fleurs, des fruits, de la cire, des gâteaux, des vêtements, de l'or, des perles, des bijoux, des armes ; les guerriers n'y portent plus leurs cuirasses, leurs casques et leurs épées ; mais les jeunes filles y jettent encore du pain, des friandises, des épingles et des rubans.

Procope, dit M. de Termes, se plaignait amèrement que les Francs, devenus chrétiens, n'eussent point renoncé à leurs sacrifices barbares ; Ausone dénonçait, avec indignation, les populations de la Guyenne qui venaient, en foule, vénérer la fontaine de Divonne, à Bordeaux ; Grégoire de Tours tonnait contre les habitants de l'Auvergne qui avaient l'audace de vénérer les fontaines de son diocèse, en leur offrant du linge, des vêtements, des ornements, de la cire, des gâteaux, coutumes cependant défendues par l'Église, flétries par les conciles, et condamnées énergiquement par les capitulaires de Charlemagne qui interdisaient, en toutes lettres; qu'on adorât les fontaines, les arbres et les rochers.

Mais, rien n'y fit et, ajoute M. de Termes, aujourd'hui même, les habitants du Midi ont la conviction que les puits et les fontaines sont habités par des fées qui cherchent à séduire les passants pour les attirer et les faire périr.

Je puis ajouter, parmi les fontaines sacrées les plus connues, celles de Vaucluse, de Dijon et de Luxembourg, qui n'ont rien perdu de leur réputation.

Nous en retrouverons actuellement tout autour de Lyon.

Charlemagne avait échoué en prêtant à l'Église le secours de son épée; plus tard, la charité d'un Vincent de Paul et l'éloquence d'un Bossuet n'eurent pas plus de succès; enfin la philosophie du XVIIIe siècle, si redoutable pour l'Église chrétienne, n'eut aucune prise sur le paysan sceptique et railleur qui, en dépit de M. de Voltaire, ne cessa pas de suivre les rites immortels du paganisme, crut aux sorciers, aux sorts, aux présages et resta tellement fidèle aux leçons de l'antiquité que toute manifestation qui aura une fontaine pour but ou pour ornement attirera les populations, avec la violence d'un boulet de canon.

Le dieu Divon, la *Source Divine,* dit M. Jarrin, fut, de tout temps, honoré dans le pays de Gex et il donna son nom à une station balnéaire qui tient une place honorable dans la reconnaissance des baigneurs.

L'Albarine, la rivière chère aux Bugistes, a son *ex-voto* à Carpentras, où il est conservé avec un soin religieux au musée et, malgré les siècles, elle n'a rien perdu de ses bienfaisantes vertus, puisque à sa source on a élevé un sanatorium d'une haute importance, et qui se montre d'une grande utilité.

Si Hauteville est désormais courue et assiégée, si



les tempéraments faibles y retrouvent la vigueur, si les enfants y affluent de toutes parts, c'est à la fée de l'Albarine, à la plus ravissante des nymphes jurassiennes, à la perle de nos montagnes, qu'ils devront la joie, la force et la santé.

Notre aimable fée est bonne, douce et bienfaisante, cela est certain ; cependant, elle a ses caprices ; elle a des jours de gaieté folâtre où les mystifications badines ne lui déplaisent pas. J'ai vu des gens qui en savaient quelque chose et qui, sur l'honneur, pouvaient l'affirmer.

Il n'y a pas si longtemps qu'elle a signalé sa présence dans notre vallée et donné des preuves irrécusables qu'elle n'avait point déserté notre ciel.

Dans notre douce demeure de la Barre, où mes grands-parents étaient nés, où ils avaient honorablement vécu et où je comptais bien, hélas ! mourir comme eux, la vieille cuisine recevait parfois nombreuse et bruyante société. Tantôt c'était les vignerons, anciens soldats de la République et de l'Empire, grands, forts et fiers, qui avaient parcouru l'Europe et en connaissaient toutes les capitales. Plusieurs avaient parlé au premier consul ou à l'empereur et lui avaient donné des conseils qu'il n'avait pas suivis ; tantôt c'était les faneuses, les lessiveuses, les couturières ou les lingères ; on dînait, on goûtait, on riait, on buvait sec et on chantait.

L'hiver, les fagots flamblaient dans la cheminée et



leur flamme brillante et claire effaçait l'éclat des chelus mieux que toutes les inventions d'aujourd'hui.

Pâle, faible et chétif, j'étais assis sous la cheminée du petit salon d'hiver, à côté du fauteuil de ma grand'mère et nous lisions Buffon ou Rollin, nos auteurs favoris; lecture un peu sérieuse pour un enfant de huit ans, mais qui nous plaisait. Nous parlions du grand-père et de ses voyages, de sa force et de son adresse, de ses succès à l'arc, à l'arquebuse, au mail et alors elle jetait des regards de commisération sur ma poitrine étroite et mes bras amaigris; mais, tout à coup, des bruits joyeux arrivaient jusqu'à nous; je dressais les oreilles, je remuais ma chaise; ma grand'mère alors souriait et me faisait un signe vite compris. Je l'embrassais, je lui promettais de revenir bientôt et je courais vers la jeunesse où on chantait, où on riait bruyamment et où on racontait des histoires qui me ravissaient.

Les guerres en Allemagne et en Russie avaient bien leurs charmes. Chacun disait la sienne en ajoutant: « J'y étais. » Mais, comme je préférais les contes de fées et les apparitions! C'est cela qui faisait frémir! Tous les vieux me racontaient qu'à la mort de mon arrière-grand-père, en plein hiver, un petit papillon blanc avait escorté le cercueil. C'était l'âme du grand-père qui avait dit adieu à sa dépouille mortelle et tout le monde s'était signé.

Dans toutes les familles du village le souvenir s'en était conservé et ma grand'mère elle-même n'en parlait qu'avec attendrissement.

Que de fois elle avait prié pour son père en songeant au petit papillon !

Quant à discuter le fait, il n'en avait jamais été question. Pouvait-on douter de ces choses-là ?

A côté de cette tradition de famille, deux histoires ne sont jamais sorties de mon esprit.

On me les avait données comme vraies, je les avais acceptées comme telles ; j'en ai oublié mille autres ; je n'ai jamais perdu un seul détail de celles-ci.

Les vieillards du pays vous les garantiront avec encore plus de conviction que moi.

Au commencement du premier Empire, on s'était beaucoup amusé.

La fièvre de la joie et du plaisir était partout. Les campagnes, comme les villes, en voulurent une large part et il y en eut partout. Dans nos montagnes, les vogues furent brillantes ; on y dansa beaucoup et on y but considérablement.

Le village de Torcieu, entre Saint-Rambert et Ambérieu, ne pouvait faire moins que ses voisins. Quand vint son tour, il fit plus et mieux.

Tout le monde sait que cette jolie localité est cachée dans une vallée étroite. Elle est arrosée par l'Albarine, a de beaux vignobles, un transit actif, mais elle n'a, pour débouchés, que deux couloirs,

l'un au levant, qui mène à Saint-Rambert, l'autre au couchant qui, par le défilé des Balmettes, conduit à Ambérieu. Le village est dominé, au nord, par de hauts rochers découpés de la façon la plus bizarre. La nuit, on jurerait que toutes les cimes sont couvertes de vieilles ruines, hautes tours, noirs donjons, gros manoirs; c'est le Palatoux, roches vénérées qu'on ne peut contempler sans terreur.

A côté, est le Château-des-Moines, pic aigu qui porte, à son sommet, la représentation de quatre religieux gigantesques, avec longues robes et capuchons. L'imagination des gens du pays doit être nécessairement surexcitée par ce décor fantastique et surnaturel qu'ils ont continuellement sous les yeux.

La fête avait été superbe; les invités avaient été nombreux ; le vin avait coulé. A la nuit, cependant, les gens sérieux d'Ambérieu et de Saint-Rambert s'étaient retirés ; un peu plus tard, filles et garçons étaient partis. Seuls, une vingtaine de jeunes gens du Tiret, quoique plus éloignés, étaient restés.

Ne faut-il pas s'amuser un peu ? et puis, que risquaient-ils ?

A onze heures, cependant, ils quittèrent la danse, firent leurs adieux et partirent.

La nuit était calme et claire ; la lune resplendissait dans les cieux ; on y voyait comme à midi. Nos vaillants se tenaient par le bras, sur deux rangs, et

chantaient. Suivant la coutume, ils tenaient toute la largeur du chemin. L'Albarine murmurait doucement à côté d'eux.

A la sortie des Balmettes et en vue du château de Saint-Germain, minuit sonna au clocher d'Ambérieu.

Nos vogueurs s'arrêtèrent spontanément, comptèrent les coups, et, au dernier, ils se remirent en marche. En ce moment, un d'eux se retourna et tressaillit.

Il venait de voir, à cent pas de lui, juste à la sortie des Balmettes, une jeune fille vêtue de blanc qui, d'un pas léger, avait l'air de les suivre; sa robe était courte; ses cheveux flottaient sur ses épaules; elle semblait plutôt glisser que marcher sur le sol.

Troublé, sans parler, il toucha le bras de ses compagnons qui, malgré leur nombre, leur force et leur audace; malgré l'habitude qu'ils avaient de courir les bois et de braver les loups, éprouvèrent une surprise qui n'était pas exempte de terreur.

Elle s'était arrêtée; elle aussi, avait-elle peur?

Ils reprirent courage, la contemplèrent et se firent part, à voix basse, de leurs sensations.

Qui était-elle? D'où venait-elle? La connaissaient-ils?

Pour s'en assurer, ils s'avancèrent; au premier pas, elle recula vivement.

Décidément, c'était elle qui était effrayée.



Vingt jeunes gens hardis et vigoureux qu'avaient-ils, en effet, à craindre de cette fillette isolée ?

Leur émotion disparut et ils se regardèrent pour se donner du cœur.

— Qu'est-ce bien ça ? dit le plus audacieux.

— Une demoiselle d'Ambérieu, répondit un grand gaillard, pour se donner une contenance.

— Seule ? et à cette heure? Ah! bien, non !

— Une dame de Lyon, alors, avança un autre. Elle va prendre la voiture du matin, au *Lion d'Or*.

— Ce n'est pas une dame vraie, déclara un petit futé qui avait l'air d'un ouvrier ; c'est une demoiselle des Célestins. Dans les cafés, c'en est plein des... comme cela.

— Pollet a raison, reprirent-ils tous en chœur ; c'est une chanteuse roulante ; c'est comme les noix, cela ne vaut pas cher.

— Je vais lui parler ; qui vient avec moi ? Allons, zou ! clama brusquement un effronté.

— Zou ! j'y vais, répondit le petit ouvrier, et tous deux prirent leur course vers la jeune fille immobile qui, à leur attaque, s'éloigna, comme la première fois, aussi légère qu'un oiseau, et sans montrer aucun effroi de cette agression.

En voyant avec quelle facilité elle maintenait sa distance, nos deux audacieux s'arrêtèrent et se dirent :

— Nous la prendrons vers le pré.

— Entendu.

Et, revenant tranquillement sur leurs pas, ils rejoignirent leurs compagnons.

Ceux-ci, mis au courant, approuvèrent et tous, se tenant par le bras, reprirent, en chantant, le chemin d'Ambérieu, sans plus s'occuper de ce qui se passait autour d'eux.

Quand ils furent entre le beau vignoble des Abbéanches et une prairie assez vaste que fermait l'Albarine, un rapide coup d'œil leur apprit que le piège avait réussi. L'inconnue les suivait insouciante et s'était même rapprochée d'eux, sans prévoir le danger qu'elle courait.

Tout à coup, les deux plus lestes s'élancèrent dans le buisson qui séparait les vignes du chemin. Pliés en deux, invisibles, ils coururent rapidement du côté de Saint-Rambert et, arrivés à l'extrémité du vignoble, débouchèrent vivement sur la route; ils avaient coupé la retraite à l'étrangère de ce côté-là.

Deux autres avaient couru à l'extrémité de la prairie, du côté d'Ambérieu; là aussi toute fuite était impossible; on ne pouvait plus passer.

Aussitôt, la troupe s'arrêta, fit volte-face et, se déployant en demi-cercle, se précipita vers l'inconnue pour l'envelopper.

Elle, sans se presser, se détourna du chemin, traversa légèrement le buisson au plus épais des épines; entra dans la prairie et s'engagea sous les hauts

noyers et sous les saules, avec le même calme, la même sérénité qu'une reine qui se promènerait dans son parc.

Affolés, nos jeunes gens se jetèrent sur ses pas, élargirent le cercle qui devait l'entourer, cernèrent toutes les issues, et, maîtres des rives, se rapprochèrent d'elle en poussant de grands cris.

Elle était perdue sans retour; la rivière, en cet endroit, était large et profonde; elle n'avait aucun espoir de s'échapper.

Déjà les mains s'avançaient pour la saisir; déjà les cris de triomphe redoublaient; déjà la victime n'avait plus, croyait-on, qu'à se rendre à merci, quand les petits pieds, qui glissaient si légèrement sur l'herbe, quittèrent le rivage, s'avancèrent sur les flots brillants et se mirent à marcher sur les eaux avec la même grâce et la même facilité que sur le chemin uni.

Arrivée au milieu du gouffre, la jeune fille se retourna vers les jeunes gens épouvantés, leur fit un geste de menace ou de moquerie, secoua sa longue chevelure et se laissa glisser dans les flots de sa rivière bien-aimée. Elle était chez elle; dans son élément.

La raison leur revint à tous.

Ils furent anéantis.

« C'était la fée de l'Albarine, la Dame blanche du pays. Nous sommes perdus! »



Tremblants et consternés, les coupables passèrent silencieusement sous les murs de Saint-Germain, arrivèrent à Ambérieu qu'ils traversèrent, contre tous les usages, dans un silence angoissé et profond; le temps de rire était passé. Arrivés au Tiret, ils se jurèrent de ne jamais dévoiler leur fâcheuse aventure et d'en garder un inviolable secret. Chacun d'eux se glissa dans son lit, sans éveiller ses parents et en proie à une indicible terreur. Qu'allait-il arriver? La mort, pour la plupart, sans doute; la perte des récoltes et du bétail, certainement, pour tous. Quelle affreuse nuit! et comme ils avaient été mal inspirés!

Le lendemain, chaque mère étonnée alla vers la couche de son fils. Aucun d'eux n'était levé. Tous avaient la fièvre, des absences et des divagations. Ils avaient les yeux hagards, la peau brûlante. Ils regardaient les gens sans les connaître; aucun d'eux ne voulut parler.

Ils n'étaient pas ivres, cependant. Les parents ne s'y trompèrent pas. Ils ne s'étaient pas battus ni entre eux, ni avec des étrangers. C'étaient des lurons qui n'avaient jamais eu peur. D'où venait donc leur effroi? Suivant l'expression du pays, le médecin n'y connut rien.

On alla aux nouvelles, mais vainement.

A Ambérieu, Torcieu, Saint-Rambert, on déclara que les jeuns gens étaient partis calmes et tran-

quilles et qu'ils n'avaient eu ni rixes ni querelles. Tous étaient gais, joyeux et bien portants.

Ils n'avaient pu être attaqués en route. Voituriers, contrebandiers, bohémiens, peigneurs de chanvre ou Piémontais ne se seraient pas mis en travers du chemin de vingt lurons comme eux.

D'abord, donc, chacun y perdit son latin.

Mais l'heure de leur rentrée fit rêver. Les imagitions trottèrent; les vieillards en causèrent et leur avis mit les curieux sur la piste cherchée.

Les jeunes filles intervinrent et voulurent connaître le secret de leurs amoureux.

Elles n'obtinrent rien, les premiers jours.

Cependant, aucun accident n'étant venu troubler les familles, aucune indisposition n'ayant frappé nos vogueurs, le bétail ayant toujours été bien portant, les récoltes s'étant montrées superbes, l'espoir et la confiance reparurent dans ces jeunes cœurs si éprouvés. Les jeunes filles surprirent quelques lambeaux de phrases, un peu obscures, pour le moment, mais qu'on finit par éclaircir ou par deviner.

Après deux ou trois saisons, le mystère était presque percé à jour; à la fin de l'année, on sut à peu près, quel terrible événement avait menacé tant d'existences. Mais on n'en parla qu'entre soi, en famille et tout bas. On ne le confia aux amis que sous le sceau du plus profond secret, aux gens du Tiret seulement, à l'exclusion complète, absolue, des

villages voisins, des étrangers, des curieux et surtout des bourgeois, ces ennemis nés du paysan.

Ce fut la même fée qui, peu d'années auparavant, avait joué un si méchant tour au passeur de Bettant, au brave Jean Guerre, coupable d'avoir installé, sur la jolie rivière, une traille à l'usage des gens du pays.

Mais aussi, pourquoi vouloir tout endiguer, tout dompter, tout museler, tout emprisonner? Bon pour les rivières de la planète Mars d'avoir des rivages tracés à la ligne et tirés au cordeau. Sur la terre nous aimons nos aises un peu plus que cela.

Au temps jadis, avant la Révolution, quand on voulait passer un torrent, on relevait jupe ou pantalon et on se mettait à l'eau. N'était-ce pas plus simple et plus facile?

En automne, il est vrai, comme au printemps, l'Albarine couvrait la plaine, mais les gens d'Ambérieu avaient la ressource de descendre à Saint-Denis ou de remonter jusqu'à Torcieu où il y a toujours eu des ponts. La belle affaire! Et encore, cela n'avait lieu qu'à deux époques de l'année.

Aujourd'hui, hélas! la pauvrette en voit bien d'autres! elle était libre et sauvage; elle courait partout à son gré et sa protectrice n'avait qu'à surveiller la multiplication de ses truites et de ses anguilles, de ses écrevisses et de ses lottes, que les grands hôtels de Lyon se disputaient. La civilisation est venue. La fée se cache, les écrevisses et les truites ont disparu;

anguilles et lottes sont un mythe et la rivière domptée tourne les roues de toutes les usines de la vallée; le chemin de fer a fait pis, en mettant partout des digues et des ponts. La rivière est exaspérée, la fée est furieuse; la rivière fait bien parfois ébouler les montagnes, mais la fée se tient coite.

Lorsque Jean Guerre eut pris toutes ses précautions contre les caprices de sa voisine, eut planté ses deux gros piliers, qu'il réunit par une corde; quand il eut amené son bateau et qu'il invita les citoyens des deux sexes à franchir la rivière malgré elle, ce fut un défi qui fut aussitôt relevé. La protectrice vengea sa protégée et Jean Guerre fut puni.

Heureusement que la petite fée est rieuse et pas méchante. Le provocateur fut châtié par un rhume, qui passa, et un ridicule qui ne passera pas. Voici le fait.

Je le tiens de Pierre Balme, alors petit domestique à la maison ; il le tenait de son père, ami de Guerre, tous trois étaient de Bettant.

Par une claire nuit d'hiver, la bise faisait rage ; il gelait à pierre fendre et tous les habitants étaient calfeutrés chez eux. Corbeaux, canards et oies sauvages fuyaient le Nord enseveli sous des montagnes de neige, et volaient, en toute hâte, vers le Midi. Les loups, descendus des montagnes, couraient la plaine et rôdaient affamés autour des habitations. Les chiens, qui les sentaient, se cachaient tremblants

près du bétail ou sous le lit du maître qui dormait. Jean Guerre, lui, sa journée finie, sa maison close, son écurie visitée avec soin, tranquille sur tout ce qui l'entourait, jouissait d'un repos bien gagné et, sous ses grands rideaux hermétiquement clos, ronflait auprès de sa femme, que, de son côté, un coup de tonnerre, s'il eût tonné, n'eût pas réveillée.

Tous deux dormaient à poings fermés.

Une voix s'éleva dans la nuit et appela :

— Jean Guerre, disait-elle, viens me passer !

Cette voix était claire, perçante ; elle vibrait avec énergie à travers la rafale et avait un singulier ton de commandement.

Guerre ne bougea pas plus qu'une souche.

La voix se fit entendre de nouveau.

Guerre se réveilla, écouta, fit un juron, mais ne se leva pas.

L'appel reprit plus impérieux et plus vif.

— Diable t'emporte, murmura le passeur ; si tu crois que je vais descendre par un temps pareil, tu te trompes ; je suis au chaud et j'y reste.

Il fit un geste de colère et remit sa tête sur son oreiller.

— Qu'as-tu ? lui dit sa femme.

— Rien ! répondit le mari exaspéré.

— Faut-il aller chez toi te faire lever de force ? reprit la voix. Tu t'en repentiras. Ta mule tousse depuis hier ; veux-tu que cela augmente ?

Cette fois l'accent était si pénétrant que Jean frissonna.

— La mule? C'est vrai qu'elle tousse un peu ; mais elle n'est pas sortie, qui peut le savoir ?

Cette voix n'est pas d'ici. Ce n'est pas quelqu'un de chez nous. Que dois-je faire? reprit-il d'un air inquiet.

— Attends-moi, je vais te parler et ce sera tôt fait.

Jean fut effrayé. Il sauta hors de son lit, courut à la fenêtre, l'ouvrit et cria :

— J'y vais.

— Dépêche! reprit-on vers la rivière.

Jean Guerre, grand et vigoureux luron, ne craignait personne; il eût tenu tête à un gendarme. Il était à son aise, vivait sur son bien et ne se connaissait pas d'ennemis. La voix était celle d'une femme avec un timbre singulier, presque effrayant. Certainement, ce n'était quelqu'un ni de Bettant, ni d'Ambérieu. D'où pouvait-on venir? il allait le savoir. Il n'avait nulle peur, et cependant il éprouvait un trouble qu'il ne pouvait surmonter. Sa femme alluma le chelu et, comme son mari, s'habilla rapidement. Quand elle fut prête, elle prit le bâton de lit, long, solide et luisant.

C'était, entre ses mains, une arme redoutable. On sait que les femmes de Bettant sont fortes et hardies. Comme les Gauloises, leurs aïeules, elles auraient

volontiers combattu à côté de leurs vaillants époux.

Elle s'avança vers la porte et dit à Jean :

— Je vais avec toi.

Il tressaillit, s'irrita et lui dit avec colère :

— Je te le défends.

Puis, se radoucissant, il ajouta : Me prends-tu pour un enfant?

Fais-moi chauffer du vin, pour quand je reviendrai.

Et prenant sa gaffe, il appela son chien :

— Frigousse! arrive, dit-il.

Frigousse, un grand chien, à l'air féroce, s'avança en rampant, mais ne voulut pas sortir.

— Il y a un loup par là, dit la femme.

— C'est probable, mais je suis là. Quant à toi, Marion, ferme-toi et attends.

Jean ouvrit la porte et fit un nouvel appel; le chien s'enfuit épouvanté.

— Je n'ai jamais vu Frigousse en cet état, dit la Marion; mais sûr qu'il a peur.

— S'il y a des loups, reprit Jean, ils seront bien reçus.

Et, agitant sa gaffe, il sortit de chez lui, traversa son jardin, son verger, qui allait jusqu'à la rivière, et s'approcha de son bateau.

Il vit alors, sur la rive, une jeune dame, élégante, svelte, fière, vêtue fort légèrement d'une robe blanche d'étoffe vaporeuse; la tête nue, sans qu'elle parût

s'apercevoir du froid. Ses longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules; ses yeux brillaient avec éclat.

— Tu t'es fait bien attendre, dit la jeune femme avec hauteur. Défais ta chaîne et marche, je suis pressée.

Mais la rivière avait grossi pendant la nuit et ses flots troublés avaient quelque chose de sinistre et de menaçant.

— La rivière est trop grosse, répliqua le passeur qui, à la vue de cette apparition et de cette onde impétueuse, miraculeusement au niveau des berges, sentit une sueur froide lui couvrir tout le corps.

— Je ne demande pas un service pour rien, répondit l'étrangère avec impatience. Je suis attendue et voici trois écus pour ta peine. Marche et promptement.

En recevant dans sa main trois écus de six livres, Jean fut ébloui.

Quelle somme pour quelques minutes de travail!

Incapable de parler, il fit signe qu'il acceptait.

La dame s'élança dans la barque et s'assit tranquillement comme si elle n'eût couru aucun danger.

Jean mit les écus dans son gilet, ouvrit le cadenas, défit la chaîne, tendit sa corde, appuya sa gaffe sur le gravier et se jeta dans le courant.

Mais alors la barque, qui était neuve, grande, forte et qui passait de lourds chariots, sembla vouloir

s'engloutir dans la rivière. Elle n'obéissait plus à la gaffe; la corde était tendue à se rompre et l'eau furieuse menaçait de passer par-dessus le bordage. Pour se donner du cœur, il mit la main sur ses écus qui lui répondirent en lui envoyant un petit son argentin.

Ce bruit si doux lui rendit son courage. Il se roidit, redoubla d'efforts, fit pencher le bateau pour éviter les vagues, et brisé, exténué, à bout de forces, tremblant d'un effroi inconnu, d'un vigoureux coup de gaffe, il gagna la terre, sauta sur le rivage, entoura un vieux saule d'une amarre de supplément pour maintenir son embarcation et, se tournant vers sa passagère pour lui tendre la main, il fut effrayé de la voir debout et rieuse à côté de lui. Comment était-elle là? Il ne l'avait pas vu se lever.

— Très commode et très gentil, lui dit-elle; mais incomplet. Tu as cru dompter la rivière et la rivière brisera ton bateau. Tu ne t'en serviras pas longtemps. Adieu, Jean Guerre. A présent tu peux t'aller coucher.

Fais relever les fers de ta mule, si tu veux aller demain au marché de Saint-Rambert.

Pense quelquefois à moi et, au revoir!

Et prenant le chemin d'Ambérieu, elle fit un léger salut, répéta : « Au revoir! » et disparut.

Guerre était terrifié.

Qui était cette créature qui l'avait appelé au milieu



de la nuit, avait failli le faire périr et pourtant l'avait généreusement payé?

Comment savait-elle si bien tout ce qui se passait chez lui?

Quelle était cette annonce que son bateau serait détruit?

Et lui, était-il aussi menacé?

La rivière était affreuse; devait-il la braver encore? Mais sa femme l'attendait; il partit.

Le retour fut plus facile; il rattacha solidement son bateau; prit son petit sentier, traversa son clos et son jardin et, plus mort que vif, monta son escalier.

Sa femme l'attendait, elle fut bouleversée en le voyant.

— Qu'as-tu? qu'as-tu fait? qu'as-tu vu?

Il eut de la peine à s'expliquer et put à peine toucher à son vin chaud.

— Je viens de passer une dame qui allait à Ambérieu, murmura-t-il avec effroi. Je croyais la rivière basse; elle était énorme. J'ai eu de la peine, mais j'ai eu dix-huit francs...

Et pour preuve, il mit la main dans son gilet. Les écus n'y étaient plus, mais à la place, il trouva trois grandes feuilles de noyer, fraîches encore, comme si elles eussent été nouvellement cueillies et depuis longtemps les noyers n'en avaient plus.

Il se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer.



— C'est la Dame blanche de la rivière, dit sa femme aussi effrayée que lui.

Elle fit coucher son mari qui eut la fièvre et ne put dormir. Le mal ayant empiré, on fit venir un médecin qui ne put se prononcer.

L'absence du passeur, sa maladie subite, l'assurance avec laquelle il déclara que l'Albarine avait débordé, quand tout le monde voyait bien qu'elle était basse, tout cela mit en branle les langues de Bettant. Sa femme ne put s'empêcher d'avouer quelque chose. L'année suivante. une crue affreuse fit changer le cours de la rivière et l'Albarine s'ouvrit un nouveau lit hors de l'ancien. En voyant la barque inutile échouer sur le gravier, la Marion eut l'imprudence de s'écrier :

« La Dame l'avait bien dit ! »

Ce fut la fin du secret, le mystère était révélé.

A la place de la traille, on fit un pont en fil de fer, qui dura trente ans.

Puis le chemin de fer traversa le pays ; les députés, le gouvernement et les ingénieurs intervinrent ; on endigua la pauvre rivière et on la gratifia d'un pont de pierre qui a résisté à tous ses efforts.

Sur la foi de Pierre Balme, notre domestique, je puis certifier qu'à part le jour où elle s'est fait voir aux jeunes gens du Tiret, notre pauvre Dame blanche vaincue n'a pas reparu dans le pays.

On s'est demandé parfois d'où viennent les fées,

ces êtres si gracieux, si légers, si fins, qui ont mis si souvent leur pouvoir surnaturel au service des malheureux, des souffrants, des désespérés et ont joué un si grand rôle dans la vie de l'humanité? On a cru voir en elles une réminiscence des druidesses, ces austères prêtresses qui prédisaient l'avenir en consultant les entrailles des victimes ; on leur a donné la même origine. C'est une immense erreur.

Infiniment plus anciennes que celles-ci, les péris de l'Inde et toutes les fées d'Orient étaient connues et renommées pour leur bienfaisance et leur beauté bien des milliers d'années avant que les Celtes ne se fussent organisés en nation et que les druides n'en eussent pris la direction.

Quoique vêtues de blanc, quoique venues aussi des Indes, elles n'eurent jamais aucune ressemblance avec les druidesses, rien de semblable ni de commun

On craignait les unes, on aimait les autres ; cela suffit pour montrer quel abîme les sépara de tout temps.

Quant à moi, c'est avec bonheur que j'ai suivi les traces de nos ravissantes amies dans nos vallées, nos grottes et nos torrents. Quelle joie, quand j'en trouvais ! Quels transports quand je découvrais leurs demeures !

J'ai failli voir celle de Châtillon-de-Corneille, car j'ai dîné à côté du puits qu'elle habite. Imprudemment peut-être, j'aurais voulu lui offrir mes hom-

mages et peut-être aussi aurais-je eu lieu de m'en repentir, car j'avais été indiscret à son égard et ces divinités sont susceptibles, même quand elles sont aimables et gracieuses comme celle de l'Albarine.

Je n'ai pas eu lieu de m'en assurer. J'ai su seulement qu'il était prudent de la ménager.

Nous étions allés, en famille, visiter les ruines du château de Châtillon-de-Corneille, ancienne baronnie, citadelle redoutée au temps de ses maîtres, les Coligny, les La Tour du Pin, les Moyria; demeure féodale encore importante au temps de ses derniers seigneurs, aujourd'hui, ruine magnifique, avec une vue qui embrasse le Bugey, la rivière d'Ain, la Bresse et les Dombes. Nous voulions la faire admirer à un jeune peintre lyonnais. Nous fîmes, à l'ombre de ses hautes tours, un repas délicieux ; le pain cuit du jour, la crême, le lait chaud et les fruits d'une ferme voisine en firent tous les frais, mais quelle gaieté !

La journée passa vite, on ébaucha des croquis, on chanta, on fit des rondes et des jeux, mais, surtout, dans les ruines, ayant trouvé l'orifice d'un puits profond aboutissant ou à quelque source ou à quelque citerne immense creusée dans le roc vif, on y jeta des pierres, on appela, on fit retentir l'écho qui semblait sortir des entrailles de la terre et chacun, comme il croyait en avoir le droit, voulut y crier à son tour.

On ne pouvait s'en arracher.

La nuit s'approchant, on se mit en route pour rentrer ; le peintre et moi nous restâmes pour régler la dépense.

Ah! bien oui ! cela n'alla pas tout seul.

Nous avions laissé là-haut, dans une tour, les serviettes, les bols, les cuillères et deux ou trois paniers qu'on nous avait prêtés à la ferme ; nous n'y attachions aucune importance ; mais quand nous eûmes annoncé qu'il fallait aller chercher ce mobilier, ce fut une révolution. Les jeunes filles de la maison se révoltèrent et la servante, une grande et grosse réjouie, qui semblait n'avoir peur de rien, refusa net d'y monter.

— Véquia la née, dit l'aînée des jeunes filles ; no né volions pas y allâ.

— Né mé, non plu, répliqua vivement la seconde.

— Vas-y, Mélie, reprit la première, en s'adressant à la servante, qui, le poing sur les hanches, se rebiffa comme un dragon.

— Mé? Ah! ben non! ben sor! Per mé fare mâ veni?

— On y voit encore parfaitement pour se conduire dans les cours, et vous savez où sont les paniers, répliquai-je étonné.

— On lo sâ pro! (on le sait assez) reprit la servante avec fermeté, mé, no né volions pas y allâ.

— On est convenu que vous rapporteriez les paniers, reprit le peintre qui n'y comprenait rien.

— Lo jor, ouâ, la née, non.

— Et pourquoi donc ? dîmes-nous avec impatience.

— A causa dé la Dama, répliqua étourdiment la plus jeune des filles de la maison.

— Quése-té, dit avec colère la mère de famille ; on né parlé pa de cein devant lo Monsu.

(Tais-toi ; on ne parle pas de ces choses-là devant les Messieurs. Lisez : devant des bourgeois.)

— Mais la maîtresse du château n'y est pas, reprit vivement le peintre. Il n'y a que des ruines ; on ne peut pas y loger.

— E y a pertant la Dama, ben sor, affirma la servante, en tordant son tablier..... Y a mille ans !

— Ah ! une Dame blanche ! m'écriai-je. Il fallait donc le dire ; je sais ce que c'est.

— On ne parle pas de ces choses-là, reprit la fermière, en baissant le ton.

Cela ne regarde que les paysans qui vivent près. On a chanté, dansé, crié dans le puits, jeté des pierres pendant une heure.

Croyez-vous que cela fasse plaisir à ceux qui les reçoivent ?

Nous vous avons reçus de notre mieux ; maintenant laissez-nous tranquilles.

— Mais, c'est nous qui avons fait le mal, vous n'y êtes pour rien ; nous sommes seuls responsables et je prends tout sur moi.

Nous allons remonter tous cinq ensemble et nous

vous donnerons vingt sous à chacune. Voulez-vous venir ?

— Avec du monde, nous voulons bien.

Nous montâmes en courant; les jeunes filles saisirent les paniers et s'enfuirent; nous restâmes tous deux, le peintre et moi; nous fîmes le tour des ruines, nous revîmes le puits, mais la Dame blanche ne parut pas.

La lune s'étant levée, nous redescendîmes la montagne et arrivâmes à la maison sans accident; nous contâmes notre aventure, heureux d'avoir vu la demeure d'une fée; tristes de n'avoir pu être reçus par la maîtresse de céans.

Nous sûmes qu'il n'était rien arrivé à la ferme, et cela nous fit plaisir.

Que la fée en agrée nos remerciements.

Si les péris et les fées aiment les ruines, les cavernes et surtout les fontaines, il y a cependant des ruines, des cavernes, des fontaines et des torrents qui ne sont pas hantés par les esprits venus de l'Orient. Les dieux gaulois, romains ou grecs eurent aussi une part dans les adorations de la foule, mais comme on les oublie ! Ce n'est plus un culte populaire ; quel est le paysan bugiste qui se recommande encore à Mercure, le protecteur puissant des voyageurs ? Il fut jadis vénéré dans le Haut Bugey ; voici ce qu'en dit un érudit, aussi connaisseur qu'amoureux des beautés de son pays.



« Plus haut que Virieu, dit M. Callet, dans son *Histoire de Virieu-le-Grand,* à l'orée de la grande et difficile montée qui escalade les hauts plateaux d'Hauteville et de la sauvage et profonde forêt de sapins qui descendait alors jusqu'aux habitations, était le *sacellum*, petit temple, dédié au dieu *Bonus eventus,* aujourd'hui *Bonnéfant*, à Mercure, la divinité gauloise, le guide des voyageurs, le protecteur des marchands. C'est vers ce petit oratoire que le voyageur, au moment de s'engager dans le redoutable défilé et dans la forêt, adressait une prière au dieu des *Bonnes Entreprises* et des heureux succès.

« Tout ce lieu, d'ailleurs, était sacré ; la source voisine, la source de *Longue-Clef*, porte un nom qui l'indique. La clef était l'attribut du Mercure gaulois. »

Virieu aussi a une source sacrée: M. Callet ne nous dit pas si une fée est assise à la naissance de ses flots.

La fontaine de Saint-Vulbas, qui fut mortelle à Philibert le Beau, et que les Bugistes appellent: *San-Bourbas*, comme Bourbonne et Bourbon, guérissait les coliques des enfants, et, ce qui était plus rare, celles des hommes faits. Je ne crois pas qu'elle ait perdu les faveurs du public.

A Nantua, le Néant, la Doye, le Merloz, quelque nom qu'on veuille donner à cette source illustre, attirait jadis, et avec raison la vénération des Celtes

qui habitaient autour du lac, et du collège des druides qui avaient reconnu ses bienfaisantes qualités. Les Nantuatiens modernes s'en souviennent et ils ont toujours un culte profond pour la source qui a fait éclore leur industrieuse cité. Mais pourquoi veulent-ils jouir seuls des vertus de cette eau si fraîche et si pure? La fontaine d'Évian n'a pas d'autre mérite, et cependant, on la vend fort cher, à cent lieues à la ronde. Je suis sûr que si l'on mettait l'eau du Merloz en bouteilles, on la débiterait avec plus de bénéfice encore que celle qui nous vient du Chablais.

A Saint-Rambert, comme à Nantua, ce fut une fontaine sacrée qui attira les druides et plus tard un couvent, une abbaye et une laborieuse cité. Le Brévon a consacré le nom celtique ou gaulois que nos pères lui donnèrent. A quelques centaines de pas de sa source, il vient, devant l'église qui n'en est plus jalouse, confier ses flots fougueux à sa voisine l'Albarine, et tous deux comblent de leurs faveurs la sympathique population de ce beau canton.

Ce n'est point à une simple fée, c'est à l'impure déesse des Phéniciens, à la blonde Astarté, à Phœbé, à la lune qui promène son visage pâle dans les cieux que nos montagnards viennent rendre hommage, à certaines nuits de l'année, autour de la fontaine de Saint-Alban.

Car ce n'est pas seulement la pierre dont j'ai parlé précédemment à l'article de *Rochers* qui a nécessité l'édification d'un sanctuaire au-dessus des rochers de Cerdon ; la fontaine qui jaillit au pied de la chapelle attire bien plus de fidèles et les cérémonies qu'on y célèbre sont autrement redoutées du clergé que tout ce qui se passe à la roche aux accouchements.

Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu atteste la ténacité du culte voué à cette source.

Puitspelu vous eût donné plus de détails : Rabelais vous aurait tout raconté. N'ayant ni les hardiesses ni les immunités de ces deux maîtres, qu'il me soit permis d'arrêter là mon récit (1).

Je finis la nomenclature de mes fontaines par celle que je connais le mieux ; celle qui m'a laissé les plus profonds souvenirs.

Le Gardon, faible et modeste ruisseau qui passe à Ambérieu et se jette dans l'Albarine, en face de Bettant, prend sa source au pied d'un rocher, à l'extrémité d'un étroit vallon ; arrose les jardins et les maisons du hameau de Vareilles égrainés le long de son parcours et fait tourner les hautes et puissantes roues des manufactures de drap de la maison Aynard, de Lyon.

(1) En parlant des mêmes sites et des mêmes lieux je suis tombé dans des redites et des répétitions que je n'ai pas su éviter. Voudra-t-on me les pardonner ?



Rien n'est plus sauvage, mais aussi n'est plus attrayant pour un peintre que ce vallon, ce hameau, ces aqueducs rustiques, ces usines et ces moulins à qui le Gardon donne la vie, le mouvement et cette aisance modeste dont le sage sait se contenter.

En remontant, la vue s'arrête ; on est au bout du monde; une prairie est entourée de bois et de rochers ; à droite, au levant, on a les ruines de la citadelle de Saint-Germain, avec ses grands souvenirs ; à gauche, des bois avec un rocher qui ferme le passage. Dans la roche élevée est une grotte, jadis habitée par une pauvre folle. Je suis surpris de ne pas voir autour de moi les ruines de quelque ermitage. On a ici tout ce qu'une âme désespérée peut désirer.

Ce n'est pourtant qu'au siècle dernier, en plein XVII[e] siècle, presque au temps des encyclopédistes et de Voltaire, qu'un ermite, frère Jean Gallet, vint y trouver un refuge, au pied des vieux remparts. J'en ai parlé au chapitre des Rochers.

Au nord, vis-à-vis la cabane de Jean Gallet, aujourd'hui détruite, est une roche surmontée d'une forêt. Du pied du roc, s'élance une source, un ruisseau. C'est le Gardon.

Si le site est impressionnant, la fontaine est druidique, sacrée, bienfaisante et prophétique et, à ce titre, est en grande vénération dans le pays.

Ostensiblement, le dimanche surtout, on vient se

promener, dîner et danser dans la prairie. Mystérieusement, on vient demander la guérison des malades et la divulgation de l'avenir.

En public, chez soi, au café, au grangeon, à table, on est sceptique et railleur. On ne croit pas aux fadaises, aux contes de bonnes femmes. C'était bon pour les temps d'ignorance et de superstition ; mais voilà que la jeune fille songe à se marier. Si elle ne va pas consulter saint Blaise, à Torcieu, elle vient, en secret, à la source du Gardon ; elle met délicatement une épingle sur les bouillons glacés qui sortent du rocher et regarde.

Elle est prévenue :

Suivant que l'épingle hésite, surnage, pénètre à droite ou à gauche, s'enfonce ou est rejetée, elle sait quand et comment elle se mariera, si ce sera de suite, bientôt, ou plus tard, ou si elle doit perdre tout espoir.

Suivant ce qu'a répondu l'oracle, elle se trouve heureuse, triste ou désolée. Elle rentre et s'isole ; ses parents savent d'où elle vient.

La maladie est entrée au foyer. Un être chéri est souffrant, peut-être en danger. Le médecin est soucieux ; il parle peu, ne se prononce pas. Que va-t-il en advenir ?

La femme regarde son mari : celui-ci est sombre : il sort, il rentre, s'assied, se lève et ne donne aucun avis.

Elle prend sa lanterne, si s'est la nuit ; son panier, si c'est le jour. Elle va seule, parfois; le plus souvent le mari la suit de loin ; elle s'approche du bassin qui va lui dire ce que le médecin ne sait pas.

Elle met son épingle sur le flot limpide et regarde d'un cœur palpitant.

La Mort est là debout, devant elle, à l'extrémité de la fontaine. Elle aussi attend la réponse et s'apprête à jeter sa faux ou à s'en servir; laquelle des deux, la mère ou la Mort, va triompher?

La Fontaine sacrée a parlé, le malade guérira; l'enfant ou l'aïeul dont on redoutait le trépas sera sauvé. La Mort se retire dépitée; la mère court à la maison, dans l'exaltation de la joie et du ravissement.

Si le dénouement ne répond pas à ce qu'on attendait, c'est qu'on a mal regardé, mal vu. Quant à l'oracle, il est infaillible et sa gloire n'en souffrira pas.

Dans ma jeunesse, la masse d'épingles et aiguilles qui se voyaient au fond de la vasque moussue indiquait assez le nombre des ordalies qui avaient eu lieu sur ces bords.

Y vient-on encore pour la tristesse ou la joie; l'espérance ou la douleur ?

On est entre soi, la jeune fille et la péri, la source et le consultant; mystère et discrétion !

Pour expliquer la présence de tant d'objets piquants, je n'en avais pas remarqué d'autres, j'avais



demandé, à la maison, ce qu'en savaient les domestiques et les vignerons: mais leur thème était fait. Depuis des siècles, on leur adressait la même question et depuis autant de siècles, ils faisaient la même réponse:

« J'ai entendu dire qu'un colporteur, en voulant boire, s'était agenouillé, baissé et que toute sa marchandise, s'élançant hors de sa caisse, était tombée dans le bassin.

« Il en avait retiré tout ce qu'il en avait pu saisir, étoffes, quincaillerie, rubans, livres et almanachs; le reste, insaisissable, était resté. »

Je m'étais contenté de cette réponse et, moi-même je l'avais donnée à des curieux; mais un jour, un mot me fit réfléchir et me troubla.

Nous avions dîné, dansé et couru, en famille, pendant les vacances et une jeune fille, ayant déchiré sa robe, demanda une épingle à son entourage.

— Va vers la source; tu en trouveras plus qu'il ne t'en faut; lui dit sa mère.

— Ah! de celles-là, non pas! répondit une dame. Leur provenance m'en dégoûterait.

La provenance? pensai-je.

Il n'en fut plus question, mais je ne l'oubliai pas; les épingles de la source du Gardon me suivirent ainsi de l'enfance jusqu'à l'âge mûr, c'est-à-dire jusqu'au moment où, lisant un livre d'archéologie bretonne, je pus m'écrier aussi: « J'ai trouvé! »

En ai-je assez dit pour attirer l'attention sur les fontaines sacrées du Bugey ?

Qu'on se mette donc en chasse, car je n'ai pas tout raconté.

En prenant congé de nos fontaines, me sera-t-il permis de rappeler un fait historique et lointain dont je n'ai certes pas la primeur ? Le voici :

Quand, à la fin du siècle dernier, le général Bonaparte eut conquis l'Égypte, il voulut montrer à la population terrifiée que rien ne serait changé aux lois, aux coutumes et aux mœurs. Il annonça donc qu'il présiderait aux fêtes du Nil et qu'il leur donnerait un éclat inaccoutumé.

En effet, entouré de l'armée française, aux acclamations des trois cent mille habitants de la ville du Caire accourus sur les bords du Nil, avec le cérémonial d'usage, il prononça les paroles sacramentelles ; on jeta dans les flots les mannequins destinés à rappeler les jeunes filles qu'on immolait jadis à la divinité du fleuve; on ouvrit le canal qui allait porter la fécondité et l'abondance dans tous le pays et le premier consul, imitant ses devanciers, jeta des poignées d'or et d'argent dans les eaux sacrées.

Les rites étaient accomplis et les pieux musulmans furent satisfaits de voir qu'on respectait des coutumes suivies depuis tant de milliers d'années.

Les sacrifices humains seuls avaient disparu, à l'honneur de l'humanité et du progrès.



ÉCRIVAINS DU BUGEY

ÉCRIVAINS DU BUGEY

HISTORIENS

Ce petit pays, grand comme un rien, dont le nom se découvre à peine sur les cartes de l'ancienne France, parcelle négligeable de notre grand pays, a cependant séduit et passionné les historiens.

Ceux qui l'ont décrit sont légion et il mérite cet honneur. Sa coupe de rochers, nid d'aigle entre le Rhône et la rivière d'Ain, a produit des rois, des héros et des sages, des législateurs, des saints, des guerriers, des savants, de brillants artistes, et nos défilés, hérissés d'épais remparts et de hautes tours, ont été témoins d'actions sublimes, de dévouements superbes, de faits d'armes que nos chroniqueurs ont sauvés de l'oubli.

Aussi le Bugey tout entier ne cite-il qu'avec reconnaissance : Guichenon, Paradin, Collet, Bossi, Thomas Riboud, La Teyssonnière, Depéry, Greppo, Abel de Moyria, Bacon-Tacon, inégal, mais trop calomnié ; Auguste Arène, le fondateur de l'*Abeille du Bugey*,

historien sérieux, conteur humoristique, poète, qui resta quarante ans sur la brèche pour faire de sa petite feuille un des plus intéressants journaux de la province, Milliet, Philibert le Duc, Béatrix, Maissiat, Révérend du Mesnil, Valentin Smith, Guigue le père, infatigable écrivain, Baux, Guillemot, Henri Durand, Debombourg, Saint-Didier, Dufay. Désiré Monnier, Sirand, Leymarie, Quinsonas, Raverat, Lançon, Charles Jarrin, Dejey, tous décédés dans le combat, tous épris de nos annales auxquelles ils ont consacré le meilleur de leur vie.

Mais l'histoire n'est pas morte avec eux et ils ont laissé des successeurs qui continuent leur œuvre avec énergie : Chantre, Falsan, Cuaz, Arène fils, qui court sur les traces de son père et nous étonne par la souplesse de son esprit, Callet, Perroud, Philipon, Rochet, Bérard, Corcelle, Guigue fils, Berthilier, Guillon, Tournier, et mille autres, que je laisse ou que j'oublie, nombreuse et ardente phalange dont les noms rempliraient cent pages et qui continuent les traditions de patriotisme et d'amour de leurs devanciers.

Grâce à eux, le Bugey complétera son histoire et il n'aura rien à envier aux grandes et illustres provinces qui croient avoir le privilège de la publicité.

Mais la Renommée a plusieurs manières d'occuper l'esprit public et l'on m'en voudrait si, à côté des historiens professionnels, je ne mettais pas deux

écrivains qui ont fait connaître, aimer et admirer nos campagnes aussi bien et même mieux que les érudits les plus sérieux.

Qui a décrit nos mœurs, nos usages, nos coutumes, nos populations, nos montagnes, nos grasses vallées, nos coteaux giboyeux, et notre ville épiscopale de Belley, mieux que Brillat-Savarin, dans son immortelle *Physiologie du Goût,* et Lucien Tendret, dans un livre qui ne lui est guère inférieur : *La Table au pays de Brillat-Savarin ?*

« Il est des écrivains dont les œuvres ont un caractère si impersonnel que rien en elles ne trahit le pays de leur origine ; d'autres reflètent, avec leur propre image, celle des pays où ils sont nés. C'est parmi eux que nous rangerons Brillat-Savarin et Lucien Tendret qui ont vu le jour dans le Bugey et dont les écrits sentent le Bugey à une lieue à la ronde. »

M. Ferraz a raison. Brillat-Savarin et Lucien Tendret ont peint le Bugey avec l'esprit, les yeux et le cœur d'un Meissonier.

POÈTES

Nous avons été plus favorisés par les historiens que par les poètes. Et pourquoi ? On dirait que la séduction dont tous nos sites sont empreints a été

sans pouvoir sur ces derniers. Ils n'ont connu ni les guerres de la France et de la Savoie, ni nos luttes mortelles avec les Francs-Comtois et les Dauphinois. Ils n'ont vu ni nos fières et saines populations, ni nos fleuves, ni nos torrents, ni nos sombres forêts. Ils n'ont eu des yeux ni pour les audacieux bateliers du Rhône ni pour les industriels de nos vallées, ni pour les rudes forestiers qui ouvrent des chemins à travers les vieux sapins et les vieux chênes ; ni pour ces socialistes pratiques dont les fruitières ont porté l'aisance jusque dans les hameaux perdus sous les neiges.

Qu'aurait dit Jean-Jacques Rousseau s'il eût gravi le Colombier, s'il eût vu le Cañon du Rhône, s'il se fût assis au pied des cascades magiques de Glandieu, de Cerverieu, de la Fouge, de Charabotte, ou s'il eût traversé les Balmettes pendant la nuit ? Rien de tout cela n'a frappé nos poètes. En présence des beautés qui eussent fasciné le philosophe de Genève, ils n'ont vu qu'un motif de nous parler de leurs peines, de leurs désespoirs ou de leurs amours.

Lamartine, qui nous appartient par sa jeunesse et son éducation, n'a ni compris ni aimé le Bugey ; il a immortalisé un lac, mais un lac de notre voisinage et qui ne nous appartient pas. S'il l'a chanté en vers immortels, c'est pour nous dire qu'il a aimé sur cette rive et que l'objet de son amour n'est plus.

Soulary ne se plaisait que dans nos vallées ; il

n'était heureux qu'au pied de ce vieux manoir où eurent lieu, en présence d'un père enchaîné, les noces de Béatrix de Genève avec Thomas de Savoie ; mais de ce mariage digne d'inspirer un poète, il n'a pas plus parlé que de la Valserine, de la Michaille ou du Valromey.

Philibert Le Duc a longtemps habité Belley ; chaque jour il apercevait cette chartreuse de Pierre-Châtel où fut créé l'ordre de l'Annonciade et où le duc Amédée VIII faillit être enlevé, au milieu de sa cour, par des aventuriers qui voulaient ou le tuer ou l'emmener prisonnier en Provence. Ces assassins furent coupés en petits morceaux adressés, par le duc, aux principales villes de ses États ; mais en présence de ces terribles souvenirs, M. l'inspecteur des forêts ne pensait qu'aux rives de la Reyssouze et c'est en plein Valromey qu'il écrivait *Brixia*.

Enfin, Gabriel Vicaire, d'Ambérieu par sa famille et son enfance, s'est fait Parisien aussitôt qu'il l'a pu, et ce fut sans doute sous les ombrages du Luxembourg qu'il écrivit ses plus jolis *Émaux bressans*.

Il y a eu des exceptions cependant.

M. Gabriel de Moyria, dans ses *Esquisses poétiques du département de l'Ain* (Bourg, Dufour, 1841, in 8°, portrait), a chanté le Bugey dans des vers pleins de verve, de vivacité, d'imagination et de sentiment.

Né à Bourg, le 25 avril 1770, mais issu d'une des plus anciennes familles du Bugey, M. le comte Gabriel de Moyria, pendant la Révolution, s'était fait ouvrier compositeur dans l'imprimerie Dufour, à Nantua, et sentit s'y fortifier l'amour immense qu'il avait pour le pays de ses aïeux.

Plus tard, à Bourg, et tout au culte de la poésie, il donna, en 1831, sa belle pièce le *Lac de Nantua*, œuvre vibrante qui eut un grand succès.

En 1838, *Méditation au bord du Rhône sous Pierre-Châtel*. On la trouvera dans ses *Esquisses poétiques de l'Ain* (Bourg, Dufour, 1841, in-8°, portrait).

Les *Ruines de la Chartreuse de Meyriat* sont empreintes, on le comprendra, d'une profonde mélancolie ; le *Tombeau de Charles le Chauve, à Nantua* est une page d'histoire que Lamartine aurait pu signer.

> O Charles! C'est ainsi que ton antique race
> Dans ces caveaux obscurs te gardait une place ;
> Mais, contre le destin que sert-il d'être roi?

Je regrette de n'avoir pas plus de place pour donner tout ce morceau.

La légende du sire de *Thoire* est consacrée à une de nos familles les plus fameuses ; l'*Albarine* est la plus gracieuse élégie qu'on puisse voir.

Seulement, comment l'auteur a-t-il pu dire :

Tu n'as pas d'embûche profonde ;
La bergère, aux traits ingénus,
Sans crainte, joue avec ton onde,
Et la traverse les pieds nus.

Oh ! les poètes ! M. le comte n'avait donc jamais vu notre fougueux torrent dans ses fureurs !

La *Valserine* et la *Saône* sont un tableau ravissant par le contraste entre ces deux rivières.

Les autres pièces du volume sont consacrées au doux pays de Bresse, mais comme le Bugey y joue un rôle important !...

Comme l'auteur a compris et bien rendu notre sublime contrée !

Cette haute poésie relève l'âme et réchauffe le cœur. On lit avec délices, chose rare de nos jours, des vers harmonieux et coulants, sans ces accroche-pied, ces enjambements, ces chevilles, ces rimes par à peu près, ces hiatus si chers aux malheureux rimeurs actuels.

Car on ne peut appeler poètes ces infortunés qui, de nos jours, dans toutes les *Revues*, riment de la prose, et quelle prose ! Leur imagination appauvrie n'a jamais vu que l'éternel féminin, ces beautés de toute race, de tout rang qu'ils ont poursuivies de leur fougueuse et brutale passion. Ces femmes qui

remplissent leurs odes, leurs élégies ou leurs sonnets, ne les sauveront pas de l'oubli. Comme les chanteurs, qu'ils jouissent de leur notoriété présente ; elle ne leur survivra pas.

Suivons Jean-Jacques; voyons la grande, l'immortelle nature; admirons ce qu'il a vu et admiré et méprisons la vie factice qui n'a que des oripeaux pour parure et le gaz pour soleil.

J'ai salué avec fierté et bonheur un compatriote qui a osé consacrer son génie à décrire les merveilles que le ciel a prodiguées à son pays d'origine et d'affection. Qu'on me permette de placer tout à côté de ce gentilhomme de race un enfant de cette bourgeoisie modeste et laborieuse qui n'était rien jadis et qui est tout aujourd'hui.

Benoît Hugues, né à Ambérieu, le 11 octobre 1806, fut, comme ses parents, marchand-négociant dans un chef-lieu de canton de 1.500 âmes, qui n'avait alors ni commerce ni industrie. Le chemin de fer a doublé cette population devenue riche et prospère, mais Hugues n'a pas vu les changements apportés à son pays natal qu'il n'a jamais quitté.

Heureux de vivre au sein d'une famille honorable, épris du goût sacré de la belle nature, enivré de la beauté des sites qui l'entouraient, il traduisit ses poétiques sensations dans des vers charmants, mais peu connus ; ils avaient été publiés à Lyon en 1855, sous le titre de : *Les Voix de l'Albarine.*

Lyon, en ce moment-là, s'occupait peu de poésie. Moins heureux qu'Arvers ou que Reboul, il n'eut ni un Jules Janin ni un Alexandre Dumas pour le présenter au public et le jeter dans la mêlée. La presse fut muette ; le volume fut offert à quelques amis et le poète, mort un an auparavant, le 2 novembre 1854, ne sortit pas de cette douce obscurité dans laquelle il avait vécu.

Il ne méritait cependant pas d'être oublié, même à en juger par cette simple poésie, qui révélera ce que cette muse agreste avait d'harmonieux dans sa sauvagerie, de grâce et d'émotion dans sa naïveté et sa douceur.

On verra comme le poète aimait son pays.

L'ALBARINE

à M. A. V.

I

Vous qui suivez partout le démon des voyages,
Et, comme une âme en peine au bord des noirs rivages,
Rôdez par les chemins,
Allez, si vous voulez, jusqu'aux confins du monde,
Étancher votre soif aux sources de chaque onde,
Au creux de tous ravins.

Allez, si vous voulez, vous asseoir sur les cimes,
Pour écouter, d'en haut, le torrent des abîmes
Écumeux et profond,
Et qui, de roc en roc, ainsi qu'une avalanche,
Tombe, tombe toujours, roulant sa nappe blanche
Dans des gouffres sans fond.

Allez au bord des lacs, ces coupes de mystère,
Pleines des pleurs des cieux, ce miroir solitaire
Fait pour le beau soleil,
Comme la goutte d'eau, la perle de rosée
Au calice fleuri par l'aurore posée
Pour l'insecte vermeil.

Suivez tous les détours des fleuves, des rivières
Secouant, dans leurs bonds, leurs humides crinières,
Et, de leurs plis divers,
Étreignant les cités et les monts et les plaines ;
Et, comme un sang ardent écumant dans les veines
De ce vieil univers.

Allez, allez encor sur un frêle navire
Défier les fureurs de l'orageux empire
Et ses gouffres béants ;
Et, voguant, emportés au souffle des tempêtes
Écoutez, sans pâlir, sous vos pieds, sur vos têtes,
Rugir les océans.

Pour moi, je veux rester au pied de la colline
Que baigne, avec amour, la limpide Albarine
De flots mélodieux ;
L'Albarine, doux nom fait pour la poésie,
Comme le miel des fleurs, la suave ambroisie,
Pour l'abeille et les dieux !



II

Dans son lit de granit, creusé dans la vallée,
Oh ! que j'aime la voir bondir, échevelée,
Avec ses pieds d'argent, sous les peupliers verts !
Oh ! que j'aime la voir, dans sa course en désordre,
Se rouler, s'agiter, et, de ses baisers, mordre
Ses écueils d'écume couverts !

Oh ! que j'aime la voir, encore pantelante,
Et le sein frémissant, se coucher nonchalante
Pour dormir mollement à l'ombre des îlots,
Puis quitter, à regret, ces bords qu'elle idolâtre
En leur jetant l'adieu de sa faveur folâtre
Avec les larmes de ses flots.

On dirait une nymphe à la Grèce ravie,
A travers le vallon, par un dieu poursuivie,
Et, par mille détours, égarant son vainqueur,
Le long de la saulée, avec sa voix sonore,
L'appelant, l'agaçant et se cachant encore
En lui jetant un ris moqueur.

Ainsi, chaque matin, lorsque l'aube étincelle,
J'accours sur son rivage à sa voix qui m'appelle,
Suivant tous les détours de ses bords escarpés ;
Et l'étoile du soir scintillant sur son onde
Me surprend poursuivant ma belle vagabonde,
Les yeux souvent d'un pleur trempés.

Il n'est pas, sur son sable, une légère place
Qui de mes pas errants ne conserve la trace
Et n'éveille en mon cœur quelque long souvenir ;
Dans chacun de ses flots, comme une faible proie,
J'ai jeté chaque jour, et mes maux et ma joie,
Fermant mes yeux à l'avenir.

Je connais tous ses rocs couverts de mousse grise,
Tous ses écueils rongés où son onde se brise,
Et tous les blancs cailloux qu'elle roule en son lit ;
Je connais tous les airs, les belles symphonies,
Les hymnes ruisselants de longues harmonies
Que sa voix, sans cesse, redit.

On dirait, dans les bois, quelque servan qui brame,
Les célestes sanglots d'un ange ou d'une femme,
Ou les vagissements d'un enfant qui s'endort,
Ou bien encor les cris de l'ardente mêlée,
La voix de l'ouragan râlant dans la vallée,
Le chant de l'orgue au grave accord.

Souvent, las, fatigué, je m'étends sur la mousse...
Je crois entendre, alors, les mots que sa voix douce
Murmure à mon oreille, à mon cœur plein d'émoi ;
Et chaque flot qui fuit, chaque vague qui passe
Susurre avec amour et me dit à voix basse :
— « Enfant, viens ici, sois à moi ;

« Ma robe diaphane est plus riche, plus belle
Que l'aile de l'insecte et de la demoiselle
Volant, comme la brise, autour des vertes eaux ;
Ma taille aérienne est plus souple, plus fluide,
Qu'un rayon de soleil, qu'une blanche sylphide
Dansant sur le bout des roseaux.

« Enfants, laisse là-haut les rumeurs de la terre ;
Viens t'abreuver, ici, de joie et de mystère ;
Descends sous les lambris de mon palais vermeil ;
Viens, comme sur le sein d'une amante adorée,
Poser ton jeune front sur ma vague dorée
Et t'endormir d'un doux sommeil.

« Oh ! je veux t'abreuver de douceurs d'ambroisie,
Des biens de mon amour et de ma poésie,
Murmurant, dans mes flots, des hymnes éternels ;
Tu boiras de tes maux l'oubli dans mes calices
Et tu t'enivreras d'éternelles délices
Qu'ignorent les pauvres mortels. »

Un jour — j'étais enfant — dans la vague limpide,
Ruisselant à mon front comme un linceul humide,
Je roulai dans l'abîme où sa voix m'appelait.
Mais, prenant en pitié les larmes de ma mère,
Elle voulut me rendre à sa douleur amère
Qu'en longs sanglots elle exhalait.

III

Tes bords sont les plus beaux, Albarine chérie !
Car toujours le printemps, sur ta rive fleurie,
Fait éclore et germer à son souffle si pur,
Le muguet embaumé, la blanche marguerite,
Dont le calice d'or frémit, tremble et palpite
Près de la campanule aux corolles d'azur.



Tes bords sont les plus beaux, tes forêts verdoyantes
Laissent flotter sur toi leurs franges ondoyantes
S'éparpillant au vent comme un léger rideau
Et voilent de leurs plis les toits de nos chaumières
Qui dorment en silence au bout de leurs lisières,
Comme le nid léger caché dans un rameau;

Car tes monts escarpés se perdent dans les nues
Et portent des rochers sur leurs têtes chenues,
Diadème puissant taillé dans le granit
Où l'aigle audacieux vient construire son aire
Afin d'être plus près des éclairs, du tonnerre,
Où le hardi vautour s'élance de son nid.

Tes bords sont les plus beaux, car tes coteaux superbes
Ainsi qu'un vert lézard sommeillant dans les herbes
Livrent leurs flancs féconds aux baisers du matin :
Et, dans la pourpre et l'or, chaque automne brunie
Vient teindre de ses feux, sous sa robe jaunie,
La grappe au doux nectar moussant dans le festin ;

Car sur tes blonds sommets levant leurs grandes tailles
Des châteaux délabrés, squelettes des batailles,
Pour regarder en bas paraissent se courber ;
Au souffle des antans leur front chauve se livre
Et, couronnés de lierre, ainsi qu'un guerrier ivre,
Ils semblent chanceler et tout près de tomber.

Car on voit, comme un vol de blanches tourterelles.
Descendre, le matin, de blanches pastourelles,
Riant et murmurant par les étroits sentiers
Et venir, au courant de la source tranquille,
Emplir les larges flancs de leur cruche d'argile
Dépassant, sur leur front, le bout des noisetiers.



Tes bords sont les plus beaux! car la vague joyeuse
Jette de doux propos à la brune laveuse
Riant à longs éclats, les pieds dans ses sabots,
Et baise le sein nu des baigneuses craintives,
Aussi blanches qu'un cygne égaré sur tes rives.
Jouant et folâtrant au murmure des flots.

Tes bords sont les plus beaux! des chœurs de jeunes filles
Viennent, le soir, danser à l'ombre des charmilles,
Comme un essaim parti des ruches du hameau;
Et l'onde réfléchit leur quadrille folâtre,
Céleste vision qui fait rêver le pâtre,
Regardant à travers les branches de l'ormeau,

Car, en ces lieux, ma vie, un matin s'est éclose,
Riant à ton beau ciel, comme cette fleur rose
Qui croît sur l'églantier penché sur le ravin.
Et, comme les accents d'une longue ballade,
Son murmure endormait mon front pâle et malade
Dans mon lit fait de mousse et de branches de pin.

Tes bords sont les plus beaux! Ici j'ai pris racine,
Comme un faible arbrisseau qu'en vain l'orage incline,
Croissant et grandissant au souffle des douleurs;
Laissant, insoucieux, les fleurs de mes années
S'effeuiller sur mon front et s'envoler fanées,
Sans jeter au passé des regrets et des pleurs.

Et comme la nacelle au vieux saule attachée,
Et dormant sur les eaux, sous les *vorges* cachée,
A tes bords j'ai lié la barque de mes jours;
Si ton flot tourmenté dans l'Ain se jette et tombe,
Ainsi que toi, je vais, au gouffre de la tombe,
A la cendre des morts me mêler pour toujours.

IV

Albarine! Albarine! O ma blanche! O candide!
A toi, tous les accords de ma muse timide,
De ma muse, ta fille, égarée en nos bois?
A toi mes songes d'or sur ta rive fleurie,
Les sanglots étouffés de mon âme flétrie,
Et les derniers soupirs de ma mourante voix!

A toi toute ma vie? O ma belle! Qu'importe
Si comme en un suaire, un jour, la vague emporte
Mon faible char brisé, parmi tes flots errants?
Qu'importe si le temps, de son haleine, effeuille
Ces pages en lambeaux, les jette, feuille à feuille,
Dans le gouffre sans fond de l'oubli dévorant!

Oh! Qu'importe! pourvu qu'à mon heure suprême
Je puisse entendre encor ton immortel poème
Qui chante dans mon cœur un si joyeux accord!
Pourvu que mes regards, à ma dernière aurore,
Puissent, tournés vers toi, t'apercevoir encore
En sentant sur mon front le baiser de la mort!

Benoît Hugues.

Si elle est longue, n'est-elle pas jolie? Je serai plus bref avec le poète suivant. Dans le même pays et à la même époque, un écolier

imprudent, comme on l'est à cet âge, sans consulter ses forces, avait voulu débuter dans la carrière des lettres par un beau poème emprunté aux Annales du Bugey. Le sujet était l'Histoire des Amours de la fille du comte de Genève avec l'héritier de la Maison de Savoie. Il n'avait pas tenté Soulary; le petit bonhomme s'en empara, fit son canevas et en écrivit les premiers chants. Une catastrophe de famille vint l'arrêter et l'œuvre ne fut pas terminée.

Mais tout en piochant son Histoire de Savoie, notre potache avait épanché des idées dans un petit recueil intitulé: *Les Bugeysiennes*. Hélas! quel désenchantement pour un débutant! Quelle chute! — Il ne s'en est jamais relevé.

Aux gosiers pavés d'acier habitués à l'ale et au gin, il avait eu l'audace de servir, d'offrir de l'eau sucrée, édulcorée d'orgeat; aux robustes esprits habitués à Baudelaire et à Richepin, il avait eu la sottise d'offrir des vers de pensionnat.

Hélas! c'était un reflet de sa vie d'écolier!

Allait-il à la promenade, il scandait sur un petit papier :

Oh! que j'aime à descendre au pied de la colline,
Quand ton bras prête au mien son amical appui!
Non, jamais le vallon, ces coteaux, l'Albarine
N'ont paru plus beaux qu'aujourd'hui!

Revenait-il de voyage, il s'écriait :

..... O mon pays, pardonne à mon absence !
Dans tes vallons, je porte enfin mes pas !
Mon jeune chien reconnaît ma présence
Et mon coursier a tressailli tout bas !
Le Frioland lève sa tête altière ;
Rives de l'Ain, savez-vous mon retour ?
Je suis heureux ; c'est là-bas ma chaumière...
C'est mon pays qui s'offre à mon amour...

Et il croyait que tous les monts du Bugey, le Frioland et l'Avocat compris, allaient venir à sa rencontre pour le saluer.

S'élance-t-il, avec des amis, vers les plus hauts plateaux, prend-il le sentier des hauts sapins, — il griffonne :

En prenant ce chemin, nous changeons de vallée :
Nous voyons sur nos fronts la roche dentelée ;
A côté, des débris ; sous nos pieds, le torrent,
L'Albarine bouillonne et bondit en courant ;
Saute dans les rochers, s'agite avec furie
Et voudrait secouer le joug de l'industrie.
Sous les yeux du pêcheur à sa suite attiré,
La truite, que trahit son manteau diapré,
Remonte, en se jouant, de cascade en cascade,
Badine entre les flots ainsi qu'une naïade,
Guette le moucheron qui vole en bourdonnant,
S'élance pour happer l'éphémère imprudent ;
Et, tout d'un coup, d'un bruit ou d'une ombre effrayée,
S'enfuit sous le rocher où sa route est frayée.

Oh ! combien de trésors s'offrent devant nos pas !
Que de biens précieux que nous ne voyons pas
Ou qui passent ainsi, grâce à notre ignorance !
Aimer, vivre, jouir, voilà notre science ;
Qu'importe le savoir à qui veut le bonheur ?
Sous un arbre touffu, j'aperçois une fleur,
Penchée, humble et modeste, à la frêle corolle ;
Je vois un papillon qui se pose ou qui vole...
Irai-je piquer l'un sur un plan de papier,
Ou faire sécher l'autre au milieu d'un herbier !
Le papillon mourrait ! La fleur serait fanée !
Laissons-leur, à tous deux, la fin de la journée !
J'admire, je m'arrête ; ils me plaisent ainsi ;
Vienne un autre passant, ils lui plairont aussi.

Quelques lettrés virent avec dédain qu'il n'y avait dans ces pages ni conte grivois, ni paillardise amusante, ni crudité à réveiller l'esprit. Rien contre les femmes ou les mœurs. C'était un livre raté. Aussi en fit-on des gorges chaudes à la brasserie Georges, dans ce cénacle qui dirigeait alors l'opinion. Il n'y eut qu'un avis à ce sujet. Les Burgraves y décidèrent que le livre était insipide et l'auteur un sot qui ne serait jamais des leurs.

Le jugement fut sans appel.

Allons donc vite à un auteur plus heureux.

Joseph-Henri Rossand naquit à Bourg en 1795, d'une famille d'ouvriers. Il fit de bonnes études au collège de cette ville, fut employé au Bureau des hypothèques et occupa ensuite les positions les plus

diverses. On le vit, tour à tour, commissaire-priseur à Bourg, notaire à Nurieu, petit village du Bugey, qu'il a chanté en jolis vers, juge de paix à Lagnieu, où il était nommé en 1851 ; puis à Bourg-Argental et à Saint-Just-en-Chevalet. Après quinze ans de cette magistrature, il revint à Bourg, affaibli autant par les infirmités que par la vieillesse. Il s'éteignit à Bourg, le 20 mars 1869, laissant la réputation d'un érudit, mais surtout d'un poète ardent, à l'imagination brûlante, à l'esprit satirique et railleur, à l'œil observateur à qui rien n'échappe. Il eut des ennemis et des censeurs, mais aussi des amis fidèles et dévoués ce qui, malgré tout, prouve la bonté de son cœur.

On a trop parlé de ses *Coups de fouet*, œuvre d'amère vengeance contre le comte Abel de Moyria, l'archéologue, parent du comte Gabriel de Moyria, le poète :

Quand Moyria me fit une attaque aussi sotte,
Il ne pouvait mieux s'adresser,
Et l'on va voir comment je sais fesser
Le gentilhomme sans-culotte.

Mais on n'a pas assez connu les *Fables en quatrains* :

LE DANSEUR DE CORDE

Sur la corde, un danseur libre et léger s'élance.
Bientôt à droite, à gauche, il paraît balancer,
Et puis, tout doucement, on le voit s'avancer...
Que de saltimbanques en France !

LE LÉZARD ET LA LIMACE

— Comment donc as-tu fait, commère,
Pour arriver sur ce roc escarpé ?
— Suivant le cas, j'ai su me faire
Grande ou petite, et j'ai rampé !

Ces deux volumes sont toujours cités, quand on parle de Rossand et ce n'est point à cause d'eux, cependant, que je lui donne place dans ma galerie ; ce n'est pas même pour son livre de chansons, *Musette ;* mais je ne pouvais oublier son charmant recueil intitulé : *Les Églantines*, poésies, Bourg, Bottier, 1840, in-12, 184 pages. Là il parle de son beau et riant Bugey ; là il devient nôtre, et je le recommande à tous ceux qui aiment les beaux paysages bien décrits.

M. Édouard Servan de Sugny, qui habita si longtemps Nantua où il publia sa *Gerbe littéraire*, s'est occupé du pays de Gex, et non du Bugey, si ce n'est pour célébrer l'ascension de Mlle d'Angeville au sommet du Mont-Blanc.

Ce n'était pas assez pour l'accueil que ce poète avait trouvé chez nous.

En 1876, parut à Lyon un petit in-12 intitulé : *Souvenirs poétiques de la Dombes et du Bugey*, qui révéla un véritable talent chez son auteur.

Le Dr Delastre, né à Trévoux, avait chanté son pays natal dans des vers spirituels et mouvementés. Les tableaux qu'il donne de Trévoux à l'époque des diligences d'eau, tirées par les bateaux à vapeur, sont vrais et vivants.

Plus tard, établi à Aignoz, près de Ceyzérieu, il témoigna son admiration pour sa patrie d'adoption par des pièces où le Bugey est à peine indiqué. Il cite une fois la roche d'Aignoz, une fois la douce harmonie des cloches de la cathédrale de Belley, que les vents du soir portent au loin et que le philosophe écoute avec ravissement ; il parle de son habitation rustique et de sa servante Michelonne, un vrai trésor :

C'est plaisir de là voir, heureuse et triomphante,
Fière de vous montrer la foule envahissante
Qui brame, glousse ou court en entendant sa voix.
Cinq vaches, vingt lapins, des volailles sans nombre,
Et la jument *Mignonne*, au pelage gris sombre,
Reçoivent tous ses soins et vivent sous ses lois.

. . . .

Son esprit a toujours la naïve croyance,
Le sorcier l'inquiète, elle en craint l'influence,
Sa main tond la mélisse au jour de la Saint-Jean.
Si l'on entend, le jour, ou la poule ou l'orfraie,
Elle reste pensive et son âme s'effraie
En songeant aux malheurs présagés par leur chant.

Bon et sensible, M. Delastre a composé une poésie touchante à sa vieille gouvernante, et moi, qui en ai

connu plusieurs, je n'ai pas été fâché de rappeler que, par ce temps de légèreté et de dissolution qui court, il n'est pas rare de rencontrer dans le Bugey des domestiques fidèles qui restent quarante ou cinquante ans dans la même maison. La recette est facile ; il n'y a qu'à être bon pour eux.

Voilà comment il peint les populations de Ceyzérieu :

Sous l'éclat du soleil, à l'air qui vivifie,
En liberté, le corps se meut, se fortifie ;
Là naissent des enfants vigoureux et bien faits,
Un sang riche et fécond circule dans leurs veines,
Leurs constitutions restent fortes et saines,
La santé brille sur leurs traits.

Tout est distraction quand le labeur varie ;
On fagotte l'hiver ; l'été, dans la prairie,
La troupe des faucheurs coupe et rentre le foin.
L'automne, le printemps, la terre s'ensemence,
Et des blés récoltés, les batteurs, en cadence,
Séparent la paille du grain.

Que de soins mutuels se donnent au village !
Là, c'est un coup de main pour avancer l'ouvrage,
Ici, c'est un malade assisté nuit et jour :
Pendant qu'auprès de lui veut s'aider la voisine,
Son mari, dans les champs, dès l'aube s'achemine
Et du fiévreux fait le labour.

M. Delastre a fidèlement décrit la vie et les mœurs de nos villages ; il fait des portraits ressemblants,

mais il ne nous dit pas assez l'appellation de ses modèles.

C'est un reproche qu'on ne peut faire à M. Olivier qui, en 1844, a chanté *Belley et ses environs.* Les plus petites localités y sont appelées par leur nom.

Là aussi, l'amour du pays a inspiré l'auteur, et lui a donné sa force et son élévation :

Pour chanter les attraits dont Belley s'environne ;
Pour célébrer les monts qui forment sa couronne,
Pour peindre ses coteaux, et ses vallons chéris,
Ses treilles, ses bosquets, ses prés verts et fleuris.
Pour rendre avec bonheur sa riante nature,
Son climat, son air pur, et sa riche culture,
Il faudrait que Delille ou l'un de ses rivaux
Vînt accorder mon luth ou guider mes pinceaux !

Puis il continue :

L'auteur de *Jocelyn* est ton soleil de gloire.

. . . .

Inondé de sueur, j'aborde enfin ta cime
Rocher, de qui les flancs cachent plus d'un abîme,
Déroule à mes regards ce sublime tableau,
Ce long panorama, ce spectacle si beau,
Ces trésors variés, ce ciel, ce paysage
Qu'éclaire, en ce moment, un soleil sans nuage.
O fertiles coteaux, verdoyantes moissons,
Jardins et prés fleuris, frais et riants vallons !
Vaste et brillant lointain, horizon sans limite,
A vous voir, vous chanter, vous peindre tout m'invite !
Combien de cet honneur vous me verriez jaloux,
Si ma voix, mes crayons étaient dignes de vous!

Chêne, riche coteau, vous qu'embrasse ma vue,
Et toi, beau Charignin ! ma lyre vous salue !
Qui peut avoir de loin aperçu vos attraits,
Sans brûler du désir de fouler vos guérets ?...
. . . .
Muse, vous m'imposez de bien sévères lois !...
Vos gestes, votre voix tour à tour me commandent
De ne point m'endormir dans un lâche repos,
Que du Molard-de-Don, les éclatants échos
N'aient des monts savoisiens réveillé le silence !..
Qu'elle est molle à gravir la côte de Boissieux,
Quand ses beaux alentours ne présentent aux yeux
Qu'arbres et prés fleuris, qu'odorante verdure !
Quand du soleil d'avril, la clarté douce et pure,
Sur les plus hauts plateaux reléguant les frimas,
Appelle, au sein des champs, la charrue et les bras !
Franchis de Saint-Germain les fertiles campagnes
Arbinieu, Prémeyzel, les vallons, les montagnes,
Et, sans reprendre haleine, arrivons jusqu'au lieu
Qu'on nous a désigné sous le nom de Glandieu,
Là, mesurant de l'œil la fameuse cascade
De cinq ou six cents pieds de chute ou d'escalade,
Rappelle, à tout mortel ami de la grandeur,
Qu'aux œuvres de Dieu seul s'imprime la splendeur !
O temps qui détruis tout et qui vois tout renaître,
Sous quels aspects divers n'as-tu pas vu paraître
Cet antique manoir, ce curieux castel,
Qui fut ingénument nommé Pierre-Châtel ?..

Ce livre charmant nous conduit, comme par la main, dans tous les sites qui ont fait de la vallée de Belley une des plus curieuses et des plus belles de la France et, en présence de toutes les beautés qu'il décrit, l'auteur vous souffle et vous inspire

toute l'admiration, tout l'amour qu'il a pour le Bugey.

Qu'on me pardonne le blasphème que je vais prononcer ! Mais, il me semble qu'après avoir gravi le Molard-de-Don et le Colombier, visité Pierre-Châtel et Portes, avoir respiré l'odeur des hauts sapins et avoir vu bondir le Rhône, je préfère l'œuvre de M. Olivier à tout ce qu'ont fait de plus virulent les Baudelaire et les Richepin.

Quel calme et quelle sérénité on éprouve à s'asseoir à côté de lui, sur les cimes qui dominent le Rhône, dans ces prairies qui nourrissent de si beaux troupeaux, ou de rêver en face du Gland ou du Furand et en voyant passer dans les nues l'image de Dallemagne, Richerand, Récamier, Brillat-Savarin et Lucien Tendret !

Un poète élégant et facile, M. Gabriel La Bâtie, de Belley, a publié, en 1880, un joli in-12, *Mon Foyer*, où il parle de beaucoup de choses, de Paris, des contrées lointaines, du nord et du midi, de ses souvenirs et de ses sensations ; mais, hélas ! pas un mot du sol natal ! C'est un crime.

Je me trompe ; il a dédié une de ses pièces à la *Charmille* du docteur Delastre, mais sans avouer que ce joli coin du jardin de notre savant docteur est à Aignoz, à deux pas de Ceyzérieu, dans un des plus beaux sites du Bugey. Pourquoi ne pas l'avoir dit?

Nos provinces ont perdu, l'an dernier, un érudit

de premier ordre, M. Charles Jarrin, un peu original peut-être, mais historien, archéologue, antiquaire, chroniqueur, iconographe, bibliophile, chercheur, fureteur, et, avec tout cela, poète, épris de la nature, adorant les bois, les forêts, les torrents, les montagnes et rêveur devant une fleur ou un nid comme un Bernardin de Saint-Pierre, ou un Jean-Jacques Rousseau.

Comment cet archiviste émérite avait-il conservé une fraîcheur d'imagination et une sensibilité de jeune fille ? C'est un mystère que les psychologues seuls pourront expliquer ; mais, sans remonter aux causes, lisez les *Poèmes de Bresse et du Bugey* et dites si j'exagère ou si je mens.

Seulement, méfiez-vous.

Il annonce qu'il va chanter le Bugey ; il n'en fait rien.

Le Bugey n'existe que dans ses titres ; en réalité, ses jolis vers ne sont consacrés qu'aux mélancoliques étangs de la Bresse et point du tout aux fougueux torrents de l'Ain oriental.

Martin aîné, de Saint-Rambert, a fait trop de politique, pour s'occuper, en vers, de son pays.

Mais, en dehors des professionnels, de ceux qui ont publié des volumes, combien d'amateurs attachés à divers emplois ont oublié toge, épée, comptoir, pour payer un tribut à leur berceau ! je n'en citerai que deux : le docteur Rollet, chirurgien en chef de l'Anti-

quaille, né à Lagnieu en 1824, qui a chanté la Rivière d'Ain, dans une ode harmonieuse, mais certainement peu connue, et M. Joseph Pupunat, de Poncin, avoué à Nantua, qui, plus vibrant et plus fougueux, a célébré aussi la *Grande rivière* des Bugistes, avec tout l'amour et toute l'admiration que lui portent les enfants du sol.

Où trouver cette pièce aujourd'hui ?

Mais, pourquoi le Mécène du Bugey, pourquoi M. Guillet-Brossette ne ferait-il pas un volume à part de pièces belles et peu connues qui glorifient son pays ?

Ne pourrait-il pas se mettre à la tête d'une pareille entreprise et provoquer des souscriptions qui lui viendraient de toutes parts ? Ne pourrait-on pas lui suggérer cette patriotique idée qui lui ferait certainement honneur ?

Assez de louanges, de compliments et d'encens ! On croirait que nos montagnes sont une terre promise, un Éden, un Eldorado.

Voici une goutte de vinaigre versée sur nos ruisseaux de miel.

Un médecin bressan habitant Lyon, le docteur Morel, connu, de son vivant, comme praticien de mérite, mais plus encore comme épicurien raffiné et chansonnier en vogue, s'est chargé de la chose et s'en est fort bien tiré, à son goût.

Dans toutes les sociétés de viveurs, dans toutes les

maisons où l'on dînait, il était invité de fondation. Il accourait, mangeait, causait, riait, faisait des traits d'esprit et chantait, dès que le champagne avait moussé.

Son genre était la raillerie et la satire ; les louanges et l'admiration lui allaient moins bien.

Ayant chanté le *Gravelle*, un vin bressan, mousseux, à grande réputation, il trouva qu'il n'avait pas été suffisamment applaudi, voulut prendre sa revanche et choisit une victime parmi les vins du Bugey.

Il compta, dès lors, un triomphe éclatant.

S'il est une population accueillante, affable, intelligente, généreuse et fine, c'est bien celle de Jujurieux.

Une vieille famille l'invita; il vint, dîna, et il en résulta une chanson.

La chanta-t-il, ce jour-là même, à la table de ceux qui lui avaient fait l'honneur de l'inviter ? Je ne puis croire à une telle maladresse. J'aime mieux penser qu'il fut convenant, et que ce fut à Lyon, chez lui, digestion faite, qu'il chanta, comme remerciements :

LE VIN DE JUJURIEUX

Du Jujurieux, dans mon couplet,
Chantons la vertu pacifique ;
Mais, d'être plein de mon sujet,
Garde-moi bien, Muse bachique !

Sur son compte, il n'est qu'une voix ;
Partout on proclame sa gloire ;
Mais il est plus aisé, je crois,
De le chanter que de le boire.

Comme le généreux Mâcon
Qui bien souvent nous fait voir double,
Il ne trouble pas la raison,
Car c'est toujours lui qui se trouble.
Sur le cerveau il a pourtant
Un effet qu'en vain l'on rejette ;
Ne fait-il pas, en y montant,
Dresser les cheveux sur la tête ?

On dit qu'il n'a point de bouquet ;
Cette critique est sotte et vaine ;
C'est une erreur, c'est un caquet ;
Il a le bouquet du Surène.
On ose encor lui reprocher
D'être sujet à l'avarie ;
N'en croyez rien ; sans y toucher
Conservez-le toute la vie.

Il n'a pas l'ardeur de ce vin
Dont le Midi nous empoisonne ;
Enfant du Nord, il est bénin ;
Il ne fait de mal à personne.
On peut, qu'il soit vieux ou nouveau,
En avaler maintes rasades ;
Le docteur qui conseille l'eau
Le recommande à ses malades.

O vin du crû ! console-toi.
Amour de ton propriétaire,
Dans sa cave tu fais la loi
Mieux que le Beaune et le Madère,

Parmi les vins de choix, de prix,
Ta place, hélas ! est la dernière ;
Mais des piquettes du pays,
Tu seras toujours la première.

On doit à l'éminent docteur Rougier un discours funèbre qui loue les brillantes qualités du docteur Morel, mais passe légèrement sur ses vers. M. Boitel, qui les a imprimés, dit que ce fut le Désaugiers de Lyon. Pauvre Désaugiers ! Il est bien innocent de ce lourd pavé. J'aime mieux l'appréciation juste et vraie de l'écrivain anonyme qui a fait une préface de vingt-quatre pages pour son *Recueil :*

« Parmi ces chansons, dit-il, il en est peu qui puissent être considérées comme œuvre poétique... Ces œuvres légères, enfants du moment, étaient destinées à mourir avec la circonstance qui les produisait. »

Cet anonyme a eu raison et mes lecteurs seront de mon avis. Alors pourquoi les imprimer et rappeler ainsi le manque de tact et de délicatesse du convive si imprudemment invité ?

RECUEILS

J'ai donné un rapide aperçu de la littérature que nos sites ont fait éclore et je reconnais que j'ai

oublié, omis ou négligé plus d'un auteur. Qu'on me pardonne, il n'est pas d'ouvrage complet; je ne dirai qu'un mot des œuvres en patois. Elles sont d'une excessive rareté.

Philibert Le Duc, quand il était chez nous, a recueilli quelques Noëls en patois bugiste, et il les a publiés en 1845, avec la musique; ce qui les rend précieux.

Cependant, ils ne valent ni les *Noëls Bressans*, ni surtout les *Noëls Bourguignons*, et je l'avoue, avec toute la tristesse d'un amour-propre blessé.

Longtemps après, en 1881, il a donné un bien plus important ouvrage: *Chansons et Lettres patoises, bressanes, bugeysiennes et dombistes*... illustrations, avec la musique des chansons; mais, là encore, le Bugey a disparu dans la Bresse et notre brillante contrée n'a été regardée que comme un accessoire par l'inspecteur des forêts bressan.

M. Moutet-Fortis, il y a peu d'années, a publié une plaquette sans date, sous le même titre que l'ouvrage de M. Guillon: *Chansons populaires de l'Ain*, Bourg, Écochard, in-4°, 32 pages.

La Chanson de Saint-Vulbas, paroles et musique, avec traduction, est la seule en patois bugiste; les quatorze autres sont en patois bressan.

Tout le monde connaît, tout le monde possède le beau volume des: *Chansons populaires de l'Ain*,

recueillies et publiées par M. Charles Guillon, avec préface de Gabriel Vicaire, Paris, Monnier et Cie, 1883, grand in-8°, illustrations et musique, 656 pages. Il a eu le plus grand succès.

La préface rappelle, dans un style élégant et léger, quelques légendes et quelques superstitions de la Bresse et du Bugey ; mais, à part cela, il me semble que le livre n'est ni bugiste ni bressan.

Les chansons, sans doute, ont bien été recueillies dans nos cabarets de la plaine ou de la montagne, mais elles n'ont rien qui les rattache particulièrement à nos pays.

On doit les chanter aussi bien dans les granges de l'Auvergne ou du Dauphiné que chez nous. Elles sont à peu près toutes versifiées dans ce français de convention qui se parle dans tous les cabarets de France. Il m'a semblé cependant, pour être juste, qu'il y en avait une en patois bressan.

J'arrive au seul volume que je connaisse en patois bugiste ; il est dû à M. Musy, de Cerdon, percepteur des contributions directes, père d'un officier tué dernièrement sous les drapeaux.

C'est un volume de fables paru, il y a longtemps, sous le pseudonyme de « Père Froment », et précieux surtout parce qu'il nous garde le souvenir de la langue de nos aïeux ; il est de toute rareté.

Fables en patois bugeysien, par le Père Froment, Nantua, 1860, in-12. Deux ou trois sont imitées

de La Fontaine, les autres sont originales. Une d'elles n'est pas tendre pour les femmes de Poncin.

Dans la préface qu'il a écrite pour ce volume, M. Philibert Le Duc rappelle ce qu'avait dit jadis le prince de Ligne, à propos des patois de la France : « Il y a dans les patois des mots inventés par la nature et qui la peignent à merveille, par une sorte d'imitation de la chose qu'ils expriment. »

Puis il ajoute :

« Cette phrase du prince de Ligne indique l'utilité philologique de l'étude du patois. Ce n'est pas là toute son utilité : l'historien, l'ethnographe trouvent dans les anciens vocables des campagnes de précieux indices à l'appui de leurs théories sur les migrations des peuples, sur les habitants primitifs et successifs de telle ou telle contrée. »

Sans ces migrations, en effet, comment expliquerions-nous que la plupart des contes et des superstitions actuelles de nos campagne viennent des Indes et remontent à la plus haute antiquité?

Comment expliquerions-nous que le *Juif-Errant*, *Ali-Baba*, l'*Œuf des Juments*, les *Pieds d'un groupe de jeunes filles dans un baquet*, ou les *Aventures du Gourou Parmarta* aient été contés dans les forêts de l'Indoustan pendant des milliers d'années, avant de charmer les veillées des paysans du Jura ou des Alpes ? Comment et par quel chemin tous ces récits sont-ils venus jusqu'à nous? Comment

avons-nous conservé intacts, à travers les temps, les révolutions des empires et la guerre que le clergé leur fait depuis des siècles, ces rites, ces cultes seuls adressés aux fontaines ou aux rochers?

Le fait existe; l'historien le révèle. Un philosophe peut en tirer des conséquences.

J'ai cité les *Fables* du Père Froment, M. Musy, de Cerdon; qu'on me permette ici de rappeler le morceau le plus court de son recueil, comme spécimen du patois de Cerdon et de presque tout le Bugey :

LO RENARD E LOS RAISINS

Certain renard gascon,
Sou na treille, à Çardon,
Vie dé raisins à naira grappa
De rlos qui font tache à la nappa:
Lo gaillard qu'avé fé on pou maigre dena,
Are ben volou los gotà.
E tia qué saute et saute encoré
Mé i s'ecourshe é sé déborré
Séns povai ren attrapà.
« — Bah! bah! dit-il, n'en vouais pas;
Sont vars commé dé porretta,
E'bons lament pé dé pequetta. »
Comben dé z'éns comme lui
Devront prendré lou parti!

« Certain renard gascon, sous une treille, à Cerdon, vit des raisins à noire grappe; de ceux qui font tache

à la nappe. Le gaillard, qui avait fait un dîner un peu maigre, aurait bien voulu les goûter. Le voilà qui saute et saute encore ; mais il s'écorche et se débourre sans pouvoir rien attraper. « Bah ! bah ! dit-il, je n'en « veux point ; ils sont verts comme de la pourrette et « bons seulement pour faire de la piquette. »

« Combien de gens, comme lui, devraient prendre leur parti (dans des difficultés insurmontables). »

Si on trouve que je me suis bien étendu sur les poètes bugistes, si on me reproche trop et de trop longues citations, je répondrai que notre petit pays avait besoin d'être connu et que j'ai été heureux d'en parler jusqu'à l'abus.

Puissent nos populations bugistes garder à ma publication une longue et sympathique amitié.

ROMANCIERS

I

Un homme qui connaissait profondément le Bugey et qui l'aimait, M. le comte Adolphe de Tricaud, né à Ambérieu, le 9 novembre 1797, mort dans la même ville, le 2 septembre 1872, est auteur de plusieurs ouvrages publiés, les uns sans signature, les autres sous le pseudonyme d'Amé de Gy, nom d'une vieille

tour qui lui appartenait et qui faisait partie de la célèbre citadelle de Saint-Germain d'Ambérieu.

« Il avait été l'ami de Ballanche, d'Ampère et de Camille Jordan », dit le *Courrier de l'Ain* qui vante ses hautes qualités morales et qui aurait bien dû nous donner la liste de ses écrits.

J'indiquerai seulement :

Chroniques et légendes de la Bresse et du Bugey, s. n. d'auteur, Lyon, Vingtrinier, 1853, in-8°, tiré à cent.

Légendes d'autrefois, légendes d'aujourd'hui. Gare l'avalanche, s. n., Lyon, Vingtrinier, 1863, in-8°, à cent, 230 pages.

Bresse et Bugey, scènes du moyen âge, s. n., Tournai, Casterman, 1865, in-12.

Chroniques et légendes de l'Ain. Bresse et Bugey, s. n., Tournai, 1865, in-12.

Esquisses du moyen âge. Chroniques et légendes de l'Ain, s. n., Tournai, 1865, in-12.

Presque toutes ces histoires se passent dans nos pays.

Je supprime ce qui ne concerne pas le Bugey.

Pour la même raison, je ne parlerai pas : des *Ébaudes*, des *Grand' Veillées*, de *Carmentran* et autres récits très finement étudiés d'un écrivain sympathique, Denis Bressan.

Ils sont de Bresse et il y a longtemps que nous avons franchi la rivière d'Ain.

Un peu de Bresse aussi, mais bugiste par quelques



échappées, est le joli roman donné par l'*Abeille du Bugey : l'Acrobate*, par M. Bange, de Belley. Nos forêts profondes, nos vallées sauvages, notre fleuve au cours effrayant sont bien décrits dans ces tableaux qui servent de cadre à une aventure de Tziganes ou de Bohémiens, savamment étudiée et filée avec un vif intérêt. Si c'est un début, il promet à l'auteur.

Le *Clou d'Or*, par F. Favier, Paris, Lacroix, 1869, in-12, rappelle avec énergie et vérité — ce sont les expressions de M. C. Guigue, le savant archiviste, — les beaux sites du Valromey. L'auteur, Mme Fanny Favre, de Luthézieu, avait signé de son nom de jeune fille les tableaux qu'elle fait du paradis qu'elle habite. On voit que, de son habitation, elle a contemplé la radieuse contrée : Champagne, Virieu, Culoz, Belley, Seyssel, le Seran, le Furan, le Gland, les Alpes de la Savoie et du Dauphiné, et que l'admiration a fait vibrer sa plume, quand elle déroulait ses récits.

Le *Clou d'or* n'était pas le premier essai de notre sympathique auteur. Quatre ans auparavant, elle avait publié : *L'Héritage d'un Misanthrope*, Paris, Lacroix, 1865, in-12. Je ne connais pas cet ouvrage et je ne sais pas sur quel théâtre se promènent ses héros. Le *Clou d'or* me suffit pour donner à Mme Fanny Favre une place élevée dans le brillant cénacle de nos écrivains.

La spirituelle propriétaire du pavillon de Marie de

Savoie, à Vongnes, a trop longtemps habité nos montagnes pour ne pas les avoir signalées dans ses nombreux écrits. Éprise du moyen âge, elle a esquissé plusieurs récits, en leur donnant pour accessoires enchanteurs la vallée de Belley, Ceyzérieu et les bords du Rhône bugeysien, dans la *Femme murée*, légende austère du château de Gramont et dans *Marie de Savoie*, princesse à la vie touchante, pour laquelle Mme d'Orgeval eut un culte particulier.

Mme d'Orgeval a fait du manoir de Vongnes, dit M. Philibert Le Duc, dans la *Revue littéraire de l'Ain*, le séjour d'une de ses héroïnes, Marie de Savoie, et son pays d'adoption lui a inspiré ces touchantes paroles :

« Vongnes ! nom chéri qui fait battre mon cœur ! Douce demeure de mon père, où s'est écoulée mon enfance, où j'ai connu les noms d'épouse et de mère, les tendres liens de l'amitié ; où coule mon âge mûr, je te salue ! Que d'heureux jours passés sous tes ombrages ! Que ton souvenir a eu pour moi de charmes, dans de lointains voyages ! Aujourd'hui, je te consacre un de ces récits que j'aime tant à écrire et je redis ta vieille légende sur une princesse qui habita, deux ans, ton antique manoir, où se trouve encore le blason de mon héroïne. »

Pouvais-je mieux finir que par cette citation la nomenclature des romanciers qui ont décrit le Bugey ? Si j'en ai omis qu'on me pardonne.

A présent, je descends de la littérature sérieuse à la littérature populaire ; du français académique au patois vulgaire, mais non moins aimé des cœurs patriotes, fidèles et naïfs. On ne peut pas être toujours en habit de cérémonie. Qu'il me soit permis d'être un instant campagnard en blouse, avec chapeau de paille, guêtres de cuir et souliers ferrés.

Au moment où je fulminais mon réquisitoire contre Denis Bressan et lui fermais l'entrée du grangeon où, sur la table, fumait un appétissant ramequin, au milieu d'un groupe de vignerons, il demanda timidement à me parler, et en m'offrant un petit livre, il dit en souriant :

« Vous vous trompez, Monsieur ; je ne suis Bressan que de nom et de résidence, mais j'ai du sang bugiste dans les veines et, si les gaudes et les matefaims de blé noir font, depuis longtemps, mes délices, j'adore bien plus le ramequin de Cerdon et les gaufres dorées, à la farine de froment et à la crème épaisse de la montagne. Dans ce petit volume : *Petits Contes populaires de Bresse et du Bugey*, le Bugey a une large part.

« Je connais ces deux riants pays.

« Dans le premier, j'ai vu de grandes fermes avec des champs immenses, où les moissons ondulent sous la brise ; j'ai vu des étangs, des bois de bouleaux, des paysages tranquilles, empreints d'un charme, d'une poésie infiniment douce et mélancolique.

« Dans le second, j'ai admiré des spectacles plus grandioses, des montagnes couvertes de noirs sapins, des torrents dont l'eau bouillonne sur les roches noires ; des lacs transparents comme le cristal, des cascades écumantes, des vignes suspendues aux flancs des coteaux et bien d'autres choses encore !

« Je me suis arrêté dans les villages et suis entré dans les grangeons (1) ; j'ai trinqué avec les laboureurs et les vignerons ; j'ai mangé avec eux la fricassée de boudin, la soupe au fromage, la *tracle* (2) et le ramequin (3). Le soir, à la veillée, j'ai teillé le chanvre, dépouillé le maïs, *naillé* (4), pelé les pommes et les poires pour faire le vin cuit (5) et *coulé* (6) l'eau-de-vie. »

Eh quoi! Monsieur Bressan, me suis-je écrié ! vous avez mangé le brouet noir des Spartiates, le boudin des Gaulois, au grangeon? le ramequin, au logis? Vous avez naillé à la veillée, en contant des histoires? mais vous êtes des nôtres?

Quittez vite votre tablier de cuir, votre petite veste et votre faux nez.

Entrez et asseyez-vous.

(1) *Grangeon*, petit bâtiment au milieu des vignes.
(2) La *tracle*, fromage fort.
(3) *Ramequin*, mets composé de vin blanc et de gruyère fondu.
(4) *Nailler*, casser les noix pour en extraire les amandes.
(5) *Vin cuit*, confitures.
(6) *Couler*, distiller l'eau-de-vie.

Bugistes, mes amis ! c'est un Bugiste qui va tremper son pain dans le ramequin avec nous ! (1) Buvons à sa santé ; nous avons un ami de plus.

III

LES TIAQUES (NIAIS) D'HOTONNES

Dans chaque province, dit l'*Intermédiaire* (2), il y a au moins une localité dotée d'une réputation toute particulière de simplicité.

« Je pourrais citer : *Saint-Sauge*, dans la Nièvre ; *Les Maillys*, dans la Côte-d'Or ; dans le Loir-et-Cher : *Conan ;* dans le Pas-de-Calais : *Bergueneuse ; Cucugnan*, *Les Martigues*, en Provence, etc., etc. Pour les habitants de Dunkerque, ceux de Bergues sont les « c...apons de Bergues » ; pour ceux de Beaugency, les habitants de Meung sont les « ânes de Meung » ; les Dijonnais s'esclaffent en pensant au béotisme des indigènes de Beaune ; dans tout l'Est, avant la guerre, désigner par le mot « Lorrain » le compagnon de saint Antoine passait pour une bonne plaisanterie.

(1) On ne mange le ramequin qu'en trempant son pain dans le plat chaud, à la pointe du couteau.

(2) Juillet 1883.

Bref, la verve gauloise paraît être particulièrement excitée par les rivalités de terroir, dans ce beau pays de France, pourtant si parfaitement uni. »

Les Champenois sont les plus maltraités. Dans le Bugey, ce sont les gens d'Hotonnes.

Ce beau village, qui ne mérite pas mieux que la ville de Beaune, la réputation qu'on lui a faite, est, depuis des siècles, l'objet de contes excentriques, le lieu où se passent les aventures comiques de la contrée.

Lorsqu'à la veillée, on commence : « Un jour, un homme d'Hotonnes... » les têtes se relèvent, les petites mines futées s'animent, le sourire vient sur toutes les lèvres ; on sait qu'on va s'amuser.

Voici quelques-uns de ces récits où les gens du pays sont mis en scène :

Un homme d'Hotonnes avait un sapin superbe ; un géant, roi des environs.

Un jour, il eut l'idée de le couper, pour en faire de l'argent.

Il monte à la forêt, abat son arbre et admire les énormes branches dont il est orné.

— Si je le vends, c'est pour en faire une poutre, se dit-il ; les branches seront inutiles à l'acquéreur, qui ne m'en donnera pas un sou de plus. Coupons-les.

Il coupe les branches et les amoncelle en fagots dans un hangar. Il retourne à son sapin.

— L'écorce non plus ne peut servir à l'acquéreur.

Il écorce son sapin et monte l'écorce dans son grenier. Il revient.

— Voilà des nœuds et des rugosités qui rendent mon sapin affreux, pensa-t-il. C'est à m'empêcher de le vendre. Je vais les raboter.

Il prit une varlope et rabota toute la journée.

Le soir, il avait une charge énorme de riflures et de copeaux. Il la descendit chez lui et la mit sécher dans son four.

— Mais je n'aurai jamais assez de quoi allumer mon feu tout l'hiver, dit-il à sa femme qui l'admirait. Que je rabote encore un peu ou non, le marchand ne s'en apercevra pas.

Il prit une plane, se mit à cheval sur son sapin et le travailla si bien qu'à la fin de la saison, quand le froid l'arrêta, de ce tronc immense dont il était si fier, il ne lui resta plus que de quoi faire une quenouillette pour sa petite fille qui avait six ans.

Le maire d'Hotonnes avait un taureau superbe, ardent, admirable de formes et de prestance ; un taureau à primer dans toutes les expositions.

Tout le village était fier de son maire et de son taureau ; l'un était le plus beau, l'autre le plus intelligent du pays.

On venait de loin pour les voir.

Un jour, M. le maire, en allant à la messe, leva les

yeux vers le clocher et il s'aperçut que le toit de l'église était couvert d'une herbe fine, verte et drue, d'un aspect tout à fait appétissant.

— Je retiens cette herbe pour mon taureau, s'écria-t-il.

Tous ceux qui étaient là inclinèrent la tête, par acquiescement.

Après la messe, le Conseil municipal fut convoqué d'urgence et le maire obtint l'herbe pour son taureau.

Mais faucher cette herbe et la jeter sur la place aurait pu la ternir et la souiller.

Jamais de la vie. A l'unanimité, on convint de monter le taureau sur le toit.

On court, on accroche une poulie au clocher, on attache le taureau par le cou et tout le village, heureux de montrer son attachement à M. le maire, s'attelle à la corde qu'on tire avec effort. Eh! hisse!

A peine le taureau eût-il perdu terre qu'il sortit sa langue de toute sa longueur et battit l'air des quatre pieds avec fureur.

— Voyez le gourmand, dirent les villageois en chœur; il croit déjà tenir son herbe; eh! hisse!

On hissa si bien que, quand l'animal fut arrivé, il était parfaitement étouffé.

— Il ne bouge plus, dit la foule.

— C'est un coup de sang, répondit le plus savant du village.



— Il est mort un jour trop tôt, reprit le maire, en gémissant. Quel malheur ! S'il eût vécu, il eût si bien nettoyé notre église !

On tiaquo d'Hotenna n'évet qu'on garson. Volant le mario pè consarva sen espèce, on le ménet vè on vesin qu'évet duie feille qué pouévon prao porto le mâlo. Apré plesior viaso, le pâré deset à son garson : « E faut prendre celo qué t'ames le miao. » Et on réponde : « Lès amo totes duie et ze voua lè mariâ.. » Le pâré né povant l'empassié le laisset fâre ; mais l'an promie, cho povro tiaquo évet se faiblo qu'é fallévet le porta ou seloua degan on van.

Quaque temps aprés, on le mènet tiéz n'onclié qu'évet encoura en Messaille ; on l'évet ique à son gogo, étant on pou allova, on boffavet quement quatro.

Do ou troé moé après, étant guari, on revenéret vié son paré.

En travorsant la montagne, on vayet on tropoé de tièvres qu'évont en tsamp. On les guettavé et vayet qu'é n'y évet qu'on boquin.

Y corut à lui ; lo pregnit per lo co, et l'embrassit, in li desant : « O me n'ammi, mo brav' ammi ! si te n'as pas in n'onclie encoura in Messaille, t'es fotou ! »

TRADUCTION

Un niais d'Hotonnes n'avait qu'un fils. Voulant le marier pour perpétuer sa famille, il le mena chez un voisin qui avait deux

filles bonnes à établir. Après plusieurs visites, le père dit à son fils : « Il faut prendre celle que tu aimes le mieux ». Mais il lui répondit : « Je les aime toutes les deux et je veux les épouser. » Le père, ne pouvant s'y opposer, le laissa faire. Mais l'année suivante, le pauvre imbécile était si faible qu'il fallait le porter au soleil sur un van (à vanner le blé).

Quelque temps après, on le conduisit chez un oncle qui était curé dans la Michaille, où il avait tout en abondance et où, étant un peu vorace, il mangeait comme quatre.

Deux ou trois mois après, étant rétabli, il revint vers son père.

En traversant la montagne, il vit un troupeau de chèvres qui étaient en champ. En les regardant, il vit qu'il n'y avait qu'un bouc.

Il courut à lui; le prit par le cou, et l'embrassa en lui disant : « O mon ami! mon pauvre ami! si tu n'as pas un oncle curé dans la Michaille, tu es perdu! »

Na jaona tiaqua évet bien envia dé sé maria. L'évet alla, on joe, sé mettre à genios devant l'autar dé la sainta Viarse et elle n'évet pas viou le motet du cliar qui s'évet cassia darié l'autar. Elle desevet à la sainta Viarse, en jenuiant lé mans : « Sainta bona Viarse, quand mé mariara-zo ? »

Le motet dou cliar repondit : « Jamé ! »

La feille croyévet qu'érevet l'éfant Jésu qu'évet carra : « jamé ». Tota en colère, lo deset : « Caisete, mardô, qué te n'as pas tant de povèr que ta mâre ! »

Le lendeman, qué sé trovave on dessando, elle allet viét mons l'encoura en lo portant na bona gueilleta

dé bouiro. Elle le contet qu'elle évet bien besouin de sé maria; qu'elle évet maoura; qu'elle ne pouevet ple resto dense, parce què é porret l'arevâ on malhor.

L'encoura la reconsolent et la promettet de la mariô.

La demense, on deset à son sarmon qué y évet n'a bona feille, en sa parosse, qui évet bien envia de sé mariô et que lo garçons s'entendiissant entré los atros, parcé qué on maleu povint arrevâ.

Notra liauda fout se contenta qu'elle sé lèvet tôt d'on côq et carret : — Merci, Mons l'encoura; vos é jao n'a guilleta de bouiro hiar, vos gnarèz encore iuna déman ! »

TRADUCTION

Une jeune « tiaque » (une jeune fille d'Hotonnes) avait bien envie de se marier. Elle alla un jour se mettre à genoux devant l'autel de la sainte Vierge et elle ne vit pas le fils du sacristain qui s'était caché derrière l'autel. Elle disait à la sainte Vierge, en joignant les mains : « Sainte bonne Vierge, quand me marierai-je ? »

Le fils du sacristain répondit : » Jamais ! »

La fille, croyant que c'était l'enfant Jésus qui avait crié : « Jamais ! », lui dit, toute en colère : « Tais-toi, morveux, tu n'as pas tant de pouvoir que ta mère ! »

Le lendemain, qui se trouvait un samedi, elle alla voir Monsieur le curé et lui porta un bon morceau de beurre. Elle lui conta qu'elle avait besoin d'un mari ; qu'elle était mûre ; qu'elle ne pouvait pas rester comme ça, parce qu'il pourrait lui arriver malheur.

Le curé la consola et lui promit de l'établir.

Le dimanche, il dit à son sermon qu'il y avait une bonne fille

dans sa paroisse qui avait bien envie de se marier et que les garçons s'entendissent entre eux, parce qu'il n'en marierait point avant elle.

Notre bécasse fut si contente qu'elle se leva tout d'un coup en criant : « Merci, Monsieur le curé ; je vous ai déjà donné un bon morceau de beurre hier ; vous en aurez autant demain. »

On assure qu'elle fit un excellent mariage ; fut bonne ménagère et eut une nombreuse postérité comme dans les romans.

LE BÉLO

LE BÉLO

Afida, faire, apporter, donner.
Afla, oui.
Affiou, œuf.
Aquaia, eau ; *d'aquaia*, de l'eau.
N'Arbio, un chien.

Begna, regarder.
On Belo, un morceau.
La Boitse, la servante.
Na Borna, une cave.
On Brammo, un bœuf.
Na Bramma, une vache.
On Brito, un peigne à peigner le chanvre.
Bran di praille, eau-de-vie.
Bronchier, faire de l'eau.

Na Caborna, une caverne.
Ona Cabra, une chèvre.
La Cabessa, la tête.
La Cadola, la maison, la demeure; par extension se dit aussi des poux.
La Cagne, le curé.
De Cambiero, de travers.



On Cambriè, un franc.
Cin Cambriè, cinq francs.
Na Calabra, une livre.
Na Calabra, une balance.
On Cavetcho, un chapeau.
Le Couaè, la maison, la demeure.
La Coutella, la faim.

On Dar, une faux.
Se Dèpeillè, se lever.
Lo Djago, les chemins.
Djè, le coq. *Depeille-tè, le djè braille;* lève-toi, le coq chante.
Le Djebo, le jour.
On Drego, un sapin.
Le Duaèran, le ventre.
Dzaquo, mauvais.
Dzo, pain. *Afida-me le dzo;* fais-moi passer le pain.

Los Eclaèran, les yeux.
Epela, abîmer l'ouvrage. *T'è le potron dè l'epela.*

On Faoudar, un tablier.
Farda, peigner le chanvre.
La Femetta, la cheminée.
La Floca, la neige. *E va flocâ*, il va neiger.

Dè Gadole, des pommes de terre.
Ona Gambetta, une rave. Ce mot a dû être employé avant la naissance du célèbre homme d'État.
Dè Garaoudon, des guêtres.
Lo Go dou couaè, le maître de la maison.
Lo Go. Lo go tè lepon. Les poux te mangent. Les typographes appellent le maître, un bassin.
On Godio, un chou. *Ere de goffa à lo godio*; c'était une soupe aux choux.

La Goffa, le souper, manger. *Va-t-on goffa la goffa?*
Goni, mort. *Lo go dou couaè a goni*; le maître de la maison est mort.
Gord, Gorda, joli, bon; jolie, bonne.
Goucha, manger.
Guegne, pain.

Dè Lavio, des oreilles.
Lepa, boire.
La Lepa, la soif.
Na Lieba et *Lieuba*, un excrément.
Liebo, aller à la selle.
Le Lingo, la lampe.
Loffa, faire un vent.

Lo Maron de Quilo, les châtaignes.
On Marri, un homme.
La Mille, la maîtresse de maison, la bourgeoise.
Modjèrè, moi-même.

Niente, non.

Dè Patiflé, des cartes à jouer.
Sè Peillè, se coucher.
Peret, fromage.
Paretta, tome.
On Pero, On Greffiè.
La Perrota, la marmite.
La Pia, le vin.
Na Picanterra, une poule.
On Picanterre, un dinde. En lyonnais se dit des poulets.
On Pinara, un chat.
On Pindolè, un raisin.
Na Pinta, une bouteille.
Dè Pinta, du mauvais vin. *Erè dè Pinta*, c'est du mauvais vin.

Pitro, Pitra, malin, rusé, rusée.
On Pitio, un petit.
Lo Planiè, les gendarmes.
On Platan, une gauffre.
Ptian, heures.
La Praille, la prairie.

On Quilo, un cheval.

On Ranfio, un bâton. *Afida-mè mon ranfio.*
Na Roille, une bouteille.
Le Robio, le feu.
On Rondelè, un œuf.
On Ronnè, un porc.

Sada, parler, dire. *Te sadare a cho ilaè qu'o venote goffa la goffa.*
Sada la guegne, demander, mendier son pain.
La Sesampa, la faim, la misère.
La Sogne, la nuit.

De Tacolan, des sabots.
On Taco, une musette, un sac.
On Taconnè, un maillet.
Dè Tellian, du chanvre. *Va-t-on farda le tellian.*
Dè Tchalè, des culottes.
On Togno, un tonneau.
On Togno dè farda, un torchon d'étoupes.
La Tuaera, la mère.
Le Tuaero, le père.

La Vèran, la porte.
La Vouessa, la pluie.
E Vouesse, il pleut.

Yaou, où.

PATOIS DU VALROMEY

PATOIS DU VALROMEY

(BAS ET HAUT)

Aclio (*los*),	bras de charrue.
Ansire,	anse.
Aoula,	marmite : *adui-mè lel'aoula.*
Abèra,	faire boire les bêtes : *va abèra.*
Abosa,	aplati : *ora abosa ton tsapio.*
Aoulia,	aiguillon : *baille-mè l'aoulia.*
Abada,	sortir : *va abada les vatse.*
Avinna,	trifouillée : *ô lui fotè n'avinna.*
Affana,	gagner : *a-te dza affana ton dédjon?*
Arandélire, érandélire,	ouverture triangulaire des greniers, *goletta* : *lelo rata è passa pè l'érandélire.*
Agrointa,	donner bon groin.
Atarmena,	faire attendre.
Aillè,	
Assi,	essieu : *lo do-z assi sont ètrosso.*
Amouèla,	entasser : *amouèla le fin.*
Allogne, alagne,	noisettes.
Alagniè,	noisetier : *è fo poua cho alagnè.*
Ampe, ampouiè,	framboises : *vinno a les ampouiè.*
Accramailliè,	écraser : *accramaille lela tsenaille.*
Amèriè, amèro,	osier, tige d'osier.
Accara,	approcher : *accara-tè dè la rotse.*
Atire (*l'*),	le manche d'un râteau.
Avèprena (*l'*),	l'après-midi.
Amorta,	éteindre : *amorta la lampe, le faret.*
Aillè,	
Autaejaou,	Luthézieu, qui, autrefois, s'écrivait Utéziacum.
Avoutro,	

Aprominta,	ménager, économiser : *tatse d'aprominta: on tatse qu'èr'aprominlayè.*
Alla in frépa,	aller faire un bon dîner.
Avaė on bon crapio,	avoir une bonne bourse.
Adèco,	à des fois, peut-être.
Asinsa, acinça,	louer, affermer : *Ora acinça la terra à.....; oro tin dė sinça, sinço.*
A la vala,	en descendant par le bas : *o l'a fotou prelaė à la vala.*
Alonce (*dė*)	baies d'églantier.
Afaėta,	balayer.
Atsapa,	apondre, attacher : *atsapa lė vatses ou temon.*
Adzila,	se dit quand les bêtes bovines se mettent à courir et à sauter, soit de peur, soit de contentement: *on tavan a mordzou la Brėta ė la fė adzila.*
Aduirė,	apporter : *adui-mė ma broda.*

Biauda (*na*),	veste.
Brotelou,	rugueux : *tarrin brotelou.*
Brota (*na*),	jeune pousse.
Bro (*on*),	bourgeon.
Bougne,	bugne.
Bougneta,	bugne avec des pommes.
Botsė (*dė*),	pierres supportant une vieille cheminée.
Bornatse (*na*),	panier en ellipsoïde avec un trou au milieu (pour les noix).
Boron (*dė*)	cardère.
Brėta,	tourner le timon d'un char : (*brėta ame*) *avar.*
Barna (*on*),	piquefeu.
Bosėriė (*on*),	
Bėnė (*dė*),	
Borniau (*on*),	tuyaux.
Bocon (*on*),	morceau.
Bolley (*aė*),	champignon des arbres.
Bolley,	gros chat.
Bobė (*dė*),	copeaux de bois.
Began (*dė*),	vers à soie.
Baoula,	baver, se dit des bêtes.
Barriet (*dė*),	débris de vannage du blé.
Barra (*dė*),	variété de grosses pommes.
Bouia (*la*),	lessive,
Blotses (*dė*),	ciseaux.
Bordeille (*na*).	un hanneton.
Bėe dė tchau (*na*),	un mètre cube de chaux grasse.
Blai le tsenėvo,	enlever l'écorce du chanvre.
Batsėr, bartsė,	bac.

Baou,	étable à bêtes à corne.
Bova,	grenier.
Bobeille,	
Botsarda,	
Barbinna (*dė*)	herbe des fouailles
Boteillarda (*na*),	une gourde.
Bressouco (*on*),	un étourdi.
Bri (*on*).	un berceau.
Bagnolet (*on*),	récipient plat pour laisser reposer le lait pour l'écrémer; employé dans les fruitières.
Bena.	piocher la vigne au mois d'août.
Blė, bleta.	mouillė, humide.
Bartavella,	oiseau, parler sans savoir ce qu'on dit : *quė to quė te bartavelė ique.*
Bouire,	
Braėssiė,	manger en en laissant.
Braėsse (*dė*),	*lele vatse braėssant lelė gaudė.*
Brouė (*pė lė*),	par les bords : *te n'as pa ėpantsia le femė pė lė brouė.*
Boca, boconna,	une bouchée.
Braėre (*la*),	partie de prés situés sur le versant de Groin et des Mollards.
Branma.	mugir, *te vatse branmon la fan.*
Bėca-bouė,	
Bardela,	Mouchetė, tachetė : *ėrė na vatse bardėla dė blanc; ėrya tsaė na bardėla dė nae.*
Blondin (*dė*),	mélange de grains de seigle et de froment : *vos aidė fė maoudrė dė blondin.*
Brifa.	manger : *lo began sont à la brifa* (les vers à soie mangent.)
Belion (*on, dė*),	morceau d'arbre coupė de longueur pour descier en planches.
Barotse (*na*),	personne de peu d'esprit.
Bran dė vin (*le*),	eau-de-vie.
Blanda,	
Brezena,	trembler : *ė brezenavon.*
Betche-coua (*na*),	un perce-oreille.
Betsė (*on*),	un boisseau (25 litres).
Bambana,	flâner : *Dze me bambanavo to dė le long dou tsemin.*
Bamboche (*na*),	une noce, bambocher, faire la noce.
Besson, bessonė,	jumeaux, jumelles : *lelo do motė son besson.*
Coului (*on*),	ver luisant.
Copon, copona (ou bien *acheta*),	assiette, assiettée.

Covet, covetta, sans queue : *tsin covet, polaille covetta.*
Copet (on), auge pour les poules.
Chė ba, ici-bas.
Carambrelia (na), charretée.
Cliusse (na), mère poule.
Carcaillon (dė), bête des lentilles, pois, fèves : *lelė favė son carcaillona.*
Coutra (la), couteau de la charrue.
Cocouė (dė), ombelles des prés.
Cocmėlė (dė), primevères des prés.
Courci, craquer.
Chėrė, oui.
Crola, secouer : *a-te binto fene dė crola cho pėrė?*
Casson (dė), ampoules, corne : *dzė dė casson pė lo daė.*
Cornoua, accessoire d'un char.
Cvėclia, mettre un couvercle.
Cavet, peureux, poltron.
Crotsonniė (on), jeune homme de vingt ans.
Crevė (on), un toit.
Catella (na), une poulie.
Crotet (sous le), derrière la tête, sur le cou.
Coviet (on), récipient en bois contenant la meule de la faux.
Cliets (dė), paille de seigle longue.
Crouėziėt (on), vieille lampe à huile.
Cornaeron (le), racine de la corne des bêtes.
Colla, glisser.
Chėra (na), sœur : *dzai vioui ta chėra.*
Coua (on), trompe en écorce de saule.
Cmaclio (le), la crémaillière.
Casse (la), la poêle.
Caro (on), un carré, au milieu (un carré de bonne récolte.)
Couarletta (na), gourde.
Colariva (na), espèce de corde, de lien, qu'on met au cou des bêtes pour les mener.
Crapon (on), trumeau de pomme, de poire : *tė fa bin de bo crapon.*
Catarata (na), pilon pour pommes de terre.
Caya, une truie : *quinta grossa caya.*
Cancouerna (na), poule qui fait un bruit désagréable en chantant; se dit plutôt du hanneton : *ėrė dė cancouernė.*
Chėta (sė), s'asseoir : *chėta tė ique.*
Cmin, quemin, comme.
Ciza, haie.
Craėpe, crèche.
Chou, chour, sûr : *bien chou; praou chou.*
Co, cau (on), fois : *onco, on co, cau.*

Cara, crier, appeler.
Cobla (na), une paire : *na cobla dė vatse.*
Crouaėze (na), coquille : *na crouaėze dėgniė n'oua sin crouaėze.*
Canario (on), roseaux.
Chindre, se ceinturer : *te tė chindrė dė lela corda.*
Cata, jeter; jeter le bonjour : *cata le bondzor, o la catė à terra.*
Cha, voilà : *lo cha bin.*
Cartė, écarte-toi ! ne s'emploie que pour les bêtes.
Cara, créer : *Diu a cara la terra.*
Cornaėrola (la), le dessous du cou, la gorge.
Cologne (na), une quenouille.
Covettė (dė), borons de sapin.
Crouaė mauvais : *cho bouė ė crouaė.*
Couchin (on), un traversin.
Camesola (na), une *jupe* et non une camisole.
Ctė (on), un couteau (montagne).
Corzon (na), une maladie passagère : *ėre na corzon, ė nė sara riin.*
Craza, *thalweg*, *biez*, dépression où coule quelquefois un ruisseau.
Covaėron, larves de mouches à miel ou similaires.

Dameu, Dame, en haut.
Dėgronna, écosser.
Davar, en bas.
Darbe (lieu, on), clématite des haies.
Darbon, darbonire, taupe, taupinière.
Darbet, petit sapin (Thézillieu).
Dėtra (na), une cognée à long manche.
Dosse (na), une écorce de pois.
Dzėvar (on), un toqué, écervelé.
Dzonnafe (na), excrément de poule.
Daille (na), une faux.
Dėdzavouta (veta) (na), une volée, une frottée.
Dzinti (dė), les nobles (terme historique)
Dzuė (dė), plante du blé.
Dzaffe (dė), espèce de pois triangulaires.
Djarci, ressauter, sursauter : *le m'a fė djarci.*
Debrota, dėbrotari, enlever les branches (les petites branches).
Dzaillet (rat), gros rat des champs.
Dzaillet (on), un homme idiot.
Dita (na), cruche contenant de l'huile.
Djėniė, père Janvier.
Djinga, sauter.
Despinciė, petit réservoir pour l'huile de noix.

Dince, comme ça.
Dzoclià (*na*), une fessee, fouettée.
Dzappa (*na*), femme vulgaire, commère, bavarde.
Depeliota, enlever l'écorce des noix.
Deblossa, défeuiller : *tè faudra déblossa cho frèno*.
Dimpoué. depuis.
Dauta, *dota*, enlever, sortir : *dota cho pan*.
Délioca, dessouder, détacher.
Dza (*on*) (*le*), dard d'une abeille : *ora onco le dza deguien le daè*.
Dzeclié (*on*), petit morceau de bois où il reste des feuilles.
Dzuinno (*le*), le gêne (marc) du raisin.
Détsapa, détacher, dépondre.
Djarla (*na*), une gerbe (4 doubles-décalitres.)
Dèçaè, *délaè*, de ci, de là.
Djaguette, billes, gobilles : *on va dzuè à lè djaguettè*.
Djaga, cercle de bois que l'on cloue pour retenir le fond des tonneaux de fromages : *é no fodra djago lelo tonio*.

Erandélire ou *arandélire* ouverture triangulaire aux murs des greniers.
Etsaouda, chauffer le four.
Etarni, mettre de la litière sous les bêtes : *a-te dza étarni?* — éternuer.
Ecliapon (*n'*), morceau de bois — pièces divisionnaires d'argent.
Ecossaou (*n'*), fléau.
Ecaouré, battre le blé.
Ecosserailles (*pè lè*), temps où l'on bat le blé.
Etrossa, casser en deux.
Eblotses (*dè*), ciseaux (vers Hauteville).
Eguetsaé, *éguetsié*, seringue de sureau, seringuer.
Egrouélaeure (*n'*), une écorchure.
Ecrouélè (*dès*), petites bêtes dans l'eau; l'eau où elles se trouvent est réputée meilleure.
Etra (*n'*), montée d'escaliers devant une porte d'entrée.
Etsanguelion (*n'*), bûche de chanvre déjà teillée.
Eco (*n'*), petit bout de bois, brindille.
Eboillié, faire tomber, dérocher.
Eran bin (*l'*), il y avait (terme ancien.)
Enocin (*n'*), innocent, borné, esprit faible.
Epogne (*n'*), petit pain.
Etsavella, couper la racine du maïs pour la donner aux vaches.

Etuè, étuai,	mettre à l'abri, sous le toit : ***te m'édarė à étué lelè dzerbès.***
Enin,	le long, plus loin : ***orè so la laya énin ; orè onco pi ėnin.***
E,	il : ***é vo faudra.***
Emo,	esprit : ***te n'a pa d'émo.***
Edjėla,	tailler une haie, couper.
Etsaropa,	gâter, gâcher, abîmer.
Etarnera,	litière.
Epaė,	peut-être : ***érè épaé jo què son inta ilaė.***
Egré, ygrė, grė (los),	escaliers, montée d'escaliers.
Etrinssa (na),	une pressurée de noyaux pour faire l'huile.
Escrompa,	manger.
Epli,	quand un poussin sort de sa coque : ***lo poudsin vont-y dabo épli? los oua ont-y dza ėpli?***
Esi, aési,	présure forte pour former le sérac.
Eplaè	il ne va pas vite : ***on n'a pas d'éplaė.***
Eplaèta,	aller vite pour faire quelque chose.

Expression : *Léla gran dzorna* : ce grand fainéant.

Findrė (dė),	cendres.
Fata (dè),	tourteaux de noix, deuxième qualité.
Fauailles,	dimanche des brandons, un brandon.
Flambouèses, ampes, ampouiė,	framboises.
Farė (on),	gourmand, vieille lampe, mèche de lampe.
Floriè (on),	drap pour la lessive.
Frindziė on tser,	attacher la cargaison d'un char.
Faoudar (mon),	tablier (vers Hauteville).
Fatire (mė),	poches (vers Hauteville).
Farė so darriė braillar,	faire ses derniers cris : ***lela polaille fa so darriè braillar.***
Fil dè sarpin (on),	libellule (la morsure passe pour être dangereuse!?)
Farė rėta lè béte,	faire souffler les bêtes, les arrêter un moment.
Franda,	jeter.
Frandelet (on),	fronde en bois.
Fionna,	filer : ***cmė va fionna,*** comme ça va filer.
Fossérė (on),	petite pioche.
Faya (na),	une brebis.
Fornatse (na),	débris d'herbes que l'on fait brûler dans les champs.

Fou (*on*),	.....
Faècella,	récipient percé de trous.
Frega,	enfiler, entrer : *frega-le pi ame* (*amen*).
Frèpa (*sa*),	journée, produit de la journée : *ora gania sa frèpa.*
Farfelè (*en*),	se dit de mettre en mille morceaux : *quand cho homo tsasè dè le rotse dou Bretiè à la vala è le mètè in farfelè.*
Frè (*la*),	le sommet, le faîte de la maison.
Fla (*le* ou *la*),	odeur : *è chin bin na mauvèse fla* ou *è chin bin on mauvè fla.*
Fara[illegible],	flamber : *le foua faravè.*
Garaud, *gar*[illegible]*on* (*on*),	gros bâton.
Greya (*dè*),	tartre des tonneaux.
Guetsar (*la vi dè*),	chemin de
Gueille,	espèce de robinet.
Greyfon (*graèfon*),	cerise.
Greyfoniè (*on*),	cerisier.
Grevè,	gris : *le polè grevè ; la polaille greveta.*
Gratta-poudse (*dè*),	graine de ricin.
Guetsè (*on*),	un guichet.
Grinchaou,	grosse poutre.
Gramaci,	grand merci.
Goilliard, *goillarda*,	gourmand, gourmande.
Gouaèfetta (*na*),	espèce de coiffe de dentelles d'autrefois; ruban lisse sur le front avec dentelles sur les côtés (il y a trente ans).
Guèta (*na*),	poinçon de bois pour tirer le vin.
Guintsiè,	regarder de travers, loucher : *què to què te guintse ique.*
Grivouè, *grivouèsa*,	grivois : *t'è on bravo grivouè.*
Gavanna,	caverne, excavation souterraine.
Gournella,	petits orifices dans les rochers, les pierres.
Guanguelliè,	pendre, pendiller.
Gnion ou *nion*	personne ; c'est une personne de peu de valeur : *èrè on nion.*
Grolla,	coquelle à manche en fonte.
Gremella,	parler ou embêter sans arrêter : *quinta gremella ;* poule qui jacasse tout le temps.
Gremon (*dè*),	chiendent (l'herbe).
Garaoudon (*in*),	tout en grumeaux.
Goille,	trou plein d'eau.
Gouaè,	serpe.
Gouetta,	serpette.
Groba, *grobon* (*na*, *on*),	morceau de bois sans forme pour le feu.

Guenipa (*na*), femme vulgaire.
Golet, *golèta*, trou.
Garotta, rouler sur soi-même.
Gabadzo (*dè*), des bagages : on dit *gabages*.
Gada (*na*), vieux chiffon, vieux lambeau d'étoffe.
Gamatche (*dè*), guêtres.
Grou (*dè*), se dit de la soupe d'orge : *na sopa dè grou*.
Gouva, mouiller un tonneau.
Geliff, bois qui se fend suivant un rayon.
Greille (*lè*), les chevilles : *o s'è ebesantsia na greille*.
Grouaèzaya (*on*), grosse chenille colorée.
Cori la guena, courir la fille; ne s'emploie que dans ce terme.
Goillia, piétiner, détériorer; se dit des végétaux : *lelo moté on to goillia cho bla*.

Ingaraouda, entortiller, enrouler : *ora tot ingaraouda sa creveta*.
Ijau, oiseau : instrument pour porter le pain au four.
Ilaė, *ilay*, là-bas.
Inray, arrêter !!! *inray le tser;* labourer.
Inray, commencer !!! *a-te dza inraya?*
Infingliè (*dès*), plaques de bois qu'on met autour du cuveau pour faire la lessive.
Imbrasse (*dès*), filet pour aller chercher les feuilles, le foin.
Intsapla, battre une faux.
Igua, ranger : *igua z-o vito*.
Imbochaou, entonnoir.
Incorsa, élancer : *incorsa-tė*.
Ingava, pénétrer.
Incava, *o s'ingavė pė le la gavamma ameu*.
Imbarra, enfoncer, embourber : *cmė r'imbèrė*.
Inta, veut dire aller : *y sont-y dza inta?*
Ingneblo, couvert; se dit du temps.
Ingaraouda, mal replié; replié sens dessus dessous : *t'a ingaraouda lela creveta*.
Ilo (*d'*), du lierre : *na foille d'ilo*, *èrè na brantse d'ilo*.

Jau, *jo*, eux : *cmin jo vo paèrè*.
Jacquetta (*na*), pie.

Kaisi, taire : *vou-te te kaisi*.

Latta, *lotta* (*na*), hotte, hottée.
Lafellèt (*dè*), herbe à fleurs jaunes à sève laiteuse.

Langouella (*na*).	crochet pour tirer les sapins dans la montagne.
Lardena (*na*).	mésange.
Lieta,	pierre d'une cheminée.
Lievraė (*ay*) (*le*),	balance romaine : *pierra dou lievraė*, poids de la romaine.
Lampa.	boire.
Liė no.	là-haut.
Liė ba.	là-bas, en bas.
Letsė (*on*),	bout de bois avec de la toile qu'on trempe dans l'huile pour graisser la poêle, etc.
Laėver.	le long : *o va laėver*.
Liinnin.	à l'autre bout.
Lioura.	lien vert
Liova,	traîneau bas; *schlitte*, *luge*.
Liova (*sė*).	glisser avec un de ces traîneaux.
Las d'ebioda.	désœuvré et fainéant.
Laudze,	grange sans porte.
Lie, *liie* (*lo*).	résidu de l'huile : *on salė à lo liie*.
Laėta (*la*).	petit-lait.
Lamin (abrégé de *solamin*),	assez, seulement : *sė n'yėvė lamin praou*.
Lassė (*dė*).	du lait : *on poaėsė dė lassė*.
Liame, *liameu*,	en haut; se dit des pays.
Liavar,	aval.
Laėrema,	larmoyer, suinter : *lela terra laėremė*.
Lavė.	herbe des prés à larges feuilles (parasite) : *y a dė lavė pė cho pra*.
Lafaėrola,	
Lavada,	tomber de l'eau à verse, pluie battante : *ėrya fė na lavada*; *ė lavadavė*; *ė va lavada*.
Laya.	haie, *cizė*, c'est pour cela que l'on dit : *so la laya*, pour le chemin de Chonques à Vorgey (très peu usité aujourd'hui).
Laoudriė (*on*),	couverture lourde : *te m'aduirė cho laoudriė pė me crevi*.
Liinfouo (*on*),	un drap de lit.
Lorna,	remuer pour ne rien faire, bricoler, attendre : *quė to quė te lornė ilaė*.
Mėna-man (*le*),	main-courante.
Mourdzė (*on*),	petit rat à tête de porc.
Mourdziė (*on*).	amas de pierres tirées des champs.
Moyė, *maėrolė* (*le*),	jaune des œufs.
Meilliė,	se dit des fruits trop faits.
Mollet (*le*).	mie du pain.
Motet, *moteta* (*on*, *na*),	garçon, fille,

Modze, modzon (*na, on*),	génisse, veau.
Modzire,	vache n'ayant pas porté dans l'année.
Maravellè (*na*), *Maravelon* (*on*),	levier en bois pour serrer le treuil des chars.
Mintapro (*dè*),	menthe sauvage.
Moiliėta (*na*), *Moliandra* (*na*) (Virieu),	vin sucré avec du pain. on en donne une tranche aux mariés, le soir de la noce.
Mira, meretta (*na*),	une chatte.
Manda,	envoyer.
Meron (*on*),	un chat.
Million (*on*),	un petit peu : *on petit million;* un petit bout, morceau.
Moilliou,	humide; se dit des terrains.
Mėe, mė (*la*),	pétrin.
Mėclia,	mélanger.
Mė,	plus : *baillez-me zin mė.*
Moda,	partir : *modin vito.*
Mola,	aiguiser, meule.
Maillië,	tordre : *o li maille le co.*
Meraė,	miroir.
Marida,	ancien mot, de *maria* qui veut dire marier.
Morinna,	moraine, talus.
Mata-vordze,	espèce d'osier à rameaux longs, dépourvus de branches latérales.

Na vė,	une fois : *ér'y ėvė na vė tray commarė.*
Naère (*la*),	la flegme : *la naère tė tin redo.*
Naillië,	monder les noix.
Niela (*na*),	petit nuage qui se forme après la pluie.
Nuaėra, nuaėrata,	noyer, petit noyer.
Nėrė,	non.
Niou,	neigé : *y a to dza niou ceto dariė tin.*
Nėvaė,	neiger : *ė va nėvaė.*

Oua covė,	
Orbėte, oriabėte,	œuf couvé.
Orbatsa (*n'*),	un furoncle.
Orė,	maintenant : *jusqu'orė* (ne se dit que dans cette locution); le mot complet est *vorė.*
Ora, eura, aira,	le vent, l'air : *ė fa d'ora, d'eura : quint'aira dė fraė.*
Ouaė, ou *vouaė,*	aujourd'hui : *to pė vouaė ou pė dėman.*
Otson, tson,	le mélèze.

Pérou (*on*). — une poire.
Poua, — émonder, tailler les arbres : *a-le poua lo frèno*.
Prilay (*aé*). — par là-bas.
Pouė, *poue*. — monter, puis.
Pouaé (*on*). — puits.
Praille (*na*). — prairie.
Périé (*le*), — le gésier des oiseaux.
Panfaro (*le*). — œsophage des bêtes à cornes.
Pessire (*lo*). — soucis.
Pecliet (*le*), — pommeau de loquet.
Pontson (*lo*). — tonneaux (Bresse).
Ponte, *teu* (*lo*), — ponton pour les tonneaux.
Poufa (*la*), — poussière.
Posse (*la*). — tétine des vaches.
Panay, *panaé* (*on*), — balai pour le four (ordinairement *in mintapro*).
Pana. — balayer : *pana la cousena*.
Palain, *palin* (*on*). — échalas.
Pélagra (*dė*), — sainfoin.
Passenadė (*dė*). — racines jaunes (carottes).
Patiė-rodzo (*on*). — rouge-gorge.
Pileta, — musique d'écorce de saule.
Pintavins, — espèce de mûres sauvages.
Praou. — assez, ça se peut bien.
Para, *paray*, — muraille.
Piarda, — pioche.
Pau, *po* (*na*), — planche.
Patiė (*le*), — premier ventricule des volatiles.
Pepė (*dė*), — jeannettes des prés (narcisses).
Petay, — espèce de fusil pneumatique en sureau.
Pri, — voleur.
Poutarniė, — merisier sauvage.
Pota (*na*), — grimace : *quinta lėda pota te fa*.
Pala, — enlever le fumier de l'écurie : *ė tė fodra pala ct'avėprena*.
Poėdė, *pouėdė*, — pouvez : *vo nė poėdė rin dremi*.
Prique, *pric*, *price*, — ici : *sor dė prique*, *sor dė price*.
Peilliė, — quand l'écorce s'en va : *ė tė faudra peilliė lelė gniė*: on dit aussi *dėpeillota* : *lė gniė peillon-t-el dza?*
Prin, — menu, en petits bouts : *cassa-z-o bien prin*; *la vatse à Flebar ė bien prinma*.
Piotė (*lė*), — pieds : *dauta lė piotė dou poėle*.
Piou (*on*), — un pic-vert.
Paė, *pey*, — poils, cheveux.
Persiė, *perse*, — pêcher, pêche.
Ptio, — petit : *ėrė on ptio*.
Pouaėsė, — seau : *baillė-mė lo do pouaėsė*.

Pouaèsèta,	un plein seau : *va me cri na rasa poèsèta dè laèta.*
Paquiè (*on*),	pâturage ; se dit de l'herbe qui repousse après la deuxième coupe.
Pa à dé,	locution qui veut dire pas encore, pas maintenant : *nè copin pa cho alaniè à dè.*
Padè, to padè, to pa,	n'est-ce pas : *to pa lui, to padè qu'érè vraè.*
Plaèdai,	soigner, dorloter : *sè té malado è fodra tè plaèdai.*
Piapaou (*dè*),	plante à fleurs jaunes.
Pon (*lo*),	les escaliers.
Paélo (*le*),	chambre contiguë à la cuisine.
Pèlliè,	dormir : *a-te bien pellia?*
Plano (*dè*),	bois de cierge, bois très blanc (érable plane).
Peille (*la*),	le brou des noix.
Quetio, quetiau (*on*),	couteau.
Quetio paraou (*on*),	plane.
Queri, cri,	chercher.
Quarlantin (*on*),	tonneau de 20 à 50 litres.
Quincliè (*on*),	diminutif de oncle : employé par les enfants.
Quétio atsaou (*on*),	un couteau hachoir.
Rigodon (*on*),	vieille danse.
Robio (*on*),	personne insatiable, jamais satisfaite.
Rondeletta (*na*),	réservoir de faïence rouge.
Reba (*on*),	rouleau brise-mottes.
Réminda,	faire une reprise.
Regreliè,	rechercher ce qui peut être resté.
Revola (*la*),	à la fin de quelque grand travail des champs, le dîner que l'on donne : *la revola dè lè maèsson.*
Récanaille (*lè*),	dimanche qui suivait un mariage, les parents du jeune époux vont faire un dîner chez ceux de la jeune mariée : *le dena dè lè récanaille.*
Ronnè ou *ronnet,*	cochon, porc.
Rita,	chanvre à filer ; autrefois, pour les *récanaille*, la jeune mariée était tenue de filer la *rita* en se promenant avec les invités.
Rablassiè,	remuer, brasser, pour chercher quelque chose.
Rodzeta (*dè*),	espèce de blé rouge.
Roille, rauille,	épine-vinette.

Riauda (*na*),	branche de vorgine, personne sans maintien.
Recaffa,	éclater de rire : *te no za tui fé recaffa.*
Reglian (*ou*),	au rebut : *metta-z-o ou reglian.*
Rolion (*on*),	grosse corde.
Redonda,	rebondir, ressauter.
Roua de San-Barna (*la*),	arc-en-ciel.
Répara (*dé*),	des bettes, des blettes.
Relodzo (*on*),	une horloge.
Rouclia,	brûler, griller.
Raëpétèré (*on*),	un faiseur d'embarras.
Rata-bolaëza,	chauve-souris.
Rablo (*on*),	raclette en bois pour racler les cendres du four.
Renire (*la*),	maux de reins, lumbago.
Regatié (*on*),	un revendeur.
Ruai, rué,	ôter, remuer : *o né pouo pa sé rai;* diminutif de *rèma.*
Remafe (*na*),	un balai (*écaoua*).
Ran (*on*),	une perche de bois.
Ramma (*na*),	une rame de pois.
Ravé (*boué*),	un bois brisant, qui se casse facilement.
Redo,	si, tant, bien : *lela nuaèra é redo yota: é n'y a redo sou cho périé.*
Régreffa (*na*),	une volée, une frottée : *é se son fotou na regreffa.*
Rosse,	Ossy; en patois, le village d'Ossy s'appelle Rosse : *é-te alla à Rosse?*

Suetta (*na*),	chouette (oiseau).
Sigovié (*on*),	bonnet de nuit en flanelle.
Sota (*metta à la*),	mettre à l'abri.
Sénana (*dé*),	plante.
Soma (*na*),	une ânesse.
Saqua,	poche, une pleine poche : *dzai na saqua dé nié.*
Saoudzo (*on*),	cuveau pour la lessive.
Savegnon, savougnon,	cornouiller sauvage.
Sin (*dé*),	du saindoux.
Sardze,	étoffe grossière, de laine et de coton.
Sommié,	espèce de grosse poutre qui traversait la cuisine autrefois à la hauteur de la cheminée; elle servait d'entrepôt et de rayon.
Say, sé, sai,	faucher : *é té faudra sai cho récor; va-te sai lela blache; seyinno cho pra.*
Saraille,	serrure.
Salopéra,	saleté.

Sin, cin,	ça.
Sordeillié,	écouter, tendre l'oreille, être aux aguets.
Sonnaille,	sonnette.
Sonnaillié,	sonner.
Sé di, sè djon,	se dit, se disent; s'emploie comme locution : *è son alla à Perannion sè djon; o vouo alla à Biolaya sè di.*
Sarpaillar,	petites bêtes qui mangent le raisin.
Sémanna,	semaine.

Jours de la semaine :

Dlon, Dmar, Dmécro, Dedzouo, Dvindro, Dsando, Dmindze.

Sécaouré,	secouer : *quand va-t-on secaouré lelè nuaèra?*

Tsape, tsapeu,	cellier : *èrè le tsape à Monche Louaè.*
Tsarvi (*na*),	charrue : *va cri la tsarvi.*
Tsarfa,	chauffer.
Tsavan (*on*),	chat-huant.
Tsavon,	au bout, à la fin : *ou tsavon dame, ou tsavon davar.*
Tsampaé, ey (*on*),	endroit inculte seulement bon pour la pâture.
Tsampay (*faré*),	faire pâturer les bêtes dans le *tsampaé.*
Tsanféra (*na*),	espace de terrain que l'on ne peut pas labourer dans une terre.
Termin (*on*),	borne, limite.
Tramarin (*dè*),	groseilles fades.
Troillion (*on*),	tourteau de noix de première qualité qui est comestible.
Tene, tena (*dè*),	des cuves.
Tatolla (*dè*),	arbrisseau produisant des graines blanches, puis rouges et noires, comestibles.
Tsalin (*dè*),	légers brouillards.
Tauna (*na*),	une guêpe, une secouée, une volée de coups : *o l'a tauna c'mé fo.*
Tatse (*dè*),	clous pour les souliers.
Tsemin dè San-Barna,	voie lactée.
Trocié (*on*),	grosse scie.
Trué, truaé (*on*),	pressoir.
Troillia (*na*),	pressurée.
Traclia (*la*),	fromage fort fait avec du sérac.
Tçaza (*on*),	vieille masure.
Tsapla,	abimer, *fosséret*, couper en morceaux.
Tsevo, vau (*on*),	un cheval.

Tavan (on), un taon.
Taoutsiè, appuyer.
Taesson (on), un blaireau.
Tser (on), char.
Tchava, baver : *sè farè tchava.*
Trevola, trembler, grelotter, frissonner.
Talapin (so), partie du toit où l'eau tombe.
Tchaco (lo), les gens d'Hotonnes.
Tcharrola (na), sauterelle.
Tire (na), une ligne d'hautains.
Totadè, toujours.
Tshaèreya (on), un water-closet.
Troillié, manger avec rapidité.
Travon, poutre.
To, tau, remplace *est-ce* dans certaines locutions : *que oui to que t'o baille cin.*
Trèpa, trépigner, monter sur les pieds : *le l'oriabète m'a trepa.*
Tsaé, tomber : *o s'è lèssia tsaé.*
Taraillié, creuser, gratter la terre.
Ta, tadè, prends, tiens, prenez, tenez : *ta cho bocon dè pan.*
Tarou (on), une cruche de vin.
Taeutse-viaille, cauchemar; vient de *taeutse*, qui veut dire appuyer,sur la *viaille* (poitrine); quelque chose qui vous pèse sur l'esprit pendant le sommeil.
Tsana (la), les chenaux.
Trabla, table (dans la montagne).
To padè, to pa, n'est-ce pas, pour une personne que l'on ne tutoie pas; pour une personne que l'on tutoie on dit *to pa*, excepté pour *to pa vraè* qui s'applique aux deux.
Taèliè, tisserand.
Tsarpena, charme, charmille : *cho bouè de tsarpena.*
Temelle, tumelle, arbrisseau à baies rouges, à feuilles dentelées comme le frêne.

Viou, Vieu (commune), Vu; au lieu de dire *Viaou* comme dans Virieu (*Veriaou*) on dit *Viou*, car autrefois *Vieu* s'appelait *Viuz* qui se dit *Viouz* en patois.
Vèssé dè laou (dè), plante imitant le pavot.
Voirè (dè), larves du hanneton, ver blanc.
Volan (on), faucille.
Vouèrìè, vouaèrié, briser en petits morceaux, écosser, égrener; se dit spécialement des raisins.

Véri,	changer de couleur : *lo raésin véront-y dza?*
Vardzan, vardze (*on,na*),	une verge.
Vellions,	petits osiers servant à relever la vigne,
Veret (*on*).	espèce de toupie.
Vi, violet (*la, le*),	chemin, sentier : *lė petitė vi, la vi dė Vriaou.*
Vorteillia,	frottée, volée de coups : *vė tė fotrė na vorteillia.*
Vorindraė, vorė,	maintenant.
Véla.	génisse ; — mettre bas, se dit des vaches : *ta vatse a-t-elle dza véla?*
Véquė (*dė*),	le gui.
Véca, veyca, vecha, vetia,	voilà.
Vouėpe (*na*),	grosse guêpe.
Vi borgne (*na*),	chemin en cul-de-sac.

COMPLÉMENT

Cocola, se dit du chant de rappel de la perdrix : *lelè pédrix cocolavon*, ces perdrix se rappelaient.

Gadolè, pommes de terre (en bélo).

Comblon, partie pyramidale terminant un chargement.

Égrobela, écorcher, égratigner, déchiqueter : *lelo motèt sè sont tot égrobela*, ces enfants se sont tout écorchés.

Avaè-mè, traduction littérale en français par *avois-moi* : *avaè-mè la casse*, prends et passe-moi la poêle à frire.

Alèva, prix d'achat de l'étoffe dans un vêtement : *lela vesta mè côté trinta francs d'alèva*, l'étoffe de cette veste me coûte trente francs.

Greva, abîmer le travail : *ta bin greva l'ovra* (bélo).

Escrompa, acheter : *escrompa na vesta*, acheter une veste.

É beffè, il souffle; se dit du vent : *la bise beffè*, la bise souffle; *le vin beffè la naè*, le vent souffle la neige.

Na cougnire, tas de neige amoncelée par le vent.

On gniaè, œuf qui reste constamment dans le nid : *é fo mettrè on gniaè ique pè farè ova lè polailles*, il faut mettre un œuf ici pour faire pondre les poules.

Sada la guegne, mendier : *qua on peniè què sadè la guegne*, voilà un peigneur qui mendie son pain (bélo).

Na fanfiorna, une bêtise, un amusement, un rien : *te t'amousè ique avoué dè fanfiornè*, tu t'amuses de rien.

Na camba, une enjambée.

Na monterna, *dè monternè*, une airelle, des airelles.

Taragona, *tarallië*, gratter le sol ou un objet : *taragona don le foua*, gratte donc le feu.



Frega, enfiler : *cho rat s'est frega à cho golet*, ce rat s'est enfilé par ce trou.

Aglieta, appliquer : *dze lui ai aglieta na gifla*, je lui ai appliqué une gifle.

Déglièta, décoller.

Bressouço, étourdi, écervelé : *te né qu'on bressouço*, tu n'es qu'un écervelé.

Folata, s'amuser.

Na remaffe, *n'écaoua*, un balai : *fa-mè passa la remaffe*, *fa-mè passa l'écaoua*, fais-moi passer le balai.

Dè blache, de la lèche (herbe marécageuse).

Savougnon, cornouiller.

Rasa, raie, rigole, ruisselet.

Révindzo, profit, revenu : *é t'a bin fé dè révindzo*, ça t'a bien fait du profit.

Adeci ou *atsi*, *pan adeci*, pain fait avec du seigle et de l'orge.

On piousco, pierre du jeu des cinq pierres des enfants : *va-t-on dzuè à lo piousco?* va-t-on jouer aux cinq pierres?

Na câra, une averse, tourmente de pluie ou de neige.

N'adobaè, pommes de terre pilées sans jus; on dit aussi *n'atofaè*, avec plus de raison.

Na côpita, une femme qui pleure la misère sans en avoir besoin : *érè na viaille côpita*.

Dégroula, égrener, raconter : *lela côpita dégroulè so malheurs*, cette mendiante raconte ses malheurs.

N'andrellia, volée de coups, rossée : *m'in vé t'andrelliè c'mé fo*, je m'en vais te battre comme il faut.

La lieca, *lieuca*, la langue.

N'écafouaéria, excrément causé par une colique.

Ranmella, pousser des cris perçants.

Besè, gris, couleur rat.

Dzor dzolévraè, jour de travail.

Na lésena, fissure verticale de rocher.

On bayard, un fardier.

Èse, récipient, se dit des assiettes et des tonneaux.

Dè dzinfianna, de la gentiane.

Dè vouararo, belladone des montagnes.
On feron, une petite fenêtre.
Bouè brailo, bois qui n'a pas de consistance, de croissance rapide.
Tsambouclio, entremêlé de rouille : *dè bla tsambouclio*, du blé rouillé.
Pista, *pistancoillio*, *picolo*, petit vin.
On tsiclon, un citron.
Porpou, serré, gros; se dit des raisins : *lo raésin sont porpous*, ces raisins sont gros et serrés.
Flandrou, effilé, efflanqué : *lelo raésin sont flandrou*, ces raisins sont peu serrés et ont peu de grains; *cho garçon est on grand flandrou*, ce garçon est un efflanqué.
Gouéba, tordu, voilé : *cho bouè est tot gouèbo*, ce bois est tout voilé
La moda, se dit du vin nouveau ou du jus qui provient de l'écrasement des raisins dans les récipients qui les contiennent : *la moda passè pè dessou lè djarlé*, le jus passe par-dessus les bennes de vendanges.
On cublet, filtre en paille que l'on met dans la cuve pour empêcher les grains de sortir par le robinet lors du soutirage.

Je termine par un mot qui a émotionné tous nos pays.

« Comment dit-on *Bègue*, *bégayer* et *bégayement*, dans les patois de Bresse, Bugey, Lyonnais et autres lieux ? » me demande notre compatriote, le docteur Chervin, l'illustre directeur de l'Institution des Bègues de Paris.

J'ai écrit partout. Réponses négatives de toutes parts, ou pas de réponse.

Dans son *Étude sur la Genèse du Patois lyonnais*, Lyon, 1873, in-8°, M. le docteur Monin suppose que le mot lyonnais *bambanna* vient du grec-roman, *bambaeimos*, homme qui bégaie et tel est aussi l'avis de M. Onofrio, dans son *Glossaire des Patois du Lyonnais, Forez, Beaujolais*, Lyon, 1864, in-8°, mais ce mot n'est pas admis, avec cette signification, dans nos villages.

M. Brachet, dans son *Dictionnaire du Patois savoyard*, fait aussi fausse route en déclarant que chez lui, *bégayer* se dit *blessier*. Ceci est du français dégénéré, non du patois pur.

Je savais que dans le Bas-Bugey, *bégayer* se dit *brettâ* et *bretayson*, *bégayement;* c'était quelque chose. Un philologue du Bugey, M. Berthilier, si connu sous le pseudonyme de Denis Bressan, est venu confirmer ce que je savais, en me déclarant que dans le Haut-Bugey, *brètô* signifie *bégayer;* bègue et bégayement sont peu usités et que, dans la Bresse, particulièrement à Bâgé, on dit d'un homme bègue qu'il *bretayë*, du verbe *bretayë*, qu'on prononce *bre-ta-ie*, en appuyant fortement sur l'*e* final.

Mais c'est à notre ami Puitspelu que je dois mes renseignements les plus précis et les plus complets.

Dans son *Dictionnaire étymologique du Patois lyonnais*, il dit positivement :

Bretayi, bégayer.
Bretayou, un bègue.
Bretaouse, une bègue.
Breteyon, le bégayement.

Si j'ajoute que le *Dictionnaire du Patois de la Suisse romande* nous apprend que *bégayer* se dit : *bredetha* dans le bas pays, et *breguthihi*, dans la montagne; enfin, si j'ajoute que le *Dictionnaire des Patois du Dauphiné*, par M. Gabriel, nous donne :

Bret, bègue.
Bretoie, bégayement.
Bretonnâ, bégayer.

je crois que j'aurai suffisamment répondu à M. le docteur Chervin, et que je pourrai, maintenant, écrire ici, le mot :

FIN

Le *Bélo* et le *Dictionnaire Valromeysan* sont dus à la collaboration d'un vénérable vieillard de Vieu-en-Valromey, M. François Tronchon, et de son petit-fils, M. Joseph Chevriaux, qui vient encore de m'envoyer ce dernier supplément.

Qu'ils reçoivent ici mes remerciements pour cette partie si neuve et si originale de mon livre; je suis heureux de leur dire à nouveau combien j'en suis reconnaissant.

A. V.

Lyon, 15 octobre 1901.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES



LYON
IMPRIMERIE A. STORCK & Cie
Rue de la Méditerranée, 8

